

15 Août 2002
L'Inauguration de la Tour du Faudé :
Messe par le R.P. Perrin
Association des Amis de la Tour du Faudé

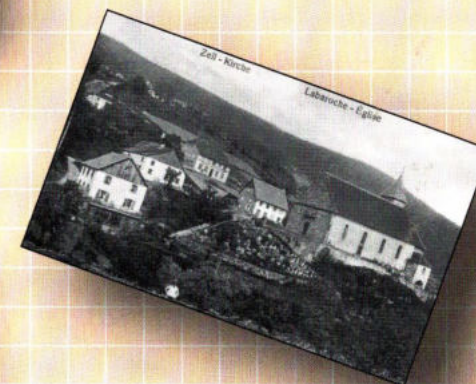
Dépôt légal : 3e trimestre 2003 - N° ISSN 0753-8413

Conseil Général
**Haut
Rhin**

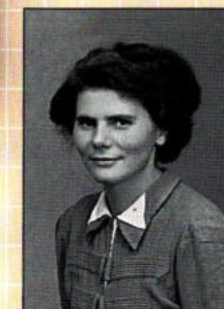
Photos : collection particulière.

CMA ST-DIÉ

SOCIETE D'HISTOIRE DU CANTON DE LAPOUTROIE VAL D'ORBÈY



**BULLETIN N° 22
2003**



**BULLETIN DE LA
SOCIETE D'HISTOIRE
DU CANTON DE LAPOUTROIE
VAL D'ORBEY**

N° 22 - 2003

**SIEGE SOCIAL
50, rue Charles de Gaulle
68370 ORBEY**

*La Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie – Val d'Orbey est inscrite au
Registre des Associations du Tribunal d'Instance de Kayzersberg, Volume 5, Folio n° 40.
Elle est affiliée à la Fédération des Sociétés d'Histoire d'Alsace.*

Le présent Bulletin n° 22 – 2003 a été tiré à 370 exemplaires.

*Le Code de la propriété intellectuelle (loi n° 92-597 du 1er juillet 1992) interdit les
copies ou reproductions destinées à une utilisation collective (art L 122-5) Toute
représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce
soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une
contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.*

Dépôt légal : 3e trimestre 2003

N° ISSN 0753-8413

SOMMAIRE

TITRE	AUTEUR
2 Sommaire	SIMON Armand
3 Éditorial	SIMON Armand
4 Assemblée Générale du 4 mai 2003	DEMANGEAT Jacques
7 Membres de la Société d'Histoire et Comité	DUPONT Rose-Blanche
9 Fréland du XIV ^e au XVIII ^e siècles	BARADEL Yvette
16 Mon ancêtre Claude Riette (vers 1634 - 1718)	GERY-RIETTE Jacqueline
18 Des triplés à Fréland en 1762 !	GERY-RIETTE Jacqueline
19 Jean de Martimprey, curé de Lapoutroie de 1674 à 1722	MATHIEU Jean
22 Les patois dans les actes de partage du Val d'Orbey , fin XVII ^e et début XVIII ^e siècles	MICHEL Gilbert
24 les Administrations seigneuriale et royale dans le Val d'Orbey à la fin du XVII ^e siècle.	BARADEL Yvette
30 A propos de l'incendie de Lapoutroie en 1750...	BARADEL Yvette
33 Le ciel et les familles : le mariage Coudre-Dreux à Lapoutroie, le 4 octobre 1756	MULLER Claude
40 Des forêts du Kalblin aux galères du roi : Vols et larcins dans la vallée de la Weiss au cours de l'été 1770.	LICHTLE Francis
47 Inventaire après décès de Joseph Diélaïne de Fréland, en 1815	PETITDEMANGE Henri
50 Histoire de l'orgue de Callinet à Fréland (1875 - 2001)	WIRRMANN Benoît
54 Les élections au Reichstag à Fréland en 1898	GREVILLOT Alexandra
60 Le bal du gendarme du Bonhomme en 1901	JEHIN Philippe
63 Comment les gens se soignaient-ils par les plantes dans le canton de Lapoutroie ?	BUSSER Christian
73 La Tour du Faudé veille de nouveau sur Lapoutroie et Orbey	MATHIEU Jean
78 Une chanson patriotique : Sur la Tête de Faux	MICHEL Gilbert
80 Une sortie dominicale en 1925 à Orbey	BEDEZ Pierre
82 La Politique de germanisation du canton de Lapoutroie (1940 - 1944)	JEHIN Philippe
86 Conteurs d'autrefois en Val d' Orbey : Édouard de Tchive et Seppi Théophile	+ DIDIERJEAN André
88 Les petits sabots de notre enfance	GUERIN Guy
90 Souvenirs d'enfance autour du cochon Sovnans d'efans e le ronde do pocheye.	MATHIEU Jean
93 Le bain de pieds au marché aux cochons de Colmar Lo bëyn d'pi o Martchi o pochèy è Kolmer	MATHIEU Jean
94 La cueillette des fruits des bois dans la première moitié du XX ^e siècle Lè kulyèt de sauvetch fru da lé bauw d'lé monteyn dans deych nuf sang sinkant.	MARCHAL Marcel MATHIEU Jean
97 Un sourire ne coûte rien et produit beaucoup I chorya ne kot ré é dèn brauma	GANDHI HERMANN Maurice
98 L'école - L'èkauwl	BAUMANN Gaby
100 Un grand-père me raconte - I gran-pèr me rkont	HERMANN Maurice
101 Un fermier philosophe - In morkèr filozof	PETITDEMANGE Henri
102 Hier... et aujourd'hui - Ur'main é aujud'eu	GÉRARD Maurice
103 Les événements dans le canton de Lapoutroie en 1903	JEHIN Philippe

ÉDITORIAL

Et voici le vingt-deuxième Bulletin de notre Société ! Une étape dans un parcours que nous espérons encore très long. Comme d'habitude, nous nous sommes efforcés de couvrir différents thèmes et localités. Cette année, cependant, les articles de nos historiens privilégient Fréland, sans que cela soit délibéré.

Ils donnent une excellente vue sur la vie de cette localité aux XVIII^e-XIX^e siècles. Cette période, tournant du développement de nos villages, est de mieux en mieux perçue.

Vous trouverez aussi la conférence de M. Busser sur l'usage des plantes pour les soins, qui avait enthousiasmé l'auditoire de notre Assemblée Générale 2002. Cet article est complété de témoignages sur la récolte des fruits et plantes médicinales.

De nombreux textes en patois welche vous permettront d'appréhender la vie d'antan et les traits d'esprit, si fréquents dans les conversations.

La Société d'Histoire continue ainsi son travail d'étude et de préservation du patois. La messe patoise du 4 juin 2003, fut une belle manifestation de ferveur religieuse et d'amour pour notre langue. Elle fut aussi l'occasion de réunir des patoisants de tout le massif vosgien, de Belfort au Ban de La Roche, en passant par Gérardmer.

La Société s'efforce aussi de fédérer les recherches des généalogistes, se voudrait encore plus proche des jeunes générations. De nombreuses pistes de travail à défricher et à entretenir !

Il ne reste plus que quelques semaines avant de découvrir l'ouvrage remarquable de Mme Yvette Baradel sur l'histoire de notre canton welche. En attendant ce grand moment, nous vous souhaitons de bons moments de lecture dans ce Bulletin !

Pour le Comité,
Le Président
Armand SIMON

Illustrations de couverture.

Page 1 de couverture : - L'alisier, la petite mauve : photos C. Busser

- Stèle Martimprey : photo M. Petitdemange

- Orgue de Fréland : photo B. Wirrmann

- Tableau de Lapoutroie : mairie de Lapoutroie

- Sortie dominicale : photo de 1925

- Labaroche : carte postale vers 1900

- L'institutrice Mlle Kueny : photo des années trente.

Page 4 de couverture : L'inauguration de la Tour du Faudé : messe par le R.P. Perrin. Photos : collection particulière.

ASSEMBLEE GENERALE DU 4 MAI 2003 A LABAROCHE

Jacques DEMANGEAT

Monsieur Yvan SCHIELE, maire de Labaroche, accueille l'assemblée dans la coquette salle de la Mairie de Labaroche. Le président, Armand SIMON, salue les membres de la Société et les représentants des municipalités. Parmi ceux-ci Monsieur CLAUDEPIERRE de Lapoutroie, Messieurs JACKY et STOFIQUE de Fréland, Monsieur SCHUSTER, maire d'Orbey et Conseiller général. Il excuse certaines personnes qui n'ont pu se déplacer ; ainsi M. Roger BLEU, maire du Bonhomme et président de la Communauté de Communes de la Vallée de Kaysersberg.

Le président salue la mémoire des membres ou sympathisants disparus.

1. La partie statutaire.

Le secrétaire, Jacques DEMANGEAT, donne lecture du COMPTE-RENDU DE L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 28 AVRIL 2002, approuvé à l'unanimité.

Il présente ensuite le RAPPORT D'ACTIVITÉ :

- **les faits marquants de l'année** : sortie du bulletin annuel, sortie du recueil « No prako lo patwé » tiré à 750 exemplaires et qui rencontre un vif succès, présence à diverses manifestations publiques comme le Salon du Livre à Colmar, la Fête du Hogeï, les rencontres d'historiens, des généalogistes...
- **les travaux en cours** : le Dictionnaire des noms de lieux, l'Histoire du Canton se terminent. L'Histoire du Pays welche paraîtra pour le Salon du Livre de Colmar en novembre 2003.

Madame Gaby BAUMANN présente le RAPPORT FINANCIER, en l'absence de la trésorière et du trésorier adjoint, excusés.

Jean CLAUDEPIERRE et Roger CLAUDEPIERRE, réviseurs aux comptes, ont vérifié la comptabilité, suggéré quelques aménagements dans la tenue des comptes et donnent quitus à la trésorière qu'ils félicitent pour sa gestion. Ils sont reconduits dans leurs fonctions pour le nouvel exercice.

Le Président présente son RAPPORT MORAL. Il marque sa satisfaction pour le **dynamisme** de l'association : le bulletin 2003 est bouclé, un article est même différé au bulletin 2004, faute de place dans l'édition de cette année. Les ouvrages nouveaux se succèdent à rythme régulier et pourraient susciter de nouvelles recherches et de nouvelles productions.

Pour ce qui est du **patois**, l'idée germe de rééditer le glossaire en le complétant. On réfléchit à l'idée émise à l'Assemblée Générale 2002 de diffuser une petite parution périodique, en patois.

LA MESSE EN PATOIS, prévue initialement à Lapoutroie le 4 juin, est déplacée au Bonhomme, pour cause de travaux à l'église de Lapoutroie. C'est le Père PERRIN qui prononcera l'homélie. M. MATHIEU précise que l'on attend des participants de Gérardmer, Belfort... **La Table de Patois** qui pourrait se tenir au restaurant Baldinger de Lapoutroie, est évoquée.

LE GROUPE GÉNÉALOGIE est très actif. Le 11 janvier, les généalogistes se sont rencontrés au local de la Société. Jean CLAUDEPIERRE et Bertrand MUNIER ont entrepris la saisie des actes d'État Civil d'Orbey, depuis l'an II (1793). Ils ont terminé les actes de baptême de cette année 1793.

Le président évoque aussi l'opportunité d'organiser des RENCONTRES dans les différentes

communes du canton, pour que les membres se connaissent mieux et coordonnent leurs idées.

Il informe de la démission du Comité de Monsieur Armand TOSCANI, du Bonhomme : il salue son engagement dans l'association et sait que M. TOSCANI est toujours prêt à nous aider et nous conseiller.

Il donne enfin rendez-vous au **Bonhomme en 2004 pour la prochaine Assemblée Générale.**

2. Conférence de M. Claude MARCHAL :

« HOMMES ET MARCHANDISES À TRAVERS LES VOSGES, AUX XVI^e ET XVII^e SIÈCLES. »

Claude MARCHAL, professeur au Lycée Jean Lurçat de Bruyères, résidant à Champ le Duc, vient nous parler de ses recherches et de sa thèse sur la Prévôté de Bruyères aux XVI^e et XVII^e siècles. La Prévôté de Bruyères dépendait du Duc de Lorraine.

La route commerciale qui relie le vignoble alsacien à Nancy passe par Kaysersberg, le Col du Calvaire (ou du Bonhomme, ou du Louchbach), le col du Plafond, Bruyères, Châtel. Cet itinéraire sud évite Saint-Dié, Baccarat et la vallée de la Meurthe qui dépendent du temporel de l'évêché de Metz : il évite ainsi des taxes supplémentaires.

Les contrôles des vins (seule denrée taxée), se font au Pont d'Aufaing, sur la Vologne à l'est de Bruyères. Les droits sont perçus directement par le duché dans les premiers temps, ensuite cette fonction sera affermée. Les « vins d'Allemagne », ainsi dénommés sont des produits de luxe. Ils sont réservés aux familles riches, notamment aux femmes en couches.

Les vins supportent une lourde taxe (1/12^e de leur valeur), raison pour laquelle des itinéraires détournés sont parfois empruntés. On note très peu de trafic par Gérardmer car l'itinéraire de la Schlucht ne permet pas le passage de charrettes.

Les transports se font soit par charrettes de 24 à 36 mesures de 40l de vin, attelées de chevaux ou de bœufs, soit par chevaux bâtés, qui eux ne transportent que 2 mesures. Les transporteurs sont soit des professionnels, soit des occasionnels. Ils marchent à côté de leur monture, 40 à 50 km par jour. En 1483, les **barilliers** conduisent des animaux bâtés sont principalement originaires du bailliage de Bruyères. Les **rouliers**, conducteurs de charrettes, sont généralement des professionnels et de provenance plus disséminée.

Quelques transporteurs originaires de notre **canton** de Lapoutroie sont identifiés ; ils charrient un volume de vin important outre Vosges.

L'étude statistique montre que les volumes transportés varient fortement avec les données climatiques, politiques, démographiques : mini-âge glaciaire à la fin du 16^e siècle, guerre de Trente Ans qui voit s'effondrer le trafic... Mais l'hiver n'interrompt jamais le trafic.

On s'organise en convoi, notamment pour raisons de sécurité. La route n'est pas sûre et les **vagabonds** sont eux aussi organisés en cortège pour aller vers l'Alsace. Ils se rassemblent en nombre, jusqu'à 400, à Bruyères, avant la traversée des Vosges. Ils élisent un chef qui arbitrera leurs différends : le « Prévôt de la Carasse ».

La route est aussi fréquentée par de jeunes Lorrains qui se placent comme **domestiques** dans le vignoble alsacien. Très peu de mouvements d'Alsaciens en sens inverse.

Le conférencier se tient à la disposition des auditeurs pour fournir des précisions et répond à de nombreuses questions. Il est chaleureusement remercié par l'ensemble de l'assistance.

En conclusion, le président invite les personnes présentes au repas organisé au restaurant du Tilleul à Labaroche.

4 JUIN 2003 : MESSE PATOISE AU BONHOMME.

1. Une église bondée pour une messe fervente

En ce beau mercredi ensoleillé, l'église du Bonhomme bruisse d'une foule fervente venue des quatre coins du massif vosgien. Elle est accueillie par le curé Roger Hartmann. Les fidèles reprennent les chants, traduits en patois et interprétés par la chorale du Bonhomme, écoutent avec recueillement la parole divine traduite en patois par le Père Perrin. Dans son homélie, celui-ci explique en patois l'évangile.

A la fin de la messe, M. Jean Mathieu, à l'invitation du curé, remercie les participants et les invite au pot de l'amitié à Lapoutroie.

2. Une réception en l'honneur du parler welche.

Une bonne partie des participants se retrouve dans la salle des loisirs de Lapoutroie, pour un vin d'honneur offert par la municipalité de Lapoutroie et par la Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie -Val d'Orbey. Tout en se restaurant d'un vin bien frais, de kugelhops salés et sucrés, de pain de seigle au noix pétri et cuit par Mme Mathieu, les participants écoutent avec intérêt les discours des représentants des associations patoises venues du Ban de la Roche, du Val de Villé, du Val de Lièvre Ste Marie-aux-Mines, du Territoire de Belfort, des Hautes Vosges et particulièrement de Gérardmer. Une réunion exceptionnelle qui témoigne de l'attachement de tant de gens à leur culture romane et à leur parler welche. Elle augure peut être d'une fédération des patoisants.

Un grand merci à M. Jean MATHIEU, de notre comité, qui a suggéré cet événement, l'a préparé avec soin et a déployé une énergie passionnée et enthousiaste pour inviter ses amis patoisants de tout le massif, avec le soutien de son épouse.

Dans le Bulletin n° 23 de 2004, nous reviendrons en détail sur cette journée, avec les textes patois et les interventions des personnes au pot de l'amitié.

MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE

Membres bienfaiteurs Année 2002

1	BARLIER-PIERRE 68230 Soultzbach les Bains	7	JAGER Jeanne 68910 Labaroche
2	CLAUDEPIERRE Roger 68920 Wintzenheim	8	JEHIN Gérard 67170 Wingersheim
3	DEL GRANDE Pierre 68240 Fréland	9	NOGUES-ORY Monique 47000 Agen
4	DUPONT Rose-Blanche 68370 Orbey	10	PETITDEMANGE Cécile 68650 Lapoutroie
5	EICHLER Alfred 67120 Molsheim	11	TOSCANI Armand 68650 Le Bonhomme
6	GERY-RIETTE Jacqueline 87100 Limoges	12	ULMER Marie-Louise 68000 Colmar

Membres actifs Année 2002

13	AFER Catherine 78570 Chanteloup les Vignes	52	DEFRASNE Gaby 68650 Lapoutroie
14	ALBRECHT Aimé 68110 Illzach	53	DEMANGEAT Jacques 68370 Orbey
15	ANCEL Bernard Ferney Voltaire (Suisse)	54	DIDIERJEAN Jeannine 68370 Orbey
16	BALDINGER Jean-Marie 68370 Orbey	55	DODIN Gilbert 68650 Lapoutroie
17	BALDINGER Thierry 68650 Lapoutroie	56	DUPONT Alice 68370 Orbey
18	BALTHAZARD Annie 68370 Orbey	57	DUPONT Gérard 68370 Orbey
19	BANNWARTH Stéphanie 68650 Le Bonhomme	58	DUPORTAIL Guy 67100 Strasbourg
20	BARADEL Yvette 68240 Fréland	59	EBERLE Paulette 68370 Orbey
21	BATOT Jean-Pierre 67 Rosheim	60	EYCHENNE Christiane 09420 Rimont
22	BATOT Marguerite 68370 Orbey	61	FLORANCE Jean Noël 68650 Le Bonhomme
23	BATOT Pierre 68370 Orbey	62	FRANCESCHI Virginie 68650 Lapoutroie
24	BATOT Roger 68360 Orbey	63	FREBOURG Odile 68910 Labaroche
25	BAUMANN Gaby 68370 Orbey	64	GAY-REMY Jeanne - 68 Bollwiller
26	BEAULIEU Laurent 68370 Orbey	65	GAUDEL Gérard 54700 Pont à Mousson
27	BEDEZ Jacques 68650 Lapoutroie	66	GEISSLER Robert 68650 Lapoutroie
28	BEDEZ Pierrot 68370 Orbey	67	GREVILLOT Alexandra 67000 Strasbourg
29	BEDEZ Serge 27420 Cahaigues	68	GRUNENWALD Dominique 68000 Colmar
30	BELOT Jean-Marc 60800 Crépy-en-Valois	69	GRUNENWALD J.Michel 67370 Reittwiller
31	BERBACH-WIRRMANN Fr. 67350 Niederaltdorf	70	GSELL Fernand 68370 Orbey
32	BERTHIER Marie-Christine 68370 Orbey	71	GUERIN Guy 68240 Fréland
33	BILHAUT Gilles 68920 Wettolsheim	72	GUIDAT François 68370 Orbey
34	BLAISE Léon 68370 Orbey	73	GUIDAT Jean-Paul 68370 Orbey
35	BLAISE Paul 68370 Orbey	74	GUIDAT René 68370 Orbey
36	BONIFACI André 68650 Lapoutroie	75	GUILLEMAIN Jean-Luc 13009 Marseille
37	BOPP Jean-Paul 68370 Orbey	76	HELDERLE Daniel 68370 Orbey
38	BOULEAU Aurélie 68370 Orbey	77	HELPER Claude 68240 Fréland
39	BRICHLER Benoît 92160 Antony	78	HELPER Roland 67450 Lampertheim
40	BRUNI Michel 51470 Saint Memmie	79	HENRY Christine 68370 Orbey
41	CENTRE DEP.HIST.FAMILLES 68500 Guebwiller	80	HERMANN Joseph 68370 Orbey
42	CHANEL Gilles 95170 Deuil-Le-Barre	81	HERMANN Maurice 68370 Orbey
43	CHARTON François 54600 Villers les Nancy	82	HERQUE Raymond 68370 Orbey
44	CHIODETTI Suzy 68370 Orbey	83	HUG Joséphine 68370 Orbey
45	CLAUDEPIERRE Jean 68370 Orbey	84	JACKY-MARION Claude 68650 Lapoutroie
46	COLIN Pierre 88100 Coinches	85	JACKY Marcel 68240 Fréland
47	COPPE Bernard 68370 Orbey	86	JECKER Lucien 68370 Orbey
48	COUZINET Françoise 68650 Le Bonhomme	87	JEHIN Guy 68920 Wintzenheim
49	CABOCHE Roland 68650 LAPOUTROIE	88	JEHIN Irène 68000 Colmar
50	CRENNER Pierre 68370 Orbey	89	JEHIN Marie Alix 68000 Colmar
51	DANIEL François 68370 Orbey	90	JEHIN Philippe 68000 Colmar

Membres actifs Année 2002

91	JOANNES Jean 84490 St Saturnin	124	PERRIN Gilbert 68659 Lapoutroie
92	KILLY Yvette 68000 Colmar	125	JULLIARD Maria 68650 Lapoutroie
93	LAMOUCHE Thérèse 68370 Orbey	126	PETITDEMANGE Henri 68240 Fréland
94	LAMPIETTI Mauricette 68910 Labaroche	127	PIERRE Jean-Jacques 68370 Orbey
95	LIDY Jean 68370 Orbey	128	PIROLA Jeanne 68370 Orbey
96	MAIRE Claude 68650 Lapoutroie	129	POMMOIS Lise 67110 Niederbronn
97	MAIRE Marcel 68370 Orbey	130	PRUD'HOMME André 68370 Orbey
98	MAIRE Raymond 68370 Orbey	131	PRUD'HOMME Denise 68370 Orbey
99	MARCHAL Jean-Marie 68500 Issenheim	132	RETTIG Denise 68240 Fréland
100	MARCHAND Christian 68040 Ingersheim	133	RIESS Éric 68000 Colmar
101	MARCHAND Louis 78230 Le Pecq	134	SAUR Pierre 68000 Colmar
102	MARTISCHANG Éric 68370 Orbey	135	SCANDELLA Alexandre 68370 Orbey
103	MASSON Michel 68650 Le Bonhomme	136	SCHOENECKER Patrick 68650 Lapoutroie
104	MASSON Roger 68370 Orbey	137	SCHUSTER Cécile 68370 Orbey
105	MATHIEU Jean 68650 Lapoutroie	138	SCHUSTER Suzy 68370 Orbey
106	MEYER Dominique 68770 Ammerschwihr	139	SIMON Armand 68370 Orbey
107	MICHEL Anne-Marie 68230 Walbach	140	SIMON Georges 67330 Dossenheim
108	MICLO Jean-Pol 88520 Ban de Laveline	141	SIMON Gérard 68370 Orbey
109	MILLION Gérard 68370 Orbey	142	SIMON Paul 68370 Orbey
110	MILLION Roland 68360 Ste Marie aux Mines	143	SIRAC Suzanne 68370 Orbey
111	MINOUX Jean 68650 Hachimette	144	STELLY Michel 91190 Gif sur Yvette
112	MULLER Irène 68650 Lapoutroie	145	TARIN Geneviève 68100 Mulhouse
113	MUNIER Lucie 68240 Fréland	146	THIRIET Jacques 68650 Lapoutroie
114	MUNIER Jean-Marie 06800 Cagnes sur Mer	147	THOMANN Jean Bertin 68370 Orbey
115	OLRY Simone 68370 Orbey	148	TISSERAND Jean-Pierre 68370 Orbey
116	PARFAIT François 75116 Paris	149	VOINSON Etienne 68370 Orbey
117	PARMENTIER Clotilde 68910 Labaroche	150	VOINSON Maurice 68370 Orbey
118	PARMENTIER Denis 68910 Labaroche	151	WALTER Odile 68370 Orbey
119	PARMENTIER Gilbert 68650 Hachimette	152	WALTZER Paul 68370 Orbey
120	PARMENTIER Michel 68370 Orbey	153	WETTERER Marguerite 68370 Orbey
121	PATRY Hervé 68240 Fréland	154	WIRRMANN Benoît 68240 Fréland
122	PERRIN André 68400 Riedisheim	155	WITT Pierre 67000 Strasbourg
123	PERRIN Gérard 84220 Cabrières	156	ZANN Jean-Paul 68370 Orbey

MEMBRES DU COMITE

Bureau			Assesseurs	
1	Président	Armand SIMON	1	Gaby BAUMANN
2	Vice-Président	Philippe JEHIN	2	Gérard DUPONT
3	Secrétaire	Jacques DEMANGEAT	3	Jean MATHIEU
4	Secrétaire adjoint	Maurice HERMANN	4	Gérard MILLION
5	Trésorière	Rose-Blanche DUPONT	5	Irène MULLER
6	Trésorier adjoint	Pierre BEDEZ	6	Henri PETITDEMANGE
7	Présidente honoraire	Yvette BARADEL	7	Armand TOSCANI

2 0 0 2

FRÉLAND DU XIV^e AU XVII^e SIÈCLES

Yvette BARADEL

Le village de Fréland est apparu dans les textes sous le nom d'*Urbach* (le ruisseau des aurochs) en 1311 et sous celui de *Frallan* en 1421.

Mais il datait, très probablement, d'une période antérieure. Le nom de Fréland, dérivé du latin *fragilis*, est très ancien (1).

C'est à partir du XIV^e siècle que les textes sont suffisamment nombreux pour nous permettre d'esquisser une histoire du village (2).

1. FRÉLAND AU XIV^e SIÈCLE.

Au XIV^e siècle, Fréland et sa vallée appartenaient à l'**évêque de Bâle** qui les avait donnés en fief au seigneur du Hohnack, le sire de Ribeaupierre, dont la seigneurie s'étendait sur les villages d'Orbey, Lapoutroie, Labaroche et Le Bonhomme. Ainsi Fréland était intégrée à la **seigneurie du Hohnack**.

L'administration du village était confiée à une famille noble, les Pfaff.

Fréland formait une **paroisse**, probablement à l'origine du village, qui faisait partie du chapitre rural "ultra colles Ottonis" de l'évêché de Bâle. Son église était dédiée à Notre Dame. Le seigneur collateur, c'est à dire celui qui avait le droit de présenter un nouveau curé à l'évêque, était le sire de Ribeaupierre ou son représentant, en l'occurrence la famille Pfaff.

Au point vue économique, le village était, à l'origine, une colonge, c'est à dire une exploitation rurale avec droit de basse justice, dans laquelle on comptait 20 manses en 1398 dont onze dépendaient du seigneur de Ribeaupierre et neuf de Gauthier Pfaff.

Chaque manse, tenue par un exploitant, s'étendait, au mieux, sur une dizaine d'hectares environ. Ces exploitants payaient des redevances. Ils étaient représentés par un maire nommé par le seigneur et ils se réunissaient, une fois par an, en présence du seigneur ou de son représentant, pour régler les problèmes de la colonge.

Mais à côté de cette colonge s'était développé un **village**. Sur un registre des cens payés à la seigneurie datant de 1421, on compte 67 contribuables exploitant déjà des terres sur les pentes de la vallée. Le registre signale, en effet, quelques lieux-dits dont les noms existent encore actuellement : *La Pirouze Goutte* (la Pierreuse goutte). *La Moienne goutte*. *Le Virimont* (Voirimont), *La Chaulde Coste* (Chaude côte). *La Combe*, *Le Tenolprat* (La Tauperaie). Ce registre est rédigé en français, preuve que la population était entièrement romane à l'époque.

2. FRÉLAND JUSQU'À LA GUERRE DE TRENTE ANS.

Fréland se développa au cours du XVI^e siècle. En 1513, Maximin et Guillaume de Ribeaupierre firent rédiger "*les anciennes traditions, usages et bonnes coutumes du Hohennach et Val d'Orbey*". Désormais on emploie indifféremment les termes "seigneurie du Val d'Orbey" et "seigneurie du Hohnack".

Le seigneur y nomme, pour administrer et rendre la justice, un prévôt (Schultheiss) du Val, aidé par des jurés élus à vie, quatre par communauté. Pour faire appliquer les règlements on trouve dans chaque communauté deux officiers élus pour un an : un doyen et un bangard.

A la fin du XVI^e et au début du XVII^e siècles, deux habitants de Fréland, Jean Gorius puis son fils Nicolas Gorius furent prévôts du Val (3).

La population augmentait. Vers 1580 on comptait à Fréland 250 chefs de ménage.

Au cours du XVI^e siècle, les **défrichements** s'étaient multipliés. Dans une transaction de 1603 entre le seigneur de Ribeaupierre et les habitants de Fréland et de Lapoutroie pour régulariser les défrichements, il est question de vieux défrichements de plus de 40 ans et de nouveaux cultivés depuis moins de 40 ans.

L'activité la plus rentable était **l'élevage de vaches laitières et la production de fromages**. Une partie du bétail était envoyée sur les chaumes qui s'étendaient de Haïcot au ban d'Aubure. Ces pâturages étaient fréquentés d'un côté par les habitants des communes de Fréland et Lapoutroie et de l'autre côté par ceux d'Échery et de Sainte-Marie ce qui entraînait de nombreuses contestations.

En 1631, 22 propriétaires de Fréland envoyaient 281 vaches sur les chaumes. Ces chaumes étant propriété seigneuriale, le seigneur les affermait. En 1550 Eguenolphe de Ribeaupierre les affermait pour dix ans à une société composée du prévôt du Val et de trois habitants de Fréland : Jean et Barthélémy Gorius et Pierre Riette. Ces derniers devaient donner 5 florins d'or du Rhin et 5 bons fromages "qu'ils paieront et livreront tous les ans à la Saint Michel (29 septembre) à notre château de Ribeauvillé" (4).

Les forêts étaient une autre richesse de Fréland. Elles appartenaient aussi au seigneur qui en avait fait préciser l'exploitation dans les coutumes. Les habitants pouvaient chasser le gibier, sauf les cerfs, les chevreuils et les biches. Ils pouvaient y envoyer leurs porcs à la glandée.

Mais, pour les habitants, le bois était aussi source d'énergie et matière première pour la construction et la fabrication d'objets divers. Les coutumes restent muettes sur les droits des habitants à couper du bois dans les forêts.

Par contre ces forêts connurent une exploitation active quand le seigneur décida d'établir à Fréland une **fonderie** au milieu du XVI^e siècle. Il possédait des mines d'argent, de plomb et de cuivre dans le Val de Lièpvre. Il fallait fondre le minerai et le bois était indispensable. Comme il commençait à en manquer du côté de Sainte-Marie, le sire de Ribeaupierre se tourna vers Fréland. Trois fonderies furent installées, en 1541, au pied du Brézouard. Le minerai était transporté, d'après la tradition, par un chemin dit des muletiers, depuis le Val de Lièpvre. En outre on avait ouvert, deux mines de plomb et de cuivre au Bluttentberg, près du Haïcot (5).

Un véritable site industriel exista au fond de la vallée de l'Ur durant la deuxième moitié du XVI^e siècle. On ne connaît pas la population qui l'occupait. Les flancs du Brézouard furent déboisés et les paysans s'empressèrent de les mettre en culture. La transaction de 1603, dont nous avons fait état, essayait de régler cette situation. Les fonderies n'étant probablement plus en activité, le seigneur voulait récupérer le terrain de ses anciennes forêts pour reboiser. Il en laissait une partie aux paysans moyennant une rente annuelle et gardait le reste.

Fréland s'étant agrandi et probablement enrichi, un notable du lieu, Jean Gorius, peut-être le futur prévôt du Val, songea à l'instruction des enfants du village et proposa, en 1579, de faire appel à un maître d'école. A la même époque, il existait, d'ailleurs, des maîtres d'école dans les autres communautés du bailliage.

Cette belle époque se termina lorsque la guerre de Trente Ans éclata.

3. LA GUERRE DE TRENTE ANS - 1618-1648

A partir de 1618 ce fut tout d'abord un affrontement, en Allemagne, entre l'Empereur catholique soutenu par l'Espagne et des princes protestants. Puis la France, craignant l'hégémonie impériale, suscita des adversaires à l'Empereur et signa en 1631 une alliance avec le roi de Suède Gustave Adolphe qui était protestant. Mais ce dernier fut tué à la bataille de Lützen en 1632 et la France entra dans le conflit en 1635.

L'Alsace devint un champ de bataille où s'affrontèrent les belligérants. Les Ribeaupierre s'efforcèrent de protéger leurs domaines. Le château du Hohnack fut mis en défense. En 1631 40 hommes de la communauté de Fréland, servant comme mousquetaires étaient en garnison au château de Guémar. Mais ces défenses étaient insuffisantes face au flot de la soldatesque qui déferlait. En 1632, puis en 1635 ce furent les Suédois qui arrivèrent et, sur leur passage, incendièrent, pillèrent et tuèrent à qui mieux mieux. Les armées impériales faisaient de même. Une redoute au col du Bonhomme portait encore au XVIII^e siècle le nom de "fort Galasse" du nom de Mathias, comte de Gallas, général de l'armée impériale.

A partir de 1634 des villes alsaciennes réclamèrent la protection des armées françaises. En 1635 un gouverneur français s'installa à Colmar et une garnison française occupa le château du Hohnack. Mais les quelques paysans qui restaient dans le Val d'Orbey durent entretenir les troupes qui l'occupaient. La peur régnait. En 1631, une veuve de Fréland fut accusée de sorcellerie et brûlée vive à Lapoutroie.

Il y avait encore 134 foyers à Fréland en 1632, il n'en restait plus que 60 en 1648.

A cette date, les traités de Westphalie étaient signés et l'Alsace entra dans le royaume de France.

4. FRÉLAND DANS LE ROYAUME DE FRANCE

Le dernier des Ribeaupierre, qui avait fait allégeance au roi de France, mourut en 1673. Les domaines passèrent à son gendre, Christian II de Birkenfeld. La famille des princes de Birkenfeld en resta propriétaire jusqu'à la Révolution.

Mais les **premiers rapports** que les habitants du Val eurent avec leur nouveau seigneur furent houleux. Comme le château du Hohnack avait été démoli en 1655, sur ordre du roi de France, les habitants pensaient que désormais ils étaient dispensés des droits seigneuriaux puisqu'ils n'avaient plus la protection du château. En 1686, ils entamèrent un procès contre leur seigneur devant le Conseil souverain d'Alsace, le nouveau parlement alsacien. En 1692 les habitants de Fréland donnaient procuration à leur maître bourgeois pour "*le procès contre leur seigneur pour raison de tailles en argent, corvées, bois, pâturages, usages et autres*" (6). Le procès s'éternisa, les impôts seigneuriaux ne rentraient plus. Le roi soutenait le prince de Birkenfeld. En 1715 le gouvernement royal menaçait d'envoyer des archers "pour enlever les

prévôts, bourgmestres et principaux habitants des communautés rebelles” et un peu plus tard deux compagnies de grenadiers (7)

Les communautés se remirent à payer leurs impôts.

L'administration des communautés fut transformée. La prévôté du Val disparut et un prévôt fut nommé par la seigneurie dans chaque communauté. Il était aidé par des administrateurs élus chaque année par les habitants : consordier chargé de la fabrique de l'Église, maître d'école qui était aussi marguillier, maître bourgeois pour la levée des impôts, doyen pour faire appliquer les règlements, bangard qui était un garde champêtre, maître des chemins pour leur entretien.

Nous connaissons **quatre prévôts** dont trois n'ont pas donné satisfaction à leur seigneur. Nicolas Herqué fut révoqué en 1693 “étant tellement en dettes envers les habitants de Fréland”. Jean François Gorius nommé en 1750 fut révoqué en 1771 car “il tient une conduite fort déréglée en ce qu'il est presque journellement dans les cabarets où il passe des nuits entières à jouer des jeux d'hazard et à boire”. Son successeur Joseph Thiébault, un forestier, eut la malencontreuse idée “de se permettre de faire des sorties indiscretes sur le Régiment d'Alsace”. Or le prince de Birkenfeld en était le colonel. Il fut révoqué en 1784. On fit alors appel au maître d'école, Joseph Diélaine, qui se maintint jusqu'à la Révolution (8).

La vie reprit dans le Val. La population augmenta. En 1693 on comptait 82 chefs de ménage, en 1732, 117 et en 1776, 279 (9).

Culture, élevage, exploitation des forêts auxquels s'ajoutait une petite industrie comprenant moulins et scieries étaient la base de l'économie.

Une enquête de 1716 estimait les terres labourables de Fréland à 115 arpents (1 arpent = 51 ares). Mais on faisait remarquer que les bonnes terres ne s'étendaient que sur 15 arpents, les médiocres sur 30 arpents et le reste étaient des mauvaises terres.

Les premières étaient cultivées en assolement triennal, les secondes de six ans en six ans et elles étaientensemencées en pommes de terre et les dernières, situées en hauteur, étaientensemencées de douze ans en douze ans.

Les meilleures terres étaient cultivées avec des charrues tirées par des bœufs, les moins bonnes à la pioche (10).

En 1760 l'intendant d'Alsace, pour des raisons fiscales, fit arpenter les bans des communautés de la province. A cette date la surface des terres de Fréland avaient beaucoup augmenté et était évaluée à 1 148 arpents. Mais malgré cette augmentation, la production des grains restait insuffisante pour la consommation (11).

L'élevage était toujours une ressource importante : élevage de vaches laitières, avec montée sur les chaumes. C'était une nécessité car l'étendue des prés et des pâturages était moindre que celle des terres : 330 arpents pour les prés et 317 arpents pour les pâturages en 1760. Les habitants de Fréland payaient au seigneur le droit des chaumes pour 65 vaches en 1752 et pour 66 vaches en 1761. Mais c'est peu par rapport au nombre de vaches qui y montaient en 1631.

La forêt demeurait une richesse de Fréland : 1 753 arpents en 1760. Le Kalblin était planté de chênes, le Brézouard de sapins. Le seigneur s'était efforcé de mettre de l'ordre dans l'exploitation de ses forêts sous l'impulsion de l'administration française. Désormais les habitants devaient demander une autorisation pour couper du bois d'usage, bois de chauffage et bois de construction ce qu'ils ne faisaient pas toujours. Les délits forestiers étaient multiples et entraînaient la ruine des forêts dont, en plus, la surface diminuait au profit des cultures et des pâturages.

C'est pourquoi en 1778 le seigneur décida un cantonnement de ses forêts : un tiers pour les communautés, deux tiers pour lui. Fréland se plaignit, en 1783, de disposer de 760 arpents dont seulement 314 étaient effectivement boisés ce qui était nettement insuffisant pour la communauté (12).

Une petite industrie s'échelonnait Le long de l'Ur, le ruisseau de Fréland, une scierie communale et des moulins. Le nombre de ces derniers s'était accru, répondant à l'augmentation de la population: 3 moulins en 1701, 3 moulins, 3 huileries et une scierie communale en 1770 (13). Deux “battants d'écorce” (moulins à tan) s'étaient construits au début du siècle. Ils existaient encore vers 1750 mais avaient disparu en 1770. On peut interpréter cette disparition comme un signe de la ruine des forêts.

Une nouvelle industrie apparaissait, celle du **coton**. A la veille de la Révolution, un commis, installé à Fréland distribuait le fil à une dizaine de tisserands à Fréland et probablement à d'autres tisserands dans le Val (14).

La société de Fréland, comme toute société d'Ancien Régime, était **hiérarchisée**, hiérarchie fondée sur la fortune ou sur les fonctions

On classait les **feux** en bons, médiocres et mauvais en vue de la levée des impôts ce qui nous donne une idée de la richesse des habitants (15).

Feux	1766	%	1786	%
Bons	10	8%	7	7%
Médiocres	36	24%	19	19%
Mauvais	102	68%	75	74%
TOTAL	148	100%	101	100%

Les trois quarts de la population faisaient partie des mauvais foyers. Il fallait y ajouter ceux qui ne payaient rien et qui étaient nombreux: 148 foyers contribuables en 1766, 279 chefs de ménage recensés en 1776. Ainsi la moitié de la population pouvait être considérée comme indigente.

Cette hiérarchie est confirmée lorsque l'on considère la composition des 82 foyers de 1693. Sur ces 82 ménages, dix huit seulement avaient une domesticité dont onze n'avaient qu'une seule servante. Les mieux lotis étaient le curé avec deux servantes et un valet, le maître bourgeois, Nicolas Laurent, avec deux valets et une servante. Par contre le prévôt, Jean Gorius n'avait aucun domestique et vivait avec sa femme et quatre enfants.

La **personnalité la plus influente** de la communauté était, sans conteste, **le curé**. Tous les habitants étaient catholiques et la vie religieuse pénétrait tous les actes de la vie quotidienne.

En tenant les registres paroissiaux, le curé était présent aux naissances, mariages et décès. Sage-femme et maître d'école étaient choisis par lui. Des confréries groupaient les adultes. les fêtes religieuses étaient les principales manifestations de la vie locale.

L'église paroissiale fut agrandie et consacrée en 1706. Des habitants demandèrent l'autorisation de construire deux chapelles, l'une en bas du village en 1740, l'autre en haut du village, en 1771, consacrée à saint Thiébaut.

Entre 1647 et 1791, treize curés officièrent à Fréland, nommés par le seigneur (16). Les premiers étaient originaires de Lorraine, Dieuze, Mirecourt. En 1710 fut nommé le premier curé originaire du Val, François Joseph Simon, fils de Joseph Simon qui était prévôt du Val.

Mais en 1719 ses paroissiens se plaignaient de son manque d'assiduité pour enseigner le catéchisme et prêcher et il fut remplacé par un prêtre originaire de Champagny (région de Belfort). A partir de 1747 arrivèrent des curés originaires de Colmar. Le premier fut François Antoine Joachim Chauffour, fils d'un avocat au Conseil souverain d'Alsace. A la veille de la Révolution, le seigneur avait fait appel à François Xavier Thannberger, originaire de Blotzheim qui avait été directeur au séminaire de Strasbourg et prédicateur à la cathédrale.

Un autre personnage jouait un rôle important. C'était le **maître d'école** appelé aussi régent d'école. C'était un auxiliaire du curé car il assurait les fonctions de marguillier.

Il enseignait aux enfants à écrire, à calculer, à lire en français et en latin, mais aussi le catéchisme.

Le recensement de 1693, que nous connaissons, peut nous donner une idée du nombre des enfants.

Nombre d'enfants par ménage	Nombre de ménages	Nombre total d'enfants
0 enfant	6	0
1 enfant	12	12
2 enfants	14	28
3 enfants	17	51
4 enfants	15	60
5 enfants	7	35
6 enfants	3	18
7 enfants	6	42
8 enfants	0	0
9 enfants	1	9
TOTAL	81	255

La moyenne était de 3 à 4 enfants par ménage.

La fréquentation de l'école avait lieu surtout en hiver. En 1773 le bailli voulut rendre l'école obligatoire à partir de sept ans jusqu'à ce que les enfants sachent lire et écrire. On ne sait dans quelle mesure cette décision fut appliquée (17).

Nous connaissons **sept maîtres d'école** qui ont enseigné à Fréland entre 1650 et 1789. Deux étaient originaires de Lorraine: Joseph Perrotey cité en 1689 et 1692 venait de Fraize et Pierre Xint cité en 1694 d'Anould. Puis ce fut des enfants de Fréland: Joseph Valet cité de 1703 à 1705 et Jean Georges Prudhomme qui exerça de 1722 à 1758. Le dernier, Joseph Dielaine était originaire d'Aubure. Nous ne connaissons pas l'origine de Claude Mougeolle cité en 1650 et de Claude George, cité de 1707 à 1720 (18).

Le résultat de cet enseignement paraît avoir été bon car, au cours de la période 1775-1778, **90% des époux** pouvaient signer leur acte de mariage.

5. Quelle est la situation de Fréland à la veille de la Révolution ?

La population de Fréland était **appauvrie**. Le pourcentage des "foyers mauvais" avait augmenté. Il s'y ajoutait des indigents. Joseph Gorius avait légué en 1776, une somme de 200

francs à la bourse des pauvres "pour l'achat de petits livres, catéchisme, papier, encre et plume pour l'instruction des indigents" (19).

Une mauvaise récolte de grains en 1788, suivie d'un hiver rigoureux, provoqua une disette et une augmentation des prix en 1789.

Cette situation économique difficile raviva les **mécontentements** qui existaient depuis de nombreuses années contre les impôts seigneuriaux et plus récemment contre le cantonnement des forêts.

Les rapports avec la seigneurie étaient tendus. Le **conseiller Radius** à la tête de la chancellerie de Ribeauvillé, était la cible des mécontents.

En juillet 1789, les habitants de Fréland ne furent pas les derniers à piller les forêts et ils ne s'opposèrent, en aucune façon, aux premières réformes révolutionnaires.

6. NOTES

ADHR : Archives Départementales du Haut-Rhin

BSH : Bulletin de la Société d'Histoire du canton de Lapoutroie- Val d'Orbey

1 - Wulf MÜLLER, *Les noms de lieux du Val d'Orbey*, BSH n°4 (1985), p. 20

2 - Charles SCHILLINGER, *Recueil historique et généalogique de la commune de Fréland des origines à la Révolution*, Fréland 1991.

3 - ADHR E 1487, *Inventaire des biens de Jean Gorius, vivant prévôt au Val d'Orbey*, 6/07/1639

4 - ADHR E 1523, *Contrat du 18/02/1550*

5 - *Les anciennes mines du Blutzenberg*, Bulletin Municipal De Lapoutroie, juillet 1981.

6 - Charles SCHILLINGER, opus cit. p. 45

7 - Georges LIVET, *L'intendance d'Alsace sous Louis XIV* (1648- 1715), Le Roux, Paris, Strasbourg, 1956, p. 831.

8 - ADHR E 1486, *Nomination de prévôts*.

9 - Charles SCHILLINGER, opus cit. p. 69-70-71.

Armand SIMON, *Quelle était la population du Val d'Orbey au XVII^e et XVIII^e siècles*, BSH n° 1, page 23

10 - Charles SCHILLINGER, opus cit. p. 313-314.

11 - " " " " p. 75.

12 - Philippe JEHIN, *Les hommes contre la forêt*. La Nuée bleue, Strasbourg, 1993, p. 182

13 - ADHR E 1507 et C 1234

14 - ADHR L 1001, *État général des patentes*, an 7 et 8

15 - ADHR E 709

16 - Charles SCHILLINGER, opus cit. p. 254-261

17 - Catherine et Armand SIMON, *Maîtres et maisons d'école au XVII^e et XVIII^e siècles*, BSH n°7 (1988), p. 45-57

18 - Gérard BOUTRY, *Régents d'école à Fréland*, Bulletin du cercle généalogique d'Alsace, 1977-2, p. 553-54

19 - Charles SCHILLINGER, opus cit. p. 57

MON ANCÊTRE CLAUDE RIETTE (VERS 1634 - 1718)

Jacqueline GÉRY - RIETTE

Pierre RIETTE, mon père, est décédé à Limoges, le 30 mai 1987. C'est un peu plus tard que j'ai réalisé, non seulement qu'il me manquait beaucoup, mais aussi qu'il avait emporté avec lui tous ses souvenirs sur l'histoire de notre famille.

Je n'en savais presque rien.... C'est là que j'ai commencé mes recherches.... J'avais attrapé le virus de la généalogie... Je n'en suis toujours pas guérie....

Le plus lointain ancêtre RIETTE que j'ai retrouvé à ce jour est Claude RIETTE. Son acte de décès le 23 juin 1718 à Fréland, mentionne qu'il est alors âgé de 84 ans environ. Il serait donc né vers 1634 si l'on en croit cet acte.

1 Qui étaient les parents de Claude Riette ?

Je ne le sais toujours pas. Je sais seulement que Claude Riette avait au moins 3 frères :

- **Jacques Riette** marié à Marie Barlier. Il signait IR, on retrouve sa marque sur de nombreux actes de l'époque. Le couple a eu une postérité.

- **Jean Riette** : Ce frère est témoin lors de l'inventaire après le décès d'Odile épouse de Claude Riette : «L'An 1715, le 3ème avril, par devant nous François Joseph VOILLE Écuyer, Conseiller secrétaire du Roy, Grand Bailly du Comte de Ribeaupierre et Honack, sont comparus Claude Riette, bourgeois de Fréland et Jean Riette son frère...» Ce Frère a eu une postérité.

- **Joseph Riette** : Ce frère est cité dans l'inventaire après le décès de Claude Riette, en tant que tuteur des deux plus jeunes enfants de Claude, Pierre et Nicolas qui étaient encore mineurs. L'acte dit : «...mineurs assistés de leur tuteur Joseph Riette, bourgeois de Hachimette, frère du défunt Claude Riette»

Claude Riette serait donc né vers 1634.

2 Le couple Claude Riette et Odile Epvard

Il épouse **Odile EPVRARD (EURARD)** vers 1678. Odile est la fille de **Claude EPVRARD** et de **Marie BLAISE**.

Claude Riette est laboureur et bourgeois de Fréland. La famille semble assez aisée.

Le couple a eu au moins 11 enfants.

Le premier dont j'ai retrouvé la trace est Marie.

- **Marie** est baptisée à Fréland le 17 janvier 1679.

- **Joseph** est baptisé à Fréland le 13 janvier 1681.

Il épousera Marguerite PERIN le 23 juillet 1704 à Fréland.

Il meurt le 15 janvier 1751 à Fréland, âgé de 70 ans.

- **Claude** est baptisé à Fréland le 6 février 1683.

Il épousera Marguerite JACQUE le 7 février 1712 à Fréland.

Il meurt le 9 novembre 1756 à Fréland âgé de 73 ans.

- **Jean** est baptisé le 2 février 1685 à Fréland.

Il épousera Anne CLAUDE à Fréland le 28 janvier 1720.

Il meurt le 6 février 1736 à Fréland âgé de 51 ans.

- **Marguerite** est baptisée à Fréland le 29 juillet 1686.

Elle décède le 5 février 1687 à Fréland, elle est âgée de 6 mois Vi.

- **Anne** est baptisée à Fréland le 17 mars 1689.

Elle décède à l'âge de 6 mois, le 24 septembre 1689 à Fréland.

- **Jacques** est baptisé le 27 février 1691 à Fréland.

Il épousera Marie CLAUDE le 2 mai 1716 à Fréland, puis, devenu veuf, il épousera en secondes noces Marguerite VALENTIN le 26 novembre 1754 à Fréland. Il est dit «Jacques RIETTE le vieux» sur l'acte de mariage. Il meurt le 21 avril 1757 à Fréland. Il a 66 ans.

- **Odile** est baptisée à Fréland le 31 octobre 1694.

Elle épousera Jean BARLEER le 3 février 1715 à Fréland.

Elle décède le 26 mars 1754 à Fréland, âgée de 60 ans.

- **Pierre** est baptisé le 19 avril 1696 à Fréland.

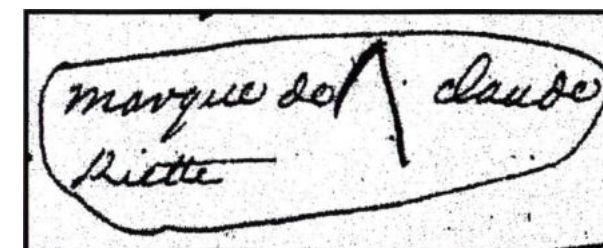
Il épousera Catherine DEPARIS à Orbey le 17 septembre 1719.

Il meurt le 17 mars 1728 à Fréland, il n'a que 31 ans. *Pierre et son épouse seront mes ancêtres (Voir plus loin)*

- Le 24 janvier 1698, naissance à Fréland d'un **enfant** qui décède le jour même «après avoir reçu le Saint Sacrement de Baptême au logis»

- **Nicolas** est baptisé à Fréland le 20 février 1699.

Il semble être le benjamin de la famille, sa sœur Marie a 20 ans.



Claude RIETTE ne savait pas signer son nom, il faisait une marque, toujours la même, que l'on retrouve sur de nombreux actes de cette époque (actes de décès, de mariage de ses enfants, décès de sa belle-mère Marie Blaise, baptêmes de ses nombreux filleuls)

3 La donation de Marie Blaise, sa belle-mère.

Le 18 janvier 1696, Marie BLAISE qui se dit «vieille et caduque» fait donation à son gendre Claude Riette et à sa fille Odile de tous ses biens sans en rien réserver pour elle :

« Pardevant le Notaire Royal et Greffier du Val d'Orbey sousigné, fut présente en personne Marie BLAISE veuve de feu Claude EVRARD bourgeois de Fréland, icelle disposant de ses droits de viduité et néanmoins assistée de Me Jean Gorius officier audit Fréland. Laquelle a desclaré librement qu'elle est vieille et caduque, ne pouvant plus supporter les peines et fatigues du mesnage, désirant se mettre en repos et tranquillitez le reste de ses jours pour s'apliquer d'autant mieux à son Salut, et voulant récompenser Claude Riette bourgeois à Fréland, son gendre, et Odille Evrard femme dudit Riette, son enfant unique, qui l'avaient nourry, logé,entretenu, blanchi et soulagé dans toutes ses nécessitez depuis plusieurs années..... »

Marie Blaise décédera le 31 mars 1708 à Fréland, âgée de 85 ans dit l'acte. C'est Claude Riette qui déclare le décès et qui fait sa marque habituelle.

Le 8 août 1705, Claude Riette fait une demande pour construire un battant d'écorce proche de sa maison. Nous savons que la demande avait été acceptée car le ferrage du moulin figure dans l'inventaire après son décès.

4 Le décès de l'épouse Odile Epvard.

Le 6 septembre 1714, Odile décède subitement, l'acte de décès mentionne qu'elle est morte «munie d'aucun sacrement parce qu'on l'a trouvée morte dans son lit» L'acte ne dit pas son âge.

L'inventaire après son décès a lieu le 15 février 1715, il nous apporte de nombreux renseignements sur la famille : A cette date sur les 11 enfants du couple il en reste 7 : Odile épouse de Jean Barlier, Joseph, Claude, Jacques et Jean tous bourgeois de Fréland, Pierre et Nicolas encore mineurs qui sont assistés de leur tuteur Joseph Riette bourgeois de Hachimette. (Outre Marguerite, Anne et l'enfant mort quelques heures après sa naissance, Marie, la fille aînée est donc décédée également) Les biens mobiliers et immobiliers sont importants.

Le 20 septembre 1715, à La Poutroye et pardevant le Notaire Royal, «est comparu en personne Claude Riette le Vieil, bourgeois de Fréland, lequel sain d'esprit mémoire et entendement, et mesme de corps ainsy qu'il est apparu à moy soussigné notaire et tesmoins cy après nommés, a dit et déclaré librement sans aucune force ny contrainte par forme de codicil ce qu'il ensuit: Scavoir qu'il veut et entend qu'après sa mort Jean, Odille, Pierre et Nicolas les Riette ses enfans ayent et emportent tous les meubles et effets mobiliers à luy appartenans lors de son décès, avant aucun partage entre Joseph, Claude et Jacques ses autres enfans et ce, en considération de la bonne affection et services receus..... item veut et entend que Jean ay et emporte aussy en toute propriété et avant partage, un petit coin de prey situé devant chez la veuve Evrard.....

5 Le décès de Claude Riette

Le 23 juin 1718, Claude Riette meurt, il est âgé d'environ 84 ans l'acte dit « Muni de tous les sacrements excepté du Saint Viatique parcequ'il crachoit touiours le sang» L'inventaire après son décès est fait à Fréland le 29 novembre 1718. Les héritiers sont ses enfants : Joseph, Claude, Jacques, Jean, Odile épouse de Jean Barlier, Pierre et Nicolas qui sont encore mineurs et assistés de leur tuteur Joseph Riette bourgeois de Hachimette et frère du déffunct.

DES TRIPLÉS À FRÉLAND EN 1762 !

Le 7 janvier 1762, à Fréland, Marguerite FERCHARD (FRÉCHARD) met au monde des triplées, trois petites filles prénommées Marie-Magdelaine, Elisabeth et Marguerite, qui sont baptisées aussitôt. Elisabeth et Marguerite meurent le 8 janvier, âgées de 12 heures ; Marie-Magdelaine les suit dans la mort le 9 janvier. « La mère a déclaré dans les douleurs de son accouchement pour père de ces trois enfans, Jean-François GORIUS, prévôt de Fréland. »

Jean-François GORIUS eut cinq filles au cours de cette même année : trois avec Marguerite FERCHARD, une avec une domestique qui le désigne également comme père de son enfant « dans les douleurs de son accouchement » et une avec son épouse légitime ! Etait-il un redoutable Don Juan ou bien lui attribuait-on volontiers des naissances douteuses ?

Marguerite FERCHARD épouse Pierre RIETTE, veuf de Geneviève PETITDEMENGÉ avec quatre enfants mineurs, le 12 décembre 1767. Ils ont ensemble un garçon, Jean Pierre Riette en 1768.

JEAN DE MARTIMPREY, CURÉ DE LAPOUTROIE DE 1674 À 1722

Jean MATHIEU

Jusqu'à nos jours, c'est Jean de MARTIMPREY qui fut le plus longtemps curé de Lapoutroie : quarante-huit ans, du 29 juin 1674 au 24 janvier 1722.

1. La noble famille des Martimprey.

Le nom de Martimprey apparaît pour la première fois à Besançon, où le chevalier Mathieu de Martimprey lègue une petite maison à l'église Saint - Etienne , en l'honneur de son père Hugues de Martimprey, mort en 1250 lors de la première croisade de saint Louis.

Les de Martimprey guerroyaient aux côtés des Ducs de Bourgogne, avec le titre d'écuyers : on les trouve dans la bataille de Mont Cassel de 1328 contre les Flamands, le désastre de Nicopolis de 1396 contre les Turcs, celui d'Azincourt en 1415 contre les Anglais.

Ils passent ensuite au service du roi de France et poursuivent leur carrière militaire jusqu'à la Révolution, où François de Paule Augustin, gentilhomme ordinaire de la chambre de Louis XVI, meurt à la prison de la Force, le 21 juin 1794.

2. Les Martimprey à Gerbépal.

A la fin du XV^e siècle, le nom de Martimprey apparaît à Gerbépal, certainement à la suite d'un achat de Loys de Martimprey, enseigne dans les compagnies d'ordonnance de Charles VII. En 1525, un texte atteste cette propriété aux frères Marc et Nicolas - Louis.

Les Martimprey assistent régulièrement à la messe à l'église de Gerbépal où ils disposent de bancs particuliers . Ils s'y font enterrer : ainsi Henri II, père du curé Jean de Martimprey.

3. La chapelle sainte Anne.

Sur la route d'Anould à Gérardmer, le col de Martinpré abrite les bâtiments d'une ancienne scierie et moulin, ainsi que la chapelle sainte Anne. Depuis le XVII^e siècle, un pèlerinage et une messe y ont lieu à la fête de la mère de Marie, le 26 juillet.

Ce charmant petit édifice est bâti en 1608 par Nicolas Henri de Martimprey et ouverte au culte le 16 février 1609. Le chœur carré, de 3,5 mètres de côté, est couvert d'une voûte en croisée d'ogives. La nef carrée est couverte d'un plafond de bois. Un large vestibule permet des offices en plein air. Le petit clocher domine l'édifice de sa flèche élégante : sa jolie cloche datée de 1671 appelle les chrétiens « ad audiendum verbum dei », pour écouter la parole de Dieu, comme l'indique l'inscription fondue dans la cloche.

Dans le chœur, un bel autel de facture baroque, daté de 1695, donne une touche distinguée au rustique bâtiment.

Comme la cloche en 1671, il a été offert par Jean de Martimprey, curé de Lapoutroie.



*La chapelle Sainte Anne
au
Col de Martimprey*



*L'intérieur de la chapelle
et l'autel*

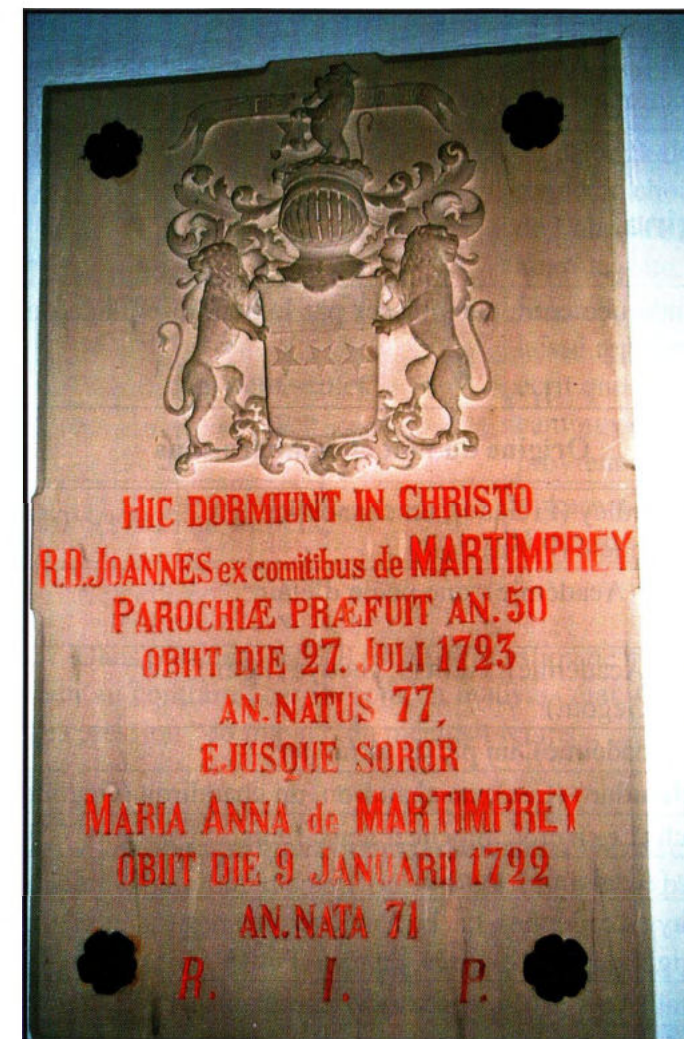


4. L'abbé Jean de Martimprey.

Né le 14 février 1649 à Corcieux, Jean est le fils de Henri II de Martimprey. Il devient curé de Lapoutroie en 1674, à l'âge de 25 ans.

Jean de Martimprey exerce son ministère à Lapoutroie pendant 48 ans, jusqu'au début 1722. Ce fut son seul poste paroissial.

Sa sœur Anne vit à ses côtés, comme gouvernante probablement, pendant toute cette période. Elle décède le 9 janvier 1722 et le curé Martimprey quitte ses fonctions quelques jours plus tard. Jean de Martimprey meurt le 27 juillet 1723.



Le frère et la sœur sont enterrés côte à côte, comme en témoigne une belle plaque funéraire se trouvant à l'entrée de la nef de l'église de Lapoutroie. L'inscription est dominée par les armoiries des Martimprey, tenues par deux lions rampants (debout) et surmontées par un heaume avec la couronne comtale. Le cimier du heaume reprend les armes des Martimprey : un lion tenant une étoile. L'inscription contredit en partie nos renseignements, puisqu'elle donne un âge de 77 ans au curé (au lieu de 74 ans) et un ministère paroissial de 50 ans au lieu de 48 ans.

*Stèle funéraire des
Martimprey, dans
l'église de Lapoutroie.*

Les registres paroissiaux de Lapoutroie nous précisent que « le sieur Jean de Martimprey, écuyer, seigneur de Provenchères et Colroy, ancien curé a donné 1250 Livres pour une nouvelle cloche. »

Sources.

DELAGOUTTE Pierre, *Gerbépal, mon village*, 96 pages, Rambervillers, 1987.

JACQUEMIN E., *Notes d'histoire locale*, 1906 - 1908.

KAMMERER Louis, *Répertoire du clergé d'Alsace sous l'Ancien régime, 1648 - 1792*.

Photos : Mme Marie PETITDEMANGE et M. Michel ROMANENS, avec tous les remerciements de l'auteur.

LE PATOIS DANS LES ACTES DE PARTAGE FIN XVII^{ÈME} ET DÉBUT XVIII^{ÈME} SIÈCLES

Gilbert MICHEL

Ces partages, suite à succession, sont écrits en français, mais la liste des effets de ménages, outils... échus à chacun des héritiers comporte souvent des noms en patois ou en vieux français.

Il m'a semblé intéressant de les relever, dans quelques actes, et de les comparer avec les mots encore en usage aujourd'hui dans le canton welche, mais aussi avec les mots ayant été en usage par le passé dans les Vosges.

1. Les mots utilisés et leur origine.

L'origine du mot correspondant sera indiquée entre parenthèses par le nom du village ou par l'auteur.

Date de l'acte	Mots patois	Origine du mot et comparaisons
26/1/1671	un chandely	in tchandléy (Fréland), un chandelier. un chandelé (Pétin)
28/8/1671	une vieille peille destain	èn péyl (Académie), une poêle d'étain
28/8/1671	deux cullie,	kouyi (Académie), cuillers, cueuyé (Pétin), couïe (Gegout)
	une becque,	bék (Académie), un pic de terrassier
	un chaudiron,	in tchauduro (Lex), un chaudron, un chaudiron (Gegout)
	deux creuch,	kretch (Lex), croc, pioche à deux dents
	une chaîne de 35 esney,	ènéy (Académie), anneau
	une hache de roye,	de ray (Académie), hache à creuser des rigoles d'irrigation dans les prés, de rôie (Pétin)
	deux quayat de fer,	skayat (Académie), petits morceaux, kayat (Fréland)
	deux grand orlie,	grand or'lie (Gegout), traversin, trèvyè (Académie), un orlie, or'lie (Gegout), oreiller, tchèva (Académie)
	une tinelle ou pinchatte,	tinéy (Académie), tenaille, pisat ou pingsat (Académie), pincette, pinçatte (Pétin), pinsotte (Gegout)
	un crechet,	in kertcha (Académie), un crochet, un crechat (Pétin)
	une lotize,	èn lotiz (Académie), coin en fer muni d'un crochet pour tirer du bois en forêt
	une grande losse,	los (Académie), cuiller à creuser les sabots
	un pot de fer avec son couverscheu,	kevyèch (Académie), couvercle, kèwouète (Pétin), kwira (Le Bonhomme)
	un basquest de licive.	de lchiv (Académie), de lessive. Du latin lixiva, de lehive (Pétin), de lhive (Gegout)

22/2/1672	une pinote destain,.	peut-être in tpinéy, un pot à lait (Académie). Proviendrait peut-être de pinte qui équivaut environ à un litre
9/11/1672	un choumain,	in chou mègn (Académie), un essuie-main
	un sarreux,	in sarey (Académie), frein de secours sur les chars à quatre roues, un sarrou (Pétin), sabot à enrayer
12/4/1699	une fratte de roïe,	èn frat de ru (Académie), une frette, un cerclage en fer de roue une froppe, (Gegout), une frette, anneau métallique
	une petite standette, èn chtangk (Fréland), une tonne à choucroute.	De l'alsacien "Schtandla" et probablement de l'allemand stehen, être debout, car la tonne ne peut être couchée. Le Lexique désigne également la tonne par èn tanat, dont l'origine est peut-être identique, mais peut aussi provenir du latin populaire tunna, mot probablement celtique.
	une demy sette.	èn dméy zét (Académie), un demi setier qui a dix litres de contenance
11/3/1701	une stand de sourcroute avec la joutte qui est dedans,	èn chtangk de serkrout èvo lè djot (Académie), une tonne de choucroute avec la choucroute. Serkrout vient de l'alsacien "sürkrüt". Pétin et Gegout mentionnent aussi la jotte.
	un petit sculet.	Selon le Lexique, in skulè est un récipient dans lequel on laisse reposer le lait avant de l'écrémer. Rosette Gegout écrit que le squilè est une soupière, alors que dans le canton welche, une soupière se dit èn skwél. Ces mots proviennent sûrement du latin scutella, écuelle,
10/6/1702	un carpetit,	in karbeti (Lex), une comporte, une cuve à raisin. Mot d'origine alsacienne "karabétya"

Dans plusieurs actes il est aussi question de **meschants** lit ou outils. Ils n'ont rien d'agressif, bien au contraire, car ils sont en mauvais état. On retrouve encore ce sens de nos jours dans l'expression "do ma ta", du méchant temps.

L'on remarquera que certains mots n'ont pas changé, d'autres ont évolué phonétiquement, quelques-uns ont disparu ou ont été remplacés par d'autres. C'est le propre d'une langue vivante.

2. Trois ouvrages ont été utilisés :

- **Académie patoise de Labaroche** *Lexique de Patois Welche*, Imprimerie La Barchoise, 1985.
- **L.-M. PÉTIN**, *Dictionnaire du Patois Vosgien*, 1842, **réédition** par Les Éditions de la Grande Fontaine, 1999.
- **Rosette GEGOUT**, *Patois des Vosges*, PLI Gérard Louis, 2002 .

Source

Archives Départementales du Haut-Rhin, 4 E, 52

LES ADMINISTRATIONS SEIGNEURIALE ET ROYALE DANS LE VAL D'ORBEY À LA FIN DU XVII^e SIÈCLE.

Yvette BARADEL

Au cours de la seconde moitié du XVII^e siècle, une administration seigneuriale qui s'était constituée durant le XV^e siècle, se transforma peu à peu sous l'influence de l'administration royale française. Comment se fit cette évolution et quels en furent les résultats ? C'est ce que nous aimerions présenter.

1. Les institutions seigneuriales.

♦ Les institutions sont décrites dans les Coutumes du Val d'Orbey.

Les Coutumes du Val d'Orbey, dont la première rédaction date de 1513, nous permettent de connaître l'administration du Val qui existait à cette époque (1)

Le Val comprenait alors quatre paroisses : "Orbey, La Poutroye, Pagonzelle (Labaroche) et Frelan" groupés dans la seigneurie du Hohnack, détenue par le Seigneur de Ribeaupierre.

Un **PRÉVÔT** représentait le seigneur. "Notre susdite Gracieuse Seigneurie a et doit avoir à installer un schultheiss selon son bon plaisir. Ce prévôt portera le sceptre en place de Notre Grâce et présidera la justice". Le prévôt prêtait serment au seigneur.

La coutume s'était établie que le prévôt était présenté aux communautés qui lui prêtaient serment. Investi du sceptre représentant l'autorité, le prévôt avait, à la fois, un pouvoir administratif et un pouvoir judiciaire.

Il **rendait la justice**, lors de plaids banaux, quatre par an, un dans chaque paroisse, assisté par des jurés, quatre par paroisse. Quand il y avait appel, on s'adressait au bailli seigneurial à Ribeaupillé. Les amendes étaient partagées entre la seigneurie qui gardait les plus grosses et le prévôt.

LES **SEIZE JURÉS** qui assistaient le prévôt étaient à la fois cooptés et élus. "Si l'un des seize meurt ou s'en va autrement, l'usage et la coutume est que les autres jurés choisissent trois hommes d'après leur conscience; si parmi ces trois aucun ne plaît à la commune, celle-ci en désigne trois autres. Alors le schultheiss prend l'un de ces six, d'après sa conscience; il l'investit et l'installe à la place du défunt pour une année".

Chaque communauté avait aussi le droit d'élire, chaque année, un **DOYEN** chargé de veiller à l'application des décisions et un **BANVARD** ou bangard, qui était un garde champêtre.

Depuis le XVI^e siècle le **nombre des élus** des communautés avait augmenté. Mais nous ne savons pas quand les nouveaux administrateurs étaient apparus. Il existait à Orbey en 1648 un

MAÎTRE BOURGEOIS. Au doyen et au bangard, s'étaient donc ajoutés un maître bourgeois, un **CONSORDIER** qui représentait la fabrique de l'église, un **MAÎTRE D'ÉCOLE** qui était aussi marguillier. Suivant l'importance de la communauté, plusieurs doyens et plusieurs bangards étaient élus.

Les **élections** avaient lieu durant la période de Noël et les nouveaux élus prêtaient serment au seigneur.

A ces élus et au prévôt s'ajoutait un **GREFFIER - TABELLION SEIGNEURIAL** qui exerçait à la fois des fonctions de secrétariat pour l'administration seigneuriale et de greffe pour la justice.

Au lendemain de la guerre de Trente Ans, c'est une famille **PAULUS** qui administrait le Val.

En 1650, Demenge Paulus était tabellion et habitait Lapoutroie. Il y faisait baptiser trois de ses enfants, Toussaint en 1651, Odile en 1653 et Suzanne en 1655. Il devenait prévôt entre 1655 et 1658. Il mourut le 20 septembre 1669 à Lapoutroie, toujours prévôt.

Il avait à ses côtés son fils **Jean** qui lui succéda comme tabellion en 1657. Jean Paulus épousa en 1661 une jeune fille du Bonhomme, Odile Simon. En 1674 il abandonna sa charge de tabellion et mourut peu après.

Le successeur de Demenge Paulus à la prévôté du Val, fut un autre habitant de Lapoutroie, **Claudel FINANCE**. Les familles Paulus et Finance entretenaient des relations étroites. Des Finance étaient parrains de deux enfants de Demenge Paulus et le tabellion Jean Paulus et sa fille Ève étaient parrain et marraine de deux enfants de Claudel Finance. Claudel Finance prit ses fonctions de prévôt du Val, dès le mois de janvier 1670 (2)

Mais cette administration que s'étaient réservée deux familles, allait bientôt être contestée.

♦ Le fonctionnement des institutions

La justice

La justice était rendue au cours de **PLAIDS** portant des noms variés : "de mode brisée", "plaid bannal", "plaids annuelles". Ces plaids se tenaient dans chaque village, présidés par le prévôt assisté des quatre jurés du lieu auxquels on donnait le nom d'officiers jurés.

Le **rythme** des sessions n'était pas régulier. Ainsi en 1667 on compte cinq plaids entre le mois d'avril et le mois de septembre : deux à Orbey et trois à Lapoutroie. Par contre en 1668, le prévôt a tenu huit plaids, trois à Lapoutroie, deux à Orbey, deux à Fréland et un à Labaroche. Les jugements se terminaient, en général, par des amendes.

Les **appels** allaient à la chancellerie de Ribeaupillé. Mais cette dernière pouvait recevoir directement des plaintes et on demandait alors au prévôt de procéder à une information (3).

Les finances.

En dehors de la justice, l'autre domaine important était celui des finances. Le prévôt remettait chaque année, à la seigneurie, **LES COMPTES DU VAL** (4).

LES RECETTES comprenaient des recettes en **argent** : les tailles seigneuriales que les doyens levaient dans chaque communauté, le louage des rivières, l'impôt sur le vin vendu, "l'ongeld", les droits de pâturage des hautes et basses chaumes, le bois vendu, les péages, les amendes. Les recettes en **nature** concernaient les rentes foncières: avoine, seigle, poules.

LES DÉPENSES comprenaient déjà les frais de justice lors des plaids. Il s'y ajoutait les frais occasionnés par l'établissement des rôles d'impôts et leur levée. Le prévôt accompagné du tabellion se rendait dans chaque communauté où il retrouvait le doyen et les officiers jurés du

lieu. Ils se réunissaient dans une auberge et mettaient au point **les rôles** des tailles et des rentes foncières. Le prévôt Nicolas Husson déclarait, sur son compte de 1680 *"Pour mes depans et les deux officiers, le tabellion et le doyen en changant les noms de ceux qui doivent les rentes d'avoine à Orbe chez la veuve Mougon Biaise"*

C'était ensuite le **doyen** qui levait les impôts et recevait, pour cela un salaire. Dans le même compte on peut lire : *"A Joseph Grivel, doyen de Lapoutroie, pour deux tailles et taille franche et deniers perdus"*.

Les comptes des prévôts révèlent aussi que le Val d'Orbey était **pourvoyeur des cuisines** du château de Ribeauvillé. Trois chasseurs payés par le prévôt fournissaient le gibier : faisans, lièvres, perdrix mais aussi cerfs. Les *admodiateurs des rivières* fournissaient les truites et les écrevisses. Il s'y ajoutait "des gras vaux" et du beurre. Par exemple le 18 septembre 1680 furent envoyés au château *"un gros veau, un cent de belles truites, six gros poulets, neuf grives et quinze livres de beurre"*.

A ces produits il fallait ajouter du **bois** : poutres, planches, lattes, des brouettes, une charette, de la paille.

Le seigneur ne venait plus dans la Val comme avant la guerre de Trente Ans quand il venait chasser le coq de bruyère mais des relations étroites étaient maintenues avec la seigneurie.

Mais ces rapports s'envenimèrent après 1670

2. La rébellion des maîtres bourgeois

Pour comprendre cette rébellion, il faut remonter à **1655**, date à laquelle le château du Hohnack fut **démoli**. Le cardinal Mazarin, craignant que des frondeurs s'installent au Hohnack, avait ordonné sa démolition.

Les communautés du Val souscrivirent une soumission, le 13 mars 1657, par laquelle elles s'engageaient à verser au seigneur, Jean Jacques de Ribeaupierre, jusqu'à son décès, **une rente annuelle de 200 florins** à condition qu'elles soient déchargées à l'avenir de la corvée.

Jean Jacques de Ribeaupierre mourut en 1673. L'héritier des terres fut son gendre, Christian II, prince de Birkenfeld. La rente annuelle qui apparaît dans les comptes sous le nom d'argent du Hohnack ne devait donc plus être payée.

C'est ce qui explique **la remise en cause, en 1674**, par le maître bourgeois de Lapoutroie, **Christophe DESCHAMPS**, des comptes du prévôt Claude Finance. La querelle s'envenima. Pour se défendre **Claude FINANCE** rappelait que *"le Val d'Orbey a accepté ledit Finance comme prévôt et a prêté le serment de fidélité en présence de Mr Chef félin (?) d'Ensisheim et de Mr Stotz et que Mr Stotz leur demanda s'il avait quelque plainte contre ledit Finance touchant ses comptes.. Ils firent réponse à haute voix que non et qu'ils étaient fort contents de sa personne"* (5)

Claude Finance faisait appel aux autorités, Mr Stotz, représentant du seigneur et Mr Chef félin (Schaefflin ?) qui venait d'Ensisheim et qui appartenait au Conseil Souverain d'Alsace, Parlement royal, installé depuis 1658 à Ensisheim.

La seigneurie, probablement sur les conseils du Conseil Souverain, transforma l'administration du Val, **scindant la prévôté du Val en prévôté particulière à chaque communauté**. C'est ce qui apparaît dans une commission donnée à un habitant d'Orbey, **Nicolas Husson**, en mai 1674 : *"Désirant de bien établir la paix et la concorde de mes sujets dans le Val d'Orbey et sur la remontrance qui nous en a été faite qu'il était nécessaire pour ce faire, de commettre*

des prévôts particuliers dans les villages dudit Val, tant pour le service de Sa Majesté et le nôtre particulier, ...nous établissons Nicolas Husson pour prévôt du village d'Orbey et de sa dépendance Labaroche" (6).

Nicolas Husson était bien vu du Conseil souverain. C'était un conseiller, Jean Paul du Vallier qui était parrain de ses deux fils, Jean Paul en 1677 et Nicolas en 1679.

En 1679, Claude Finance ayant résigné sa charge de prévôt de Lapoutroie et de Fréland, la seigneurie nomma Nicolas Husson "de sorte qu'il aura dorénavant la prévôté de tout le Val d'Orbey avec ses appartenances" (7).

La seigneurie se sentait donc **assez forte** pour rétablir la situation antérieure, soutenue par le Conseil Souverain qui, par un arrêt du 22 juin 1680, la confirmait dans ses droits.

Mais, en réponse à l'arrêt, **les communautés refusèrent de payer les tailles** et naturellement l'argent du Hohnack. Nicolas Husson dut abandonner ses fonctions de prévôt. Il était défendu par le seigneur qui certifiait en 1683 *"que Nicolas Husson nous a bien servi en qualité de prévôt et receveur du Val d'Orbey et toujours fidèlement rendu ses comptes"* (8). Il fut rétabli dans sa charge par un arrêt du Conseil souverain du 10 avril 1683. Mais il ne put reprendre ses fonctions et ne garda que celles de receveur.

Un autre prévôt fut nommé, un habitant d'Orbey, **Adam Didier ADAM**. Le conseiller de la chancellerie seigneuriale, Stotz, que nous connaissons, nous a laissé le programme qu'il avait envisagé pour la présentation du nouveau prévôt aux communautés en décembre 1683. Il fallait déjà que Adam Didier Adam aille d'urgence à Brisach (*Vieux Brisach*) (où le Conseil souverain avait été transféré en 1681) *"pour faire confirmer la charge de prévôt sans laquelle confirmation les habitants dudit Val, principalement les mutins, pourraient faire difficulté de se soumettre"*. Ensuite la présentation était combinée avec les plaids annaux, tout d'abord à Lapoutroie où devaient se trouver les officiers, maîtres bourgeois et doyens de Lapoutroie, Fréland et du Bonhomme, ensuite à Orbey. *"Les officiers, maître bourgeois et doyen de Labaroche se trouveront aussi, pour avec ceux dudit Orbey assister à la présentation dudit prévôt et aider à tenir le plaid annal, où ceux de Labaroche qui ont mené la danse à leur teste, doivent aussi comparaître pour être condamné à l'amende méritée"* (9).

D'après ce texte on voit que la seigneurie agissait en étroite collaboration avec le Conseil Souverain mais que les "mutins" demeuraient nombreux.

L'AGITATION REPRIT EN 1685. Par un arrêt du Conseil souverain du 5 octobre 1685 *"Le prince de Birkenfeld était maintenu en la possession de recevoir en qualité de seigneur particulier dudit Val d'Orbey un droit à Pâques ...et un autre droit à la feste de saint Martin"* (10)

Les communautés décidèrent alors de s'unir et de nommer un représentant pour défendre leurs droits. Leurs maîtres bourgeois signèrent une procuration le 5 novembre 1685 en faveur de **Joseph FINANCE**, maître bourgeois de Lapoutroie qui devait, avec Christophe Deschamps qui s'était déjà manifesté en 1674, **se rendre à Paris** (11)

Les communautés contestaient les tailles en argent, les corvées. Leurs revendications portaient aussi sur les bois communaux et les pâturages. Elles faisaient valoir un principe reçu en Allemagne : "nul seigneur sans titre". Donc le prince de Birkenfeld devait prouver que les redevances lui étaient dues. Or dans le royaume de France le principe était "nulle terre sans seigneur" c'est à dire que le seigneur était propriétaire des forêts et des communaux.

Joseph Finance aidé de Christophe Deschamps, de son frère Nicolas Finance et de son beau frère, Humbert Bedez, alla à Paris pour voir le Roi, à Strasbourg pour voir l'intendant, à Brisach au Conseil souverain. Ces déplacements furent vains. En janvier 1687, l'intendant ordonna le paiement des droits seigneuriaux.

L'atmosphère dans le Val devait être **explosive** car en 1688 Nicolas Husson qui avait servi le seigneur, fut assassiné. En 1689 Joseph Finance fut emmené en prison à Ribeauvillé.

Une nouvelle procuration fut signée en faveur de Joseph Finance en 1692. En effet le Conseil souverain s'attaquait à la soumission de 1657 qu'il déclarait nulle et non avenue par un arrêt du 18 décembre 1693.

Les communautés qui n'avaient rien obtenu **se remirent, en 1690, à payer les tailles** qui ne l'avaient pas été depuis 1680. Les arrérages étaient évalués à 5 119 florins.

Joseph Finance remit ses comptes aux communautés pour être remboursé de ses frais qui, disait-il, l'avaient ruiné... Mais **l'agitation demeurait**. Encore en 1715, le chancelier demandait à l'intendant d'avertir "*le nommé Joseph Finance que Sa Majesté le fera mettre en prison s'il se mêle encore des affaires du Val d'Orbey*".

Cette rébellion favorisa l'entrée, dans le Val, des pratiques de l'administration royale ce qui transforma l'ancienne administration seigneuriale.

3. La nouvelle administration du Val d'Orbey

Durant la rébellion des maîtres bourgeois, l'administration seigneuriale traditionnelle se transforma peu à peu dans deux domaines, la justice et les finances.

La réforme de la justice.

Nous savons que le prévôt du Val présidait les plaids. En 1683 les plaids furent tenus par le successeur de Nicolas Husson un certain **Dominique PAULUS** de Lapoutroie, probablement un parent de l'ancien prévôt, Demenge Paulus. Mais il ne resta qu'un an. Puis le prévôt **Adam Didier ADAM** présida les plaids de 1683 à 1685. Il était encore prévôt en 1686.

En janvier 1687, **Joseph SIMON** du Bonhomme prêta serment comme prévôt du Val.

Mais l'administration royale qui était désormais toute puissante en Alsace, voulait que la justice soit rendue par des juges gradués. Elle lui retira la justice. En 1688 les plaids annaux qui se tenaient à Hachimette étaient présidés par **Mathias VOEGLIN**, grand bailli de la comté de Ribeaupierre.

En 1689, comme le greffe était vacant, Joseph Simon demanda à en être pourvu car, écrivait-il "*La charge de prévôt ne lui donne aucun profit...Le greffe du Val d'Orbey est vacant lequel ne peut plus être incompatible à la charge de prévôt qui ne donne plus aucun jugement comme il donnait cy devant...*" (12).

Le rôle financier du prévôt du Val disparut aussi.

Mais la restructuration de ce domaine fut plus chaotique que celle de la justice. Nicolas Husson resta receveur, après son départ de la prévôté. Nous avons ses comptes de 1680 à 1686.

De 1687 à 1689 les comptes qui ne comportent plus que les recettes sont présentés par des **admodiateurs** qui les ont pris à bail. En 1687 les admodiateurs sont **Jean FEYDIEU**, prévôt à "Sainte-Marie, côté Alsace" et **David DINOUX**, aussi de Sainte-Marie. En 1688 ce sont deux habitants du Val, **Dominique PAULUS** qui avait été prévôt et **Nicolas ANCEL**, tous les deux de Lapoutroie.

Les comptes de 1689 à 1693 dans lesquels on retrouve les recettes et les dépenses étaient présentés par un sergent seigneurial devenu **procureur fiscal, Louis BONNAY** et ceux de 1697-1698 par un certain Jean Balthazar SCHNEIDER.

En 1707 le prévôt du Val apparaît à nouveau comme receveur. Il faut attendre 1713 et l'arrivée d'un nouveau tabellion, **Joseph MARCO**, pour que la recette des impôts soit liée, pendant presque tout le XVIII^e siècle, au **tabellionné**.

Bien qu'elle ait été vidée de tout pouvoir, la **prévôté** du Val continua d'exister. Il semble que le seigneur ait voulu la transformer en **office**. En 1707 un traité était signé par **Joseph SIMON**, qui était alors "*prévôt et receveur pour S.A.S. Mgr le prince palatin de Birkenfeld au Val d'Orbey*" et la chancellerie de Ribeauvillé. Ce traité fixait la finance de sa charge de prévôt à mille livres. En contrepartie, Joseph Simon, recevait à bail la ferme seigneuriale de la Violette au Bonhomme (13).

Cet office se transmet, probablement, dans la famille. Vers 1740 un **Simon SIMON** du Bonhomme en était titulaire mais "*il était hors d'état par les infirmités de son grand âge de remplir les fonctions de son office, surtout ayant entièrement perdu la vue*" (14).

Avec l'effacement du prévôt du Val disparaissait l'ancienne administration seigneuriale. Désormais le bailliage du Val d'Orbey était administré par un personnage tout puissant, **LE BAILLI**, qui représentait non seulement le seigneur mais aussi le Roi.

4. Notes

ADHR = Archives Départementales du Haut-Rhin

- 1 - Ed. BONVALOT, *Les coutumes du Val d'Orbey*, Paris, 1864.
- 2 - Etude des administrateurs à partir des Registres Paroissiaux de Lapoutroie, Fédération Généalogique de Haute Alsace, cahier Sairepa, n°46.
- 3 - ADHR 3B Orbey 1/1, Registres des plaids banaux
- 4 - ADHR E 1592-1593
- 5 - ADHR E 1583
- 6 - ADHR E 1487, commission du 30 mai 1674
- 7 - ADHR E 1488, 9 janvier 1679
- 8 - ADHR E 1487, 5 janvier 1683
- 9 - ADHR E 1487, Lettre du 6 décembre 1683
- 10 - ADHR E 1508
- 11 - ADHR 3B Orbey 476, comptes de Joseph Finance et la rébellion du Val d'Orbey dans Georges LIVET, *L'intendance d'Alsace sous Louis XIV*, Paris Strasbourg, 1956, p. 830-831.
- 12 - ADHR E 1505
- 13 - ADHR E 1486, 18 juin 1707
- 14 - ADHR E 1488, demande de Joseph Maire, s. d. (1740 ?)

A PROPOS DE L'INCENDIE DE LAPOUTROIE EN 1750...

Yvette BARADEL

L'incendie de Lapoutroie en 1750 a déjà fait l'objet de **deux articles** : dans le bulletin n° 7 (1988) celui de Monsieur Pierre Bally et dans le bulletin n° 13 (1994) celui de Monsieur Francis Lichtlé. Nous nous bornons à y ajouter quelques documents.

Le 2 septembre 1750, un incendie dû à la foudre, "le feu du ciel" comme disaient les habitants, détruisit une partie du village de Lapoutroie.

1. Procès verbal de la visite du 5 septembre 1750.

Nous avons le **PROCÈS-VERBAL** de la visite que fit, le 5 septembre, le bailli du Val d'Orbey, **Jean Thiébaud HAMBERGER**. Celui-ci nous fait non seulement le tableau du village après l'incendie mais en signale les causes et proposent des remèdes (1) Voici ce procès-verbal dont nous respectons l'orthographe:

"L'an mil sept cent cinquante Cejourd'huy cinquième septembre a la requête des officiers, me Bourgeois et préposés du village de Lapoutroye dépendant du Val d'Orbey, Nous Jean Thiébaud Hamberger Bailly de la seigneurie de Hohnack et dudit Val d'Orbey, Nous nous sommes transporté audit Lapoutroye pour faire la visite du dommage causé audit lieu par une incendie arrivée le deux du présent mois, par un coup de foudre qui seroit tombé dans la maison de Claude Joannes qui y a mis le feu, lequel s'est communiqué par les vents, lesquels ont pousse le feu sur plusieurs autres maisons dont la plupart étoient couvertes de paille, et ayant fait notre visite le long du village. Nous aurions remarqué que toutes les maisons des deux cotés de la rue a commencer par le bas du village, ont été brûlées, et reduitte en cendre, consistant en vingt trois et trois granges de cinquante trois maisons qu'il y avoit dans le village sans compter l'église qui a été pareillement brûlée avec le clocher, dans lequel se trouvoit trois grandes cloches qui ont etez entièrement fondues par l'ardeur du feu, avons remarqué aussy que la voutte qui se trouve au dessus du chœur de la ditte église est entièrement ruinée et en partie percée et écrasée ce qui cause une perte et dommage irréparable aux particuliers qui sont dans ce cas, la plus grande partie ayant perdus tous leurs effets, tant meubles, grains, foin et bestiaux, laquelle incendie ne provient que parce que la plupart des maisons étoient couvertes de paille et que le vent a chassé le feu sur ces mêmes maisons en sorte qu'il étoit impossible d'empêcher qu'elles ne fussent brûlées avec les maisons voisines faute de pompes et autres outils et ustensilles nécessaires pour éteindre le feu, avons en outre remarqué qu'il seroit nécessaire pour empêcher a l'avenir de pareille incendie d'empêcher les couvertures et toits de paille mais de couvrir les maisons de tuilles étants a porté d'en avoir dans les endroits circonvoisins et comme les bois sont fort rares, il seroit bon et même nécessaire lorsque l'on rétablira les dites maisons brûlées de se servir de bois le moins qu'il sera possible et de bâtir en maçonnerie a l'exception de la toiture, des poutres et cloisons seulement, observant de ne plus mettre de cloisons de bois dans le premier étage, mais de faire faire des murs.

De tout quoy Nous avons dressé le présent procès-verbal de visite, pour servir et valloir ainsy qu'il appartiendra

Fait à Lapoutroye les jours, mois et an que dessus . »

2. La commission de reconstruction.

Comme les habitants sinistrés voulaient reconstruire leur maison, **une commission** se constitua, dès le début du mois d'octobre, pour *"faire la recherche de tous les bois propres à bâtir les maisons incendiées à La Poutroye"*. Cette commission, composée de trois prévôts, ceux de Lapoutroie, Fréland et du Bonhomme, du maître chasseur de la seigneurie du Hohnack et de deux forestiers, celui de Lapoutroie et celui de Fréland, évalua à 350 les bois du Bonhomme et à 600 ceux de Fréland. Sa conclusion fut **pessimiste** : *"Tous ces bois ne suffiraient pas pour faire dix maisons et comme outre cela il y a quantité de vieilles maisons dans le Val qui ont nécessaire d'être réparées, les soussignés estiment que l'on pourrait au plus compter sur six bâtiments"*. **L'intendant** décida alors, au mois de janvier, de demander aux communautés voisines du bailliage, de couper des bois pour reconstruire les édifices incendiés. Il fit appel aux communautés de Kaysersberg et de ses environs et à celles de la vallée de Munster qui devaient fournir 500 chênes et 1050 sapins. Pour la coupe et le transport des bois, l'intendant prit les dispositions suivantes : *"Lesquels arbres seront coupés par les habitants desdits communautés et voitures par corvées à La Poutroye, et les branchages seront distribués aux particuliers qui seront employés à la coupe et aux corvées"*.

3. Les difficultés de la reconstruction de l'église.

La reconstruction ne se fit pas sans difficultés, en particulier pour celle de l'église. Le curé de l'époque nous en a laissé le récit qu'a rapporté Monsieur Bally et que nous rappelons. L'entretien d'une église dépend, alors, de la communauté et du collateur, c'est à dire du seigneur ou de l'institution qui choisit le curé et touche les dîmes. La coutume en Alsace était de donner à la communauté l'entretien de la nef et au collateur l'entretien du chœur, de la sacristie, du clocher et des objets du culte.

Pour la **reconstruction de la nef**, il n'y eut aucune difficulté *"Pour parvenir au rétablissement de cette église, la communauté par une requête présentée à Monseigneur l'Evêque a obtenu d'en distraire environ 3000 livres des fonds de la fabrique pour reconstruire la nef, laquelle fut faite en 1751.."* (2).

Mais quand il s'est agi du **chœur**, la situation se compliqua car il y avait **plusieurs décimateurs**. Il fallut un procès devant le Conseil souverain d'Alsace pour désigner celui qui financerait la construction. Ce fut l'abbaye de Pairis qui dut payer.

4. La consécration de l'église.

La nouvelle église fut consacrée le **30 juin 1760** par l'évêque de Bâle, **Joseph Guillaume de Rinen**, qui fut reçu par le nouveau curé de Lapoutroie, Pierre Xavier Chauffour. Celui-ci fit le récit de cette cérémonie (3).

« Dès qu'on a aperçu le carrosse de ce prince, le soussigné curé de La Poutroye, accompagné de Mr Chauffour, son frère curé de Fréland, l'un et l'autre en surplis, a eu l'honneur de recevoir Son Altesse au bas de l'église sur la chaussée. Après lui avoir présenté les respects, et fait son compliment pour son heureuse arrivée en cette paroisse, il luy a présenté la communauté assemblée pour cet effet auprès de l'église. Après quoi Son Altesse précédée par la croix, les bannières et le clergé, est entrée sous le dais dans l'église au son des cloches; vers les sept heures, ce prince a consacré l'église paroissiale; cette cérémonie après avoir duré jusqu'à neuf heures, il a dit la messe sur le maître autel dédié en l'honneur de sainte Odile. La messe finie, il a administré le sacrement de confirmation à 780 personnes de la paroisse de La Poutroye et a

passé 300 de celle du Bonhomme qui pour cet effet est venue processionnellement à dix heures du matin icy, conduite par Mr Flottât curé du dit lieu.

Cette cérémonie achevée à onze heures et demi, le soussigné a entonné le Te Deum Laudamus et Son Altesse est ressortie de l'église sous un dais jusqu'à son carrosse toujours au son des cloches, et précédé par la croix et les bannières. A onze heures trois quarts, le prince est remonté en carrosse pour aller dîner à l'abbaye de Pairis où Mr Bourste abbé de cette maison l'attendait et où le soussigné a eu l'honneur de l'accompagner avec Mr le curé de Fréland. *Chaufour, curé* »

5. NOTES

- 1 - Archives Départementales du Haut-Rhin ,E 1581
- 2 - Fédération généalogique de Haute Alsace, Cahier Sairepas n°46, Lapoutroie, p. XIII
- 3 - Idem, p. XIV
- 4 - Artiste inconnu : « *Vue du village de La Poutroy prise de la maisonnette de Mr Grenez j. de paix* ». Tableau de Lapoutroie, au début du XIX^e siècle, Mairie de Lapoutroie. (ci-dessous)



Artiste inconnu : Tableau de lapoutroie, au début du XIX^{ème} siècle.
Mairie de Lapoutroie

LE CIEL ET LES FAMILLES

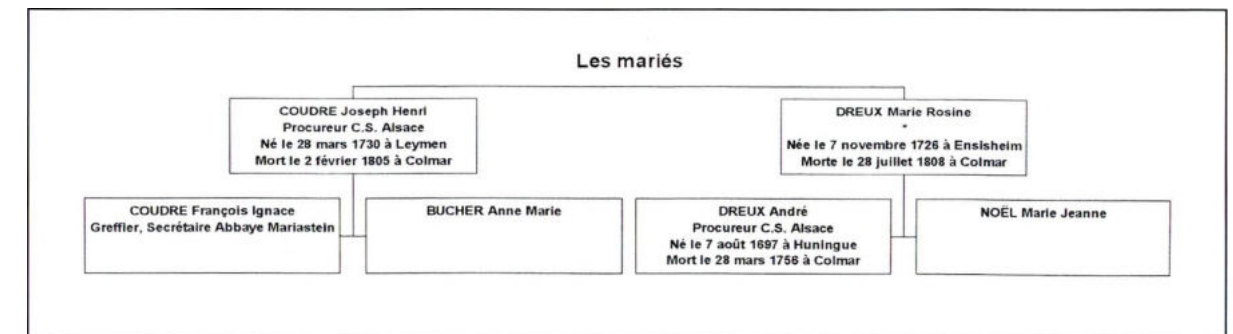
LE MARIAGE COUDRE – DREUX À LAPOUTROIE

LE 4 OCTOBRE 1756

Claude MULLER

Jean-Baptiste COUDRE est né à Colmar le 13 septembre 1700, fils de l'appariteur François Coudre (1), Kuder francisé, et d'Anne Dorothee BART (2). Il est ordonné prêtre le 22 mai 1728. Le 19 mai 1733, il devient curé de Lapoutroie, son seul et unique poste, où il œuvre pendant vingt sept ans jusqu'à son décès qui survient à Lapoutroie le 6 avril 1760 (3).

Comme il se doit, le curé Coudre baptise, marie (4), enterre et tient scrupuleusement les registres paroissiaux. A la date du 4 octobre 1756, il enregistre le mariage (5) de son neveu Joseph Henri Coudre, procureur au Conseil souverain d'Alsace, et de Marie Rosine DREUX, en présence des quatre témoins traditionnels requis : Marin PINELLE (6) huissier royal; le frère de l'épouse Nicolas Clément Dreux; l'oncle de l'époux Charles Coudre, greffier du bailliage d'Altkirch; enfin le cousin du marié Antoine Coudre, commis greffier du bailliage et de la ville d'Altkirch. (*organigramme des mariés Coudre - Dreux*)



Jusque là, rien que de très normal, voire de très banal, mais lorsque l'on commence à tirer les fils de l'écheveau, de simples épousailles dévoilent un pan d'histoire du XVIII^e siècle. Commençons par examiner la famille de l'époux.

1. JOSEPH HENRI COUDRE ET SA FAMILLE

Né à Leymen, dans le Sundgau, le 28 mars 1730, Joseph Henri Coudre est le fils de François Ignace Coudre, greffier à Leymen ainsi que secrétaire de l'abbaye bénédictine de Maria Stein en Suisse, et d'Anne Marie Bucher.

Il désire se marier avec Marie Rosine Dreux, la fille d'André Dreux, procureur au Conseil souverain d'Alsace, et de Marie Jeanne Noël. Mais son futur beau père décède brusquement à Colmar le 28 mars 1756, à l'âge de 59 ans et est inhumé aux dominicains. Par contrat de mariage du 23 août 1756, confirmé le 18 septembre 1756, quelques jours avant le mariage religieux, la veuve Marie Jeanne Noël vend à son futur gendre l'office de procureur de son époux défunt pour 16.000 livres, de laquelle somme Coudre s'oblige de payer 600 livres d'intérêts. Le 8 octobre 1756, il est confirmé par Versailles (7).

Le mariage ne se fait pas à Colmar où réside la jeune fiancée, ni à Leymen où séjourne l'époux, mais à Lapoutroie où officie l'abbé Jean-Baptiste Coudre, l'oncle de Joseph Henri Coudre.

Notons que la famille Coudre possède un autre ecclésiastique en son sein : **dom Charles Coudre**, cistercien, oncle du marié et frère du curé. Rappelons quelques bribes le concernant. Ce religieux de Pairis, demeurant quelques mois à Neubourg, *"a reçu pendant son séjour en cette abbaye, en 1720, le 1^{er} avril une livre de tabac, le 13 avril le port d'une lettre, le 6 mai des drogues qu'il a fait venir de Strasbourg, le 15 mai des bas, le 21 avril trois aunes d'étamine noire pour scapulaire, le 9 août une paire de bas, le 11 septembre un canif, le 13 octobre six mouchoirs et deux livres de tabac, le 28 novembre une paire de bas; le 3 juillet [1721] des jarrettières, le 3 décembre une ceinture, trois paires de souliers, la façon d'un habit de campagne"* (8)

Dom Coudre est encore mentionné dans un état de cisterciens de Pairis (9) de 1728 et devient cellérier de cette abbaye de 1728 à 1738, puis prieur. En 1750, il est mentionné une dernière fois lorsqu'il admodie à son frère, le curé de Lapoutroie, le tiers des grandes et petites dîmes appartenant à l'abbaye (10).

Joseph Henri Coudre et son épouse Marie Rosine Dreux deviennent, du fait de l'entrée des quatre frères Dreux dans les ordres religieux, les seuls héritiers de Marie Jeanne Noël. **L'inventaire de succession d'André Dreux**, datant du 5 octobre 1764, signale une maison sise Korngasse estimée à 5.500 livres, une maison et un bien à Raedersheim estimés à 7.450 livres. La dot de Joseph Dreux, bénédictin à Mariastein en Suisse, est de 1.200 livres, auxquelles il faut ajouter 200 livres pour la profession.

Toutefois Joseph Henri Coudre conteste la dépense de 384 livres pour chasubles et ornements liturgiques, *"faisant représenter que l'ornement dont il s'agit n'a point été exigé par les pères bénédictins et que cette dépense est l'effet d'une pure libéralité de la veuve"*. Coudre conteste d'ailleurs à chaque page de l'inventaire. La bibliothèque est estimée à 106 livres seulement; un seul dictionnaire de droit vaut 16 livres. Le total de la masse s'élève à 40.307 livres. (10a)

Coudre est présent le 15 avril 1785 à l'ouverture du testament de sa belle-mère (10b) et agit pour Marie Rosine Dreux dans l'inventaire de sa succession (10c). Il adjoint à son office de procureur la charge de garde du sceau de la chancellerie pour un temps bref, de 1774 à 1777. Au moment de son décès, survenu à Colmar le 2 février 1805, à l'âge de 75 ans, il est qualifié d'homme de loi, résidant rue des Prêtres.

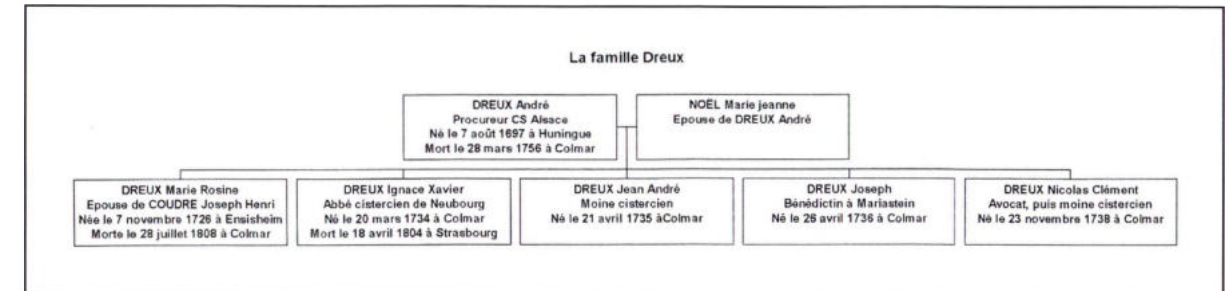
2. MARIE ROSINE DREUX ET SA FAMILLE PATERNELLE

Née à Ensisheim le 7 novembre 1726, Marie Rosine Dreux est la fille aînée d'André Dreux, procureur au Conseil souverain d'Alsace de 1731 à 1756, soit pendant un quart de siècle, né à Huningue le 7 août 1697, décédé à Colmar le 28 mars 1756, et de Marie Jeanne Noël.

D'abord sergent royal à la suite du Conseil souverain d'Alsace le 28 juillet 1725 (11), ayant repris l'office de son père, **André Dreux** peut acquérir une charge de procureur six ans plus tard. Il est nommé le 11 avril 1731, en remplacement de Joseph Nithard fils (12). L'inventaire de succession d'André Dreux, qui a lieu le 22 juin 1761 (13), énumère une maison, sise Korngasse à Colmar, achetée à Jean Michel Kappelen, peintre, et Catherine Barbe Beck pour 4.500 livres le

20 juillet 1742, neuf schatz de vignes à Wintzenheim, une cinquantaine d'obligations pour 4.418 livres, deux portraits de famille, le portrait du roi, 300 mesures de tonneaux, des petites cuves pour le transport du raisin, une hotte, une passoire pour le pressoir, 26 mesures de vin rouge de différentes années, 24 mesures de vin blanc du millésime 1760. Les funérailles avaient coûté 539 livres. (*Organigramme : la famille Dreux*)

André Dreux et son épouse Marie Jeanne Noël initient une tradition familiale assez exceptionnelle. L'aîné des garçons, **Ignace Xavier Dreux**, né à Colmar le 20 mars 1734, décédé



à Strasbourg le 18 avril 1804, fait profession dans l'ordre des Cîteaux en 1755, un an avant le mariage de sa sœur Marie Rosine. Docteur en théologie, il est élu abbé de Neubourg le 17 avril 1777 (14) et devient de ce fait conseiller chevalier d'honneur d'Église au Conseil souverain d'Alsace (15) de 1777 à 1790. Il symbolise à merveille l'aboutissement de l'élévation du clan Dreux dans la hiérarchie judiciaire.

A la suite d'Ignace Xavier Dreux, trois autres frères entrent dans les ordres. C'est ainsi que **Jean André Dreux**, né à Colmar le 21 avril 1735, filleul de Jean Danzas, procureur au Conseil souverain d'Alsace, devient cistercien. Le 22 avril 1758, deux ans après le mariage de Marie Rosine à Lapoutroie, sa mère Marie Jeanne Noël assistée de son parrain Jean Danzas, *"pour favoriser et seconder le pieux dessein de son fils André, actuellement novice dans l'abbaye de Clairvaux et pour la bonne amitié que la comparante lui porte, lui a constitué une rente viagère de cent livres tournois par an, payables entre les mains du procureur des abbayes où il plaira à l'abbé de Clairvaux ordonner l'envoyer"*. La rente est acceptée par Pierre Mayeur, abbé de Clairvaux (16).

Le troisième fils, **Joseph Dreux**, né à Colmar le 26 avril 1736, filleul de Joseph Valentin Stadel, avocat au Conseil souverain, apparaît dans l'inventaire de succession du procureur. Il faut lui payer, alors qu'il est bénédictin à Mariastein (le père de son beau-frère, Joseph Ignace Coudre est secrétaire de l'abbaye, un hasard ?), les *"frais de sa première messe, ainsi qu'un calice, avec sa patène, un voile et les ornements nécessaires à un prêtre pour la célébration de la messe"*. Sa mère lui constitue une pension viagère de 100 livres *"pour donner des marques de satisfaction et lui procurer des moyens de fournir à ses petites nécessités"* (17).

Reste un quatrième fils, **Nicolas Clément Dreux**, né à Colmar le 23 novembre 1738, présent à Lapoutroie au mariage de sa sœur Marie Rosine, qui se destine dans un premier temps à une carrière juridique. De fait, il est immatriculé à la faculté de droit de Strasbourg le 29 octobre 1757 (18) et devient licencié en droit le 18 août 1759 (19). Il hérite de la bibliothèque de son père et est reçu avocat au Conseil souverain d'Alsace. Sans doute l'influence de la situation familiale explique-t-elle qu'il abandonne cette situation professionnelle, puisque lui aussi se fait cistercien, ainsi qu'il apparaît dans l'inventaire de succession de sa mère (20).

Marie Jeanne Noël rédige en ces termes **son testament** le 15 septembre 1770 (21) :

« Je soussigné Marie Anne Noël, veuve de feu André Dreux, vivant procureur au Conseil souverain d'Alsace, demeurant en cette ville de Colmar, étant par la grâce de Dieu, saine de corps, mémoire et entendement, considérant la certitude de la mort et l'incertitude de son heure, pour n'en pas être prévenue avant d'avoir disposé du peu de biens qu'il a plu à la divine Providence me départir en ce monde, j'ai, de mon propre mouvement résolu de faire mon testament ...

Premièrement, je recommande mon âme à Dieu son créateur le suppliant par les mérites infinis de la mort de Notre Sauveur et Rédempteur Jésus Christ, l'intercession de la très sainte Vierge, de mes saintes patronnes, et de tous les saints et saintes de la cour céleste de vouloir bien lui faire miséricorde et de la recevoir au nombre des bienheureux. Je veux et entends en outre que mon corps mort soit inhumé dans l'église des dominicains de cette ville à côté de feu mon cher mari, qu'au jour de mon enterrement si faire se peut les trois services ordinaires soient célébrés en l'église paroissiale de cette ville. Plus un service dans l'église des dominicains. Plus deux cents messes basses qui seront dites par les dominicains un tiers, un second tiers par les capucins aussi de cette ville et le dernier par les augustins. Et en outre cent messes basses à l'église de Notre Dame de la Pierre, le tout pour le repos de mon âme et de celle de feu mon cher mari.

Je veux et ordonne que mes dettes, si aucunes se trouvent dues après mon décès, soient payées par mes héritiers. Je veux également que les pensions viagères que j'ai constituées en faveur de mes fils André Dreux et Clément Dreux, les deux ordre de Saint Bernard, leur soient exactement payées et délivrées, à raison de cent livres à un chacun, sans aucune réserve et à l'égard de Joseph Dreux de l'ordre de Saint Benoît et de Xavier Ignace Jean-Baptiste Dreux de l'ordre de Saint Bernard aussi mes fils, je leur lègue par et en vertu des présentes à un chacun d'eux une pareille pension viagère de cent livres tournois pour être employée à leur menu entretien, les invitant aussi bien que mes fils André et Nicolas Clément Dreux de dire pour le repos de mon âme et de celle de feu leur père, vivant mon cher mari, autant de messes qu'ils pourront et qu'ils le jugeront convenable.

Je veux qu'après mon décès il soit délivré une somme de 24 livres pour être employée à la décoration de la Sainte Vierge en l'église paroissiale de cette ville.

Je donne et lègue aux pauvres de la ville une pareille somme de 24 livres pour leur être distribuée immédiatement après mon décès. Je donne aussi et lègue à l'hôpital bourgeois de cette même ville une pareille somme de 24 livres une fois payée. Je donne de même et lègue aux dominicains de cette ville une somme de 100 livres une fois payée, à charge pour eux de célébrer annuellement et à perpétuité un anniversaire d'une grande et quatre messes basses chaque année à pareil jour de mon décès...

Je nomme et institue pour mes héritiers généraux et universels Rosine Dreux ma fille, épouse de Joseph Henri Coudre, procureur au dit Conseil souverain, mais pour la légitime seulement en ma succession future, l'invitant à s'en contenter... Et pour que ce testament soit exécuté sans contradiction je nomme pour mon exécuteur testamentaire Léger Thannberger, procureur au dit Conseil, que je prie de vouloir bien prendre cette peine, et le prie de vouloir agréer une somme de cent livres pour une légère indemnité des peines que cette exécution lui causera...."

Le testament est ouvert le 15 avril 1785, cinq jours après le décès de Marie Jeanne Noël, à la réquisition de son gendre, le procureur Joseph Henri Coudre, "en coupant d'un coup de ciseaux la feuille de papier formant l'enveloppe du testament clos sans altérer ni endommager les cachets empreints sur l'enveloppe". Le procureur Léger Thannberger déclare immédiatement bien vouloir s'occuper de l'exécution du testament, mais il ne "peut, ni ne veut accepter la commission".

Immédiatement après a lieu, le 30 avril 1785, l'inventaire de succession de la veuve du procureur. Il y était dit que Marie Rosine Dreux devenait "la seule et unique héritière naturelle," du fait que Nicolas Dreux, avocat, était entré depuis dans l'ordre de Cîteaux. Marie Jeanne Dreux, qui habitait rue Korngasse, avait vendu sa maison le 26 mars 1782 pour 6.000 livres à Tissot, avocat au Conseil souverain d'Alsace, pour déménager chez son gendre Joseph Henri Coudre. L'inventaire signale encore que Dreux et son épouse avaient acquis une pièce de vignes à Wintzenheim pour 6.000 livres." La défunte l'ayant laissé dépérir entièrement", elle ne valait plus que 2.000 livres.

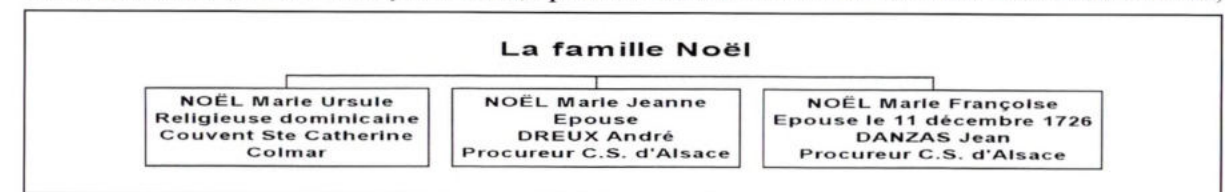
Les obligations s'élèvent à 16.469 livres, dont 2.400 livres prêtées aux dominicaines d'Unterlinden (22) et une soixantaine de petits prêts. Outre les meubles, les vaisselles, les boiseries, lits, tapisseries, il est dit qu'il reste "cinq à six mesures de très mauvais vin dont on n'a pu se servir que pour des vins de domestiques". Il avait été dépensé 557 livres pour l'enterrement, 408 en legs pieux et 42 pour réparations à la chapelle de Raedersheim (23).

Marie Rosine Dreux décède à Colmar le 28 juillet 1808, à l'âge de 82 ans.

3. MARIE ROSINE DREUX ET SA FAMILLE MATERNELLE

(organigramme : famille Noël)

Examinons encore le réseau familial maternel de l'épouse, Marie Rosine Dreux. Sa tante, sœur de sa mère, Marie Françoise Noël, épouse à Ensisheim le 11 décembre 1726 Jean Danzas,



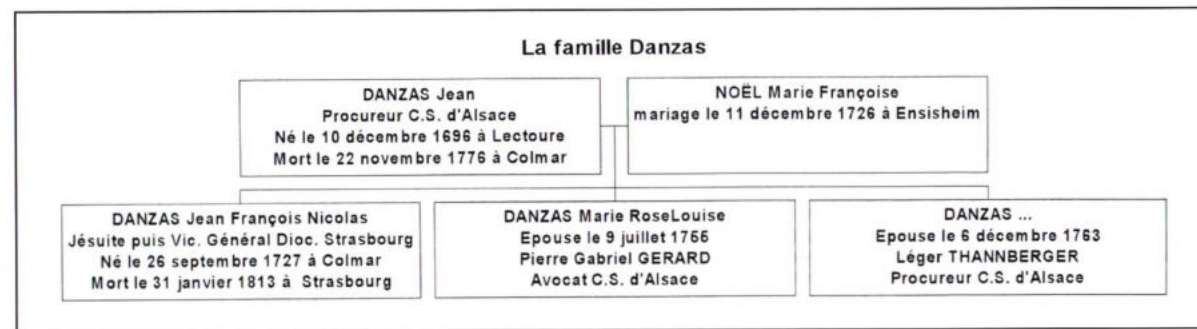
né à Lectoure dans le Gers le 10 décembre 1696, décédé à Colmar le 22 novembre 1776, procureur au Conseil souverain d'Alsace de 1731 à 1770.

Jean Danzas et Marie Françoise Noël reproduisent le même schéma entrevu chez les Coudre et les Dreux, à savoir **un clan à double vocation religieuse et judiciaire**. Ainsi leur fils aîné, **Jean François Nicolas Danzas**, cousin germain de notre épouse de Lapoutroie, né à Colmar le 26 septembre 1727, décédé à Strasbourg le 31 janvier 1813, est jésuite puis vicaire général du diocèse de Strasbourg (24).

Une première fille cadette, **Marie Louise Danzas**, épouse au couvent des dominicaines de Sainte Catherine de Colmar, le 9 juillet 1755, Pierre Gabriel Gérard, avocat au Conseil souverain d'Alsace. Par contrat de mariage du 2 juillet 1755, le futur époux constitue à titre de don nuptial la somme de 2.400 livres. L'épouse est dotée de 12.000 livres, 3.000 livres payées à la volonté du futur époux et le reste plus tard. Le procureur s'engageait à payer les intérêts du surplus à commencer du jour de la célébration du futur mariage (25). Notons que le mariage à Sainte Catherine n'est pas dû au hasard, puisqu'il y prie sœur Marie Ursule Noël (26), la tante de l'épouse, mais aussi celle de Marie Rosine Dreux, notre mariée de Lapoutroie.

La deuxième fille de Jean Danzas épouse à Hattstatt, le 6 décembre 1763, Léger Thannberger, procureur au Conseil souverain d'Alsace, ce qui explique qu'il intervient à l'inventaire de succession de Marie Jeanne Noël, puisqu'il est cousin par alliance de Marie Rosine Dreux. (organigramme : famille Danzas)

4. En conclusion...



Après avoir démêlé cet écheveau, quelles sont les conclusions que l'on peut tirer d'un simple mariage ? A priori le mariage Coudre - Dreux paraît être étranger au Val d'Orbey. Certes les époux ne sont pas domiciliés dans la vallée, mais plutôt à Colmar. Mais la proximité de la ville et surtout l'installation du Conseil souverain d'Alsace dans cette cité induisent un certain nombre de comportements. Les **procureurs** (27) qui ne sont pas les personnages les plus importants (au-dessus d'eux figurent les conseillers), mais qui représentent l'élément francophone de l'institution, se découvrent **une affinité avec le territoire welche**. Rappelons qu'aussi bien l'abbaye cistercienne de Pairis (28) que l'abbaye des clarisses d'Alspach près de Kaysersberg (29), constituent des succursales du Conseil souverain d'Alsace au XVIII^e siècle. Un examen approfondi des curés œuvrant dans le Val d'Orbey confirme aussi cet aspect. Au delà d'un mariage, la cérémonie nuptiale du 4 octobre 1756 nous entraîne dans le **courant de francisation** qui, par la vallée et Colmar, se propage dans toute l'Alsace au siècle des Lumières. Et nous rappelle qu'**aube et robe** (30) sont indissociablement liés.

5. NOTES

(1)	François BURCHARD, Le Conseil souverain d'Alsace au XVIII^e siècle , Strasbourg 1995, p 286, 334
(2)	Sept enfants du couple François COUDRE – Anne Dorothee BART sont nés à Colmar : François Charles Coudre né le 16 avril 1686, greffier du bailliage d'Altkirch; Jean Jacques Coudre, né le 1 ^{er} janvier 1688; François Antoine Coudre, né le 9 juillet 1690; François Ignace Coudre, né le 9 juillet 1693, greffier de Leymen; François Dominique Coudre, né le 28 juillet 1695; Marie Antonie Coudre, née le 18 juin 1698, épouse Ignace Hamberger conseiller au magistrat d'Ammerschwih; enfin Jean Baptiste Coudre, né le 13 septembre 1700, prêtre.
(3)	Louis KAMMERER, Répertoire du clergé d'Alsace sous l'Ancien Régime (1648-1792) , Strasbourg, 1983, p 52, n° 880
(4)	Dans le registre de mariage, Jean Baptiste Coudre note, à la date du 19 mai 1733 qu'il a "pris possession de la cure de Lapoutroie, mis en possession par le curé de Turckheim ERNST, après y avoir été nommé par TRIBOLET, abbé de Pairis, Collateur d'icelle."
(5)	Le curé Coudre avait déjà marié, le 8 juillet 1754, sa nièce Marie Eve HAMBERGER, fille d'Ignace Hamberger et de Marie Antonie Coudre, avec Jean François GORIUS, prévôt de la communauté de Fréland, fils de Joseph Gorius, procureur fiscal du Val d'Orbey.
(6)	Parmi les enfants de Marin PINELLE, appariteur au Conseil souverain, décédé à Colmar le 8 mai 1777 et de Marguerite RICCARD, originaire de Turckheim, mentionnons Pierre Marin Pinelle, né à Colmar le 9 février 1743, ordonné prêtre le 21 décembre 1765, curé de Hilsenheim de 1779 à 1789 député du clergé aux Etats décédé à Ettenheim le 4 octobre 1793, voir Louis KAMMERER, op cité , n° 3909 et Claude MULLER, "Aube et robe au XVIII ^e siècle. L'exemple du Conseil souverain d'Alsace", dans Les Conseils souverains de la France d'Ancien Régime (XVII – XVIII siècles) , Colmar 1999, p 85-97.
(7)	ADHR, 1 B 959, f 432

(8)	ADHR, H 986; cité dans Claude MULLER, "Les Cisterciens de Neubourg au XVIII ^e siècle", dans Etudes Haguenoviennes , 1998, p 5-32, surtout p 9.
(9)	ADHR, 22 H 28,1
(10)	Claude MULLER, "L'abbaye de Pairis dans la première moitié du XVIII ^e siècle", dans Annuaire de Colmar , 1994, p 77-96.
(10a)	ADHR, 4 E Colmar chancellerie 346 n° 247.
(10b)	ADHR, 4 E Colmar II 197
(10c)	ADHR, 4 E Colmar III 279
(11)	ADHR, 1 B 954, f 5
(12)	ADHR, 1 B 955, f 330
(13)	ADHR, 4 E Colmar II 92
(14)	Claude MULLER "Le Conseil souverain d'Alsace et l'ordre de Cîteaux au XVIII ^e siècle", dans Revue d'Alsace , n° 124, 1998, p 121-140, surtout p 125-126, et "Les cisterciens de Neubourg au XVIII ^e siècle", dans Etudes Haguenoviennes , t 24, 1998; p 5-32, surtout p 9-14. Ignace Xavier Dreux est déjà cité par MAIRE, correspondant du prêteur Antoine de Cointoux, le 27 septembre 1759 : « L'abbé de Neubourg est mort depuis quelques jours. Les concurrents pour le remplacer sont le prieur Dreux et le sous-prieur. Bien du monde souhaite que ce soit le premier pour qui le Saint-Esprit se décide, mais ce mouvement jusqu'à présent ne se trouve pas être conforme aux souhaits des religieux » A.M. Haguenau, JJ 188, f 62. De fait, c'est SPECHT, de Kientzheim, qui est élu, mais I.X. Dreux remporte l'élection suivante.
(15)	Claude MULLER et Jean LUC EICHENLAUB, Messieurs Les magistrats du Conseil souverain d'Alsace et leurs familles au XVIII^e siècle , Riquewih 1998, p 74-77
(16)	ADHR, 4 E Colmar II 89
(17)	ADHR, 4 E Colmar II 99
(18)	Gustave KNOD, Die alte Matrikelm , t II, p 416
(19)	Gustave KNOD, Die alte Matrikelm , t II, p 605
(20)	ADHR, 4 E Colmar III 279
(21)	ADHR, 4 E Colmar II 197
(22)	Claude Muller, "Itinéraires d'entrée à Unterlinden au XVIII ^e siècle", dans Les dominicaines d'Unterlinden , Colmar 2000, t 1, p 49-63
(23)	ADHR, 4 E Colmar III 279
(24)	Louis Kammerer, op cité , n° 946
(25)	ADHR, 4 E Colmar II 86
(26)	Angel Marie Waltz, "Elsässische Dominikaner und Dominikanerinnen im Jahre 1750" dans Archiv für elsässische Kirchengeschichte , t 7, 1932, p 300
(27)	Claude Muller "Jean Joseph Besson (1707-1778) procureur au Conseil souverain d'Alsace", dans B.S.H.C.L.V.O. , n° 19, 2000, p 32-35
(28)	Claude Muller, "Comment devient-on cistercien à Pairis dans la seconde moitié du XVIII ^e siècle ?" dans B.S.H.C.L.V.O
(29)	Claude MULLER, "Le ciel et les femmes. Les clarisses d'Alspach originaires de Kaysersberg et de Sélestat", dans Annuaire des quatre sociétés d'histoire de la Weiss , 2002, p 117-132
(30)	Jean Baptiste COUDRE bénit aussi, le 5 février 1743, le mariage de Joseph Antoine MULLER, avocat au Conseil souverain d'Alsace et greffier de la chambre de tutelle de Colmar, fils de Jean Georges Muller, avocat au Conseil souverain d'Alsace ainsi que Stettmeister de Colmar, et de Marie Françoise KLEIN avec Françoise Catherine Élisabeth MARCO, fille de Joseph Marco trésorier receveur payeur de gages du Conseil, notaire et greffier, et de Françoise Barbe GOUGGENBERGER. Six ans plus tard, le 27 mai 1749, il bénit le mariage de François Joseph Léopold Marco notaire royal et greffier du Val d'Orbey, receveur de Son Altesse Sérénissime le prince de Deux Ponts, frère de la précédente avec Catherine Brigitte ADAM, fille d'Antoine Adam, Conseiller au magistrat d'Ammerschwih, et d'Ursule NISSET. Dans cette même catégorie de mariage entre famille de robins, signalons celui du 22 février 1773 entre l'avocat Philippe DUPONT, fils de Dupont, avocat, juge à la maréchaussée, et de Jeanne Batiste CALLOT, avec Françoise Marco, fille de Joseph Léopold Marco, notaire greffier receveur des Deux Ponts, et de Catherine Brigitte Adam par le curé Chauffour, lui aussi apparenté à la grande famille du Conseil souverain d'Alsace.

DES FORÊTS DU KALBLIN AUX GALÈRES DU ROI

**Vols et larcins dans la vallée de la Weiss
au cours de l'été 1770**

Francis LICHTLE

A l'époque du carnaval 1770, Antoine HÉROLD, 1,65 m environ, blond et maigre de visage, exerçant la profession de tisserand se présenta à François RÉMY, maître-tisserand domicilié à Fréland. Se disant âgé de 19 ans et natif de Rouffach, il déclara être le fils de feu Pierre Hérold, voiturier à Kaysersberg et fut engagé.

Le 11.03.1770, Hérold commisit son premier vol à Kaysersberg en pénétrant par effraction dans l'ermitage du Rehbach occupé par le frère Dominique GUIOT et lui déroba une miche de pain, un morceau de fromage et une paire de bas en laine noire. Ce fut le premier larcin d'une longue série au cours de l'été 1770.

1. Antoine Hérold rejoint la bande de Jacques Nitschelm.

Une quinzaine de jours avant la Fête Dieu 1770, Hérold se rendit dans les forêts du Kalblin pour y ramasser du bois. Chemin faisant, il découvrit sous un rocher, un pot en fer. Le croyant perdu, il le prit pensant le ramener à son maître. Au retour, alors qu'il allait sortir de la forêt et s'engager dans les champs, il aperçut un individu. Ce dernier lui reprit le pot prétendant en être le propriétaire en lui demanda de le suivre. En arrivant au rocher, Hérold fit connaissance avec le reste de la bande. L'homme se nommait François Jacques NITSCHELM, âgé de 32 ans, et originaire de Kaysersberg. Il vivait en concubinage avec une jeune femme prénommée Madeleine probablement native de Colmar « figure petite, maigrelette, jeune, beau visage mais pâle, cheveux et sourcils noirs ». Âgés d'environ 25 ans, 2 soldats déserteurs du régiment d'Alsace à Landau avaient également rejoint la bande. L'un « 5 pieds 5 pouces (1,75 m) et d'un bon coloris, gros de figure, visage long, cheveux noirs liés » répondait au prénom de Hannes tandis que le second, Willes ou Willmes avait « 5 pieds 3 pouces (1,70 m), épais, visage rond, sourcils et cheveux noirs ». Ils étaient vêtus d'un uniforme bleu « aux parements et collets rouges, veste et culotte blanches, guêtres en laine noire, chapeau bordé d'une bordure de laine blanche ». Un 5^e compère, vêtu d'un habit vert aux boutons jaunes et d'une veste blanche à rayures bleues, nommé der Kürschner (le pelletier) était « un homme d'une petite figure, ramassé et gros, beau visage rond, yeux vifs et bruns, cheveux et sourcils noirs ». Il s'agissait de Jean Georges BEIDELSBACHER, originaire de Leinberg (Allemagne). Il avait épousé le 26.05.1768 Madeleine BUR, fille d'un meunier de Kaysersberg. Beidelsbacher avait déjà eu affaire à la justice locale. Le 28.01.1769, il avait été condamné à mort par contumace pour vols.

2. Des chapardages de denrées ...

Nitschelm proposa à Hérold de les rejoindre car « ils avaient tous là de quoi bien vivre ayant du pain, de la viande, du vin et tout ce qu'il leur fallait ». Antoine déclina l'offre ne voulant pas les rejoindre sans avoir au préalable prévenu son employeur de son départ. Par la suite, il leur rendit visite à deux reprises. Chaque fois, ils demandèrent au jeune tisserand de leur procurer du lard.

Le jour de la Fête Dieu, Antoine demanda à son maître l'autorisation d'aller voir la procession à Kaysersberg. Il obtint l'accord mais au lieu de se rendre à Kaysersberg, il se dirigea vers Labaroche à la recherche de denrées afin d'approvisionner Nitschelm et ses complices. Vers 15 heures, Hérold entra dans une maison proche de la chapelle de Labaroche. Ses occupants étaient aux vêpres. Il pénétra par l'écurie à la cuisine et se mit à manger une partie de la viande s'y trouvant mettant le reste dans sa poche. Puis il déroba un habit de laine jaune, une veste blanche, des guêtres en laine, une paire de bas en coton et une pièce de toile blanche. S'apercevant du vol, le propriétaire Antoine PARMENTIER aidé d'un homme nommé Gros Louis se mit à la poursuite du délinquant qui fut rattrapé dans la vallée de la Weiss, le long du chemin de l'Eichenrain. Prétendant avoir acheté ces vêtements en présence de son maître, les deux Barochais décidèrent donc de le confronter à François Rémy. Chemin faisant, il avoua les faits et promit de leur verser 9 livres en dédommagement. Mais à Fréland, le maître tisserand reconnut ne devoir à son ouvrier que 4 livres. Il lui remit son dû et le congédia sur l'heure. Perdant son travail et son gîte, Antoine Hérold décida alors de rejoindre la bande de Nitschelm.

Le 14 août, il se rendit à l'ermitage du Rehbach, pour la seconde fois, en compagnie de Nitschelm et de Beidelsbacher. Ils dérobèrent une miche de pain, un morceau de fromage, 12 chapelets de Ste Brigitte, 1 bouteille d'eau de vie, quelques mouchoirs, une serviette en chanvre, un jambon et une paire de « Meerschwinle » (cobayes). Ces derniers furent revendus à un habitant de Fréland pour 18 sols. Le soir du même jour, ils arrêtaient une charrette se rendant dans le val d'Orbey et prirent un tonnelet contenant une mesure de vin (50 litres) et 2 miches de pain. Avant de s'enfuir, ils renversèrent la voiture dans le fossé.

Durant les 2 semaines qui suivirent, Hérold participa aux divers vols commis par la bande. Son rôle consistait à surveiller les alentours tandis que les autres dérobaient denrées et produits divers. Un jour, se trouvant seul avec Nitschelm près du hameau du Grand Trait, non loin du village du Bonhomme, il décida de quitter discrètement ses compagnons. Il s'éclipsa et franchit les Vosges. Passant par Remiremont, il poursuivit vers Paris et se mit en quête de travail. Mais « n'ayant pu travaillé en France assez bien sur son métier pour contenter ses maîtres », il revint en Alsace et se fit employer par SIGRIST, boucher de Mittelwihr, pour la durée de la moisson. Puis, il rejoignit ses anciens acolytes. Croyant à une trahison ou à une dénonciation, l'accueil fut plutôt réservé. Finalement, n'étant pas inquiétés, ils acceptèrent à nouveau sa présence.

A l'époque de la St Jean, Hérold se rendit à Hunawihr sous une fausse identité, se faisant passer pour un fils du voiturier KEISER de Kaysersberg, récemment décédé, et proposa à la veuve GREINER, l'achat de coussins de jougs de bœufs et de chaînes d'attelage prétextant les avoir hérité de feu son père. Il en obtint 4 livres.

3. ...Au vol de bovins.

A la même époque, Beidelsbacher revint au campement avec une petite vache volée à Labaroche. Antoine décida de la vendre à la veuve Greiner. Il affirma avoir lui-même élevé cette bête à Baldenheim mais devait s'en séparer faute de fourrages, et devant se rendre à Kaysersberg pour régler la succession paternelle, il ne souhaitait pas y emmener la vache. Hérold laissa provisoirement la bête à Hunawirh et repartit sans demander d'arrhes.

Peu avant, il avait fait la connaissance d'un certain JACOB, fabricant d'amadou dans le val de Villé. Se proposant de voler 2 bœufs à Ste Croix-aux-Mines, il souhaitait qu'Antoine Hérold servit d'intermédiaire pour la revente moyennant une commission. Hérold accepta décidant de les revendre à la veuve Greiner avec laquelle il était en affaire. Prétextant avoir eu ces bovins dans sa part d'héritage, il les proposa pour 7 louis d'or. Suivi un marchandage qui ramena le montant à 40 écus soit 5 louis d'or. Les bœufs étant fatigués et refusant de manger, la veuve Greiner décida de les garder quelques jours puis, s'ils lui convenaient, elle conclurait définitivement l'affaire, rajoutant 7 écus pour la petite vache achetée auparavant. Hérold accepta et s'en alla. Mais rapidement le bruit de l'enlèvement d'une paire de bœufs se répandit dans le village. Finalement les propriétaires légitimes respectifs récupérèrent leurs bêtes.

Les jours suivants, d'autres actions similaires eurent lieu. Pendant les vols, les 2 soldats déserteurs surveillaient les alentours. Une vache fut ainsi enlevée à Aubure et proposée par Hérold à Antoine NOLL de Katzenthal. Mise à prix 15 écus, la vache fut finalement cédée pour 13 écus à condition toutefois de la garder quinze jours à l'essai. Le futur propriétaire lui donna une avance d'un louis d'or. Prétextant devoir suivre une voiture chargée de bois de charpente pour Colmar, Hérold prit congé. Ayant des doutes, Antoine Noll s'informa auprès de charpentiers de Kaysersberg qui travaillaient au même moment à Katzenthal. Noll suivit discrètement Hérold qui alla déjeuner à l'auberge «au bœuf» à Colmar. Il entra et s'assit à côté de lui. Hérold n'eut d'autre alternative que de rendre le louis d'or. Mais l'aubergiste ayant vu la scène réclama à son tour le prix du repas. Antoine Hérold ne pouvant payer voulut emprunter chez une connaissance colmarienne mais le cabaretier lui prit son écharpe en soie et considérant que son repas était ainsi payé le laissa repartir. De retour à Katzenthal, Antoine Noll eut bientôt la visite du fermier d'Aubure propriétaire de la vache, venu réclamer son bien.

Un peu plus tard, Hérold se rendit à Baldenheim où résidait son frère surnommé «der rot Rudig» ou «der Catholische Weber» exerçant également le métier de tisserand. Ses complices profitèrent de ce voyage en le chargeant de proposer du bétail à la vente. Le lieu de rendez-vous se fit à l'ermitage de St Hippolyte près de Sélestat. Le 14 septembre, 2 complices amenèrent 2 vaches (volées à Fréland et à Bennwihr). Beidelsbacher accompagna Hérold jusqu'à la porte de Sélestat qui continua seul le chemin jusqu'au village de Rathsamhausen (Oberrathsamhausen). L'une des vaches fut vendue pour 20 livres à Jean Georges MEY, pêcheur et l'autre pour 12 écus à Pierre MATHIS, poissonnier. Hérold revint à Sélestat et versa 10 écus à Beidelsbacher qui repartit vers la montagne. Il revint à l'auberge du village le dimanche 16 septembre en compagnie d'une fille la présentant comme sa fiancée.

Le 23 septembre, il proposa à nouveau 2 vaches volées à Hunawirh et à Bennwihr par Nitschelm et Beidelsbacher et conduites par eux jusqu'aux tuileries de Sélestat. Hérold prit le relais. L'une fut vendue à Michel MATHIS le moyen, poissonnier, pour 46 livres comptant, l'autre à Michel Mathis le vieux, batelier, pour 25 livres comptant. Les 26, 27 et 28 septembre, les différents propriétaires légitimes vinrent à Rathsamhausen récupérer leurs bêtes.

Antoine retrouva ses compères au Kalblin «pendant quelques temps à boire et à manger des choses que le dit Nitschelm et le pelletier avaient volé, et que pendant que ces deux derniers ont commis les différents vols, les deux soldats et la bande faisaient la garde aux avenues de leur retraite, la femme faisait leur manger et l'accusé (Hérold) était chargé de fournir le bois pour le feu et faire aussi quelquefois la garde». La bande vécut ainsi une huitaine de jours.

Le 1er octobre, l'ermitage du Rehbach fut «visité» une troisième fois. Un morceau de pain, 2 fromages de Munster entiers et un demi ainsi que 2 bouteilles de vin furent subtilisés. Hérold s'absentait souvent parcourant la proche région à la recherche d'un « bon coup ». Il subtilisa ainsi dans une métairie de Ste Marie-aux-Mines, un tonnelet de crème qu'il emmena en forêt et en fit du beurre.

4. Cambriolage à l'abbaye d'Alspach.

Le mercredi 3 octobre 1770, Beidelsbacher proposa d'aller chercher du pain à l'abbaye d'Alspach. Connaissant bien les lieux, il montra à Hérold et à Nitschelm les endroits susceptibles de livrer des denrées. Vers 18 heures, venant du pré dit Kieffermatt, les deux hommes franchirent le mur de l'enclos tandis que le reste de la bande surveillait les alentours. Ils subtilisèrent ainsi 3 truites, 20 miches de pain, 4 fromages de Munster, 120 Leckerlé, un morceau de sucre d'une livre et demi, une pièce de 42 aulnes de toile de lin, quelques livres de fil lessivé. Le tout fut mis dans 2 sacs à farine et le butin caché dans une grange à foin isolée située à une trentaine de pas de la Melkerei, ferme appartenant aux religieuses située sur la colline d'Alspach, sans que les fermiers ni sa sœur Barbe qui y travaillait ne s'en rendirent compte. Le lard et le fromage par contre avaient été cachés en bordure de la forêt du Kléberbach sous des branches de sapin et devaient être récupérés le samedi suivant.

5. Hérold est capturé à Alspach.

Ce même samedi soir, vers 18 heures, Hérold décida à nouveau de franchir le mur de l'enclos de l'abbaye afin de récupérer une poêle dans la cuisine et un peu de sel. Auparavant, il déroba 20 truites et 1 carpe dans le vivier. Se dirigeant vers les cuisines, il réussit à détacher un carreau cassé et à ouvrir la fenêtre. Se faufilant dans la pièce, il alluma une bougie mais la faible lueur de la chandelle le trahit. Il fut rapidement repéré par Claude MOYEN et Joseph MAURER, tous deux domestiques, qui donnèrent l'alarme. Éteignant sa bougie, Hérold disparut dans l'obscurité et se cacha dans la cheminée. L'un des valets, Jacques REITER, entra dans la cuisine et grimpa dans la cheminée, mais en vain. Ils y allumèrent un feu ce qui força le fugitif à remonter tout le conduit et à se réfugier sur le toit. Sur ordre de François Joseph KIMICH, recteur de l'abbaye, Joseph KAPES, serviteur de l'abbaye, tira un coup de pistolet dans la direction du fugitif. Deux autres domestiques tirèrent également. Il entra alors par une lucarne et se réfugia dans le clocher. Mais peu à peu le piège se referma. Tout le personnel laïc de l'abbaye était à ses trousses. Il se terra au-dessus des voûtes de l'église. Les recherches se poursuivirent durant toute la nuit. Mais cerné de toutes parts, il fut prit vers 6 heures du matin.

Avant de commettre son larcin, les autres membres de la bande lui avaient conseillé, en cas d'arrestation, le silence absolu sur l'existence de leur bande et de prétendre avoir commis le vol tout seul. Ils se chargeaient de le faire évader ultérieurement de la prison de Kaysersberg si nécessaire. En cas de poursuite et s'il arrivait à s'échapper, il pouvait les rejoindre au Kalblin, ou plus tard, aux Hautes-Huttes au-dessus d'Orbey où ils comptaient passer l'hiver.

6. L'incarcération à Kaysersberg.

Présenté devant l'abbesse et toutes les religieuses, Antoine Hérold avoua être l'auteur du vol. Le matin du 4 octobre, les domestiques récupérèrent les effets cachés dans la grange à foin. Les sacs contenaient une petite nappe, un drap de lit, un grand chapelet, un collier de femme en verre noir, 2 couteaux, un rasoir ainsi qu'un havresac contenant un juste au corps bleu, une veste rouge, 2 paires de culottes de peau, un vieux mouchoir blanc, une couverture, des petites croix en étain, des images de la Vierge, quelques briquets, un petit ciseau, un petit étui en bois, un petit reliquaire, une veste de laine brune, 4 chemises d'homme et un vieux mouchoir en soie.

Mené devant le magistrat, il fut incarcéré le 7 octobre dans la prison communale située dans la tour surmontant l'entrée est de la ville. Interrogé et confronté à de nombreux témoins les jours suivants, il déclara dans un premier temps avoir agi seul, puis finalement avoua avoir fréquenté Nitschelm et ses complices.

Parmi tous les objets récupérés à la Melkerei figuraient un pistolet ainsi qu'un étui à poudre et à plomb. L'enquête prouva que cette arme avait été volée le dimanche 30 septembre 1770 à l'ermitage St Bernard situé dans le vallon de Labaroche. Les 2 ermites s'étant rendus à l'église d'Ammerschwihr pour assister à l'office dominical, le voleur s'introduisit par effraction dans la maison emportant plusieurs objets dont le pistolet. Hérold prétendit l'avoir acheté près des tuileries de Sélestat à un certain HORN de Sigolsheim pour la somme de 15 sols espérant le revendre plus cher par la suite. Et de préciser que le nommé Horn avait également volé un cheval près de Ste Marie-aux-Mines « cause pourquoi on doit lui avoir fait le procès à Colmar où il a été condamné par contumace aux galères ». Hérold reconnut néanmoins l'avoir déjà aperçu dans les forêts voisines à la recherche de bois lorsqu'il habitait encore à Sigolsheim. Pour se disculper, il affirma avoir passé la journée 30 septembre dans la forêt du Kubelbourg à griller des pommes de terre jusqu'au lendemain matin où il cambriola l'ermitage du Rehbach. Le 20 octobre, le magistrat de Kaysersberg décréta l'arrestation de Mathis Horn qui fut retrouvé à Sigolsheim et incarcéré le 24 octobre. Mathis Horn était un ancien soldat déserteur condamné à mort en 1762 mais gracié par le roi le 5.07. 1770. Il avait passé plusieurs années en pays de Bade et était revenu aider son père pour les vendanges lorsque l'on procéda à son arrestation.

7. Échec d'une tentative d'évasion.

Trois semaines plus tard, dans la nuit du dimanche avant la Toussaint, Jacques Nitschelm et Beidelsbacher réussirent à grimper sur le toit de la maison de Jean Ducrey attenante à la prison et à communiquer avec Hérold par une fenêtre. Ils lui demandèrent s'il pouvait se libérer de ses chaînes. Ils se chargeaient de percer le mur pour le faire sortir. Hérold répondit par l'affirmative ayant trouvé un clou dans sa prison avec lequel il pourrait forcer les fers. Mais au même moment, les veilleurs de la garde passèrent à proximité repérant les malfaiteurs. Ils en informèrent immédiatement le geôlier qui pénétra dans la cellule de Hérold. Ce dernier avait déjà réussi à se défaire de ses chaînes. Le gardien le neutralisa immédiatement et l'enchaîna à nouveau tandis que ses complices prirent la fuite. L'affaire suivit son cours. Le 5.12.1770, le magistrat ordonna la capture, l'arrestation et l'emprisonnement du reste de la bande. Le lendemain, Urbain MAIRE, huissier royal, accompagné de Jean Michel EBENDINGER, sergent de ville et de Joseph KNECHT se rendirent à l'ancien domicile de Jean Georges Beidelsbacher. Interrogeant Catherine Frey résidant en ces lieux, elle répondit que l'individu avait quitté l'endroit il y a près de 2 ans et que tous ses meubles avaient été saisis par la justice. Depuis, personne ne l'avait revu. Urbain Maire poursuivit son enquête et perquisitionna au domicile de

Nitschelm. Sa mère Marthe KOHLER lui répondit que son fils et sa concubine avaient quitté les lieux il y a 5 ans emportant tous les meubles et lui laissant leurs 3 enfants. Depuis, plus aucune nouvelle. Quant aux 2 soldats déserteurs, la ville fit placarder un avis de recherche sur la porte de l'hôtel de ville.

8. Le procès et la condamnation en appel.

Le 10.01.1770, Jean Baptiste GILGENKRANTZ, Stettmeister assurant les fonctions de procureur fiscal, présenta ses conclusions définitives. Il réclama la pendaison et une amende de 100 livres. Le lendemain, le tribunal composé de 14 juges dont le prévôt rendit son verdict. Antoine Hérold fut condamné «à être pendu et étranglé jusqu'à ce que mort s'en suive» tandis que Mathias Horn fut relaxé et libéré faute de preuves suffisantes. Le greffier syndic se rendit dans la prison et donna lecture de la sentence à l'accusé. Hérold fit appel devant le Conseil souverain.

Le prisonnier fut transféré à Colmar et incarcéré à la conciergerie du palais du Conseil souverain d'Alsace. Le 19.01.1771, il fut présenté devant la 2^e chambre du Conseil et interrogé par Georges Joseph André de GOLBÉRY. La chambre annula la sentence du tribunal de Kaysersberg et condamna Hérold à porter le carcan pendant 1 heure lors du prochain marché, à être fouetté par le bourreau, puis à être envoyé à perpétuité aux galères royales, après avoir été marqué au fer rouge des lettres G.A.L.

9. Les galères pour Hérold ... et un procès coûteux pour Kaysersberg.

Le lundi 21 janvier 1771, à 9 heures du matin, Antoine Hérold fut présenté au marché de Kaysersberg portant le carcan et fouetté en public par le bourreau de Colmar, Volmar. Puis, il fut à nouveau transféré à Colmar attendant le départ d'un convoi à destination des sinistres galères de la Méditerranée.

Quant aux autres, que sont-ils devenus ? Devant les avis de recherches et les peines encourues ont-ils préféré quitter la région ?

La ville dépensa en frais de première instance 648 livres, dont 88 furent versées à Jean Baptiste Gilgenkrantz, Stettmeister et procureur fiscal, 118 à François Joseph Rentz, Stettmeister et commissaire, 130 à Jean Népomucène Peyerimhoff, Stettmeister et greffier syndic et 8 au quatrième Stettmeister Pierre Antoine Gondart. Le prévôt reçut 55 livres, le sergent de ville 41 et l'huissier 137. Les conseillers et chefs de corporations également membres du tribunal perçurent 21 livres et les différents témoins reçurent 50 livres pour indemnité de déplacement. A cette somme, il convient de rajouter 300 livres de dépenses diverses : frais de port et de transport, frais d'incarcération, frais de repas, frais d'enregistrement au Conseil souverain. Pour l'exécution de la sentence à Kaysersberg, le bourreau Volmar perçut 18 livres.

En définitive, le procès d'Antoine Hérold revint à 949 livres, somme importante si l'on considère qu'en cette année 1771, la ville dépensa un total de 1783 livres pour l'entretien et la réparation de ses bâtiments. Jean Népomucène PEYERIMHOFF, greffier syndic, chargé de la rédaction de la procédure judiciaire ne fut remboursé de ses frais que le 11 mai 1776 ...

Illustration : Au cabaret : Gravure de L. LAGNIET, XVII^e siècle.



Au cabaret

Gravure de L. Lagniet, XVII^e siècle.

INVENTAIRE APRÈS DÉCÈS DE JOSEPH DIÉLAINE DE FRÉLAND LE 25 NOVEMBRE 1815

Henri PETITDEMANGE

Joseph Diélaïne **était né à Aubure** en 1736. Il était le fils du maître d'école, Jean Baptiste Diélaïne. Sa mère, Marie Anne Valentin, était la fille de Joseph Valentin, chirurgien et prévôt de Lapoutroie de 1711 à 1728.

Il se **maria en 1756** avec une jeune fille de Fréland, Marie Anne Petitemange et devint maître d'école de la communauté en 1758. Ils eurent 11 enfants dont 7 moururent en bas âge.

Garde général des forêts communales en 1778, il fut ensuite garde marteau pour le Val d'Orbey. La seigneurie le nomma prévôt de Fréland en 1785.

Il fut choisi comme syndic dans la nouvelle municipalité de 1788. Mais il dut abandonner ses fonctions qui étaient incompatibles avec celles de prévôt.

A partir de cette date, il n'exerça plus aucune fonction officielle. On le considérait comme cultivateur. **Son fils Michel acheta le presbytère** de Fréland, vendu comme bien national, le 26 messidor an IV (14/07/1796). Son père y mourut le 24 novembre 1815.

1. L'enterrement fut célébré avec une certaine solennité. Le curé reçut 21,95 Francs qu'il détaillait dans un **reçu** remis à la famille :

♦ Pour l'enterrement	3 Francs
♦ Pour trois messes hautes et service funèbre	9 Francs
♦ Pour trois fois les vigiles et laudes des morts	6 Francs
♦ Pour une messe haute de confrérie	2 Francs
♦ Pour la moitié du luminaire de 13 cierges à chaque service	1,95 Francs

D'après un **brouillon** rédigé par un membre de la famille, il fallait ajouter :

♦ Le cercueil	280 Francs
♦ La rétribution du maître d'école	6 Francs
♦ La rétribution du fabricant	3,60 Francs
♦ Des denrées destinées probablement à un repas : Farine blanche	2 Francs
♦ ... Vin et eaux de vie	17,90 Francs

Un an plus tard, le 30 novembre 1816, une **messe anniversaire** fut célébrée. Le curé reçut 4,75 Francs, le maître d'école, 1 Franc et le fabricant, 0,75 Franc.

Dès le 25 novembre des scellés furent apposés au domicile de Joseph Diélaïne à la demande de son fils Michel.

2. Nous présentons l'inventaire qui fut alors établi :

Il nous montre le cadre de vie de Joseph Diélaine à la fin de ses jours. (Nous respectons l'orthographe du texte)

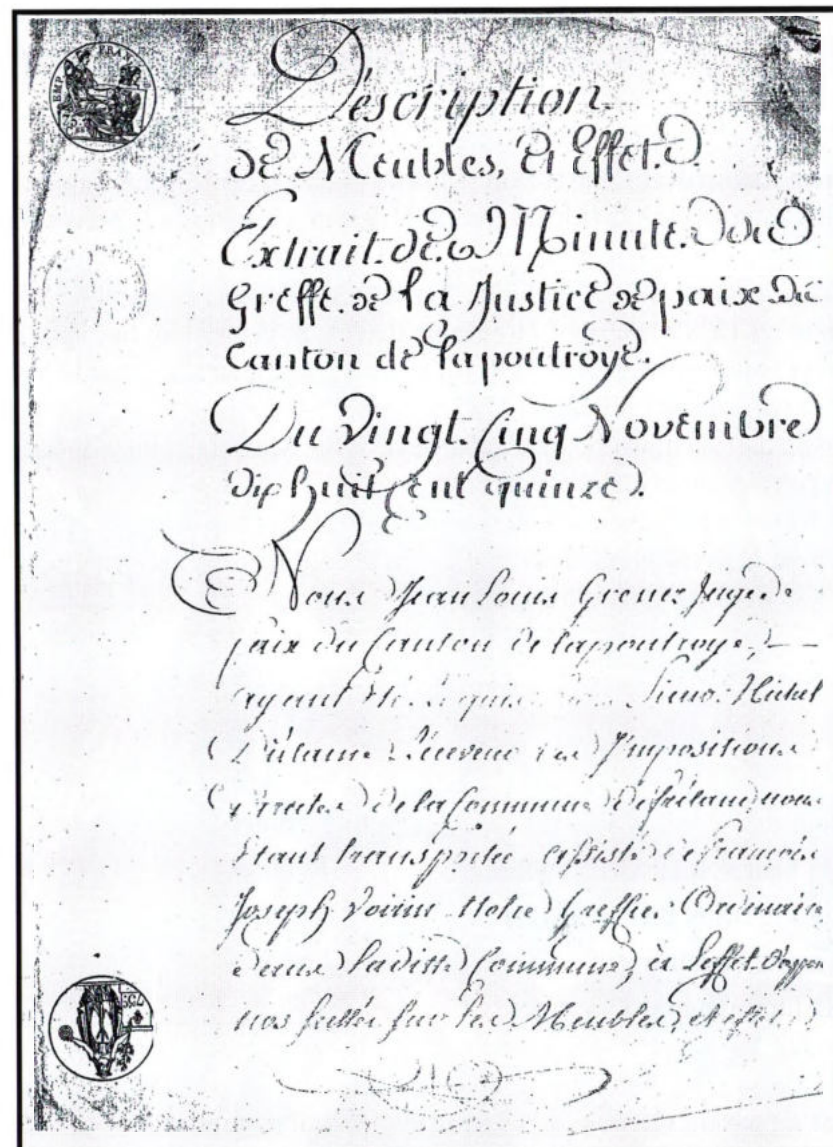


Illustration : début de l'inventaire

Etant entré dans la maison qu'occupoit le dit défunt dans un appartement au rez de chaussée, prenant jour sur le grand chemin, y avons trouvé un corps gissant sur une planche, que le dit sieur Diélaine qui s'est présenté a nous nous a dit être celui de son père; mais que les meubles et effets délaissés par son dit père ne vallaient pas la peine d'être mis sous les scellées, mais que pour sa propre sûreté et l'intérêt de tous les héritiers dudit défunt il nous requerrait de faire un procès verbal de la description des dits meubles et effets délaissés par le dit défunt, a quoy obtempérant, nous avons reçu de luy le serment qu'il n'avait rien pris, ni détourné, qu'il n'avait rien vu prendre ni détourner et qu'il n'avait aucune connaissance qu'il ait été rien pris ni détourné des meubles et effets dudit défunt; et de suite avons procédé à la description des dits meubles et effets ainsi qu'il suit

Description de Meubles et Effets Extrait des Minutes du greffe de la Justice de paix du canton de Lapoutroye Du vingt-cinq Novembre dix huit cent quinze.

Nous Jean Louis Grenez juge de paix du canton de Lapoutroye, ayant été requis par le sieur Michel Diélaine Receveur des Impositions Directes de la commune de Fréland, nous étant transportée assisté de François Joseph Voirin notre Greffier Ordinaire, dans la ditte commune, à l'effet d'apposer nos scellés sur les meubles et effets appartenant à la succession de feu le sieur Joseph Diélaine, de son vivant cultivateur audit lieu,

SAVOIR

Dans une chambre au premier étage, y avons trouvé

- un vieu bois de lit de sapin contenant une paillece, un petit lit de plume, avec un sac a orillées
- une paire de vieux draps
- une vielle toye de lit usée
- une armoire bois de sapin à deux volets contenant et renfermant un vieux habit de drap, un plat à barbe de fayence, un vieu rasoir, deux boïttes dans lesquelles estoient renfermés de vieux papiers de peu de conséquence.
- un vieu tableau à l'huile
- un crucifix de bois
- deux peires de chandelliers de cuivre jaune
- une petite table de bois sapin
- une petite commode au dessus de laquelle il y avait une petite bibliothèque contenant environ soixante dix volumes.
- (?) de vieux livres dépairé
- une hachette
- un vieu matelas (vuide ?)
- une ecumoire
- une cuillère
- une fourchette
- une petite pèle
- une coquôte en fer de toile
- un pot de fer de fonte et une coquôte de même.

Dans une chambre donnant sur le derrière, y avons trouvé

- une vielle armoire servant de décharge sur laquelle il y avoit une vielle burette en fer blanc et une vielle passoire
- plus deux tonnes de sourkroutte

Le tout généralement estimé à la somme de cinquante francs

Tous les meubles et effets étant décrits et inventoriés nous avons clos le présent procès verbal, après avoir vacqué depuis neuf heures jusqu'à une heure de relevée nous nous sommes retirée et a le dit sieur Diélaine signé avec nous et notre greffier.

Fait à Fréland les jour et an ci dessus, signés à la minute

M. Diélaine, J.L. Grenez juge de paix et Voirin greffier

Enregistré à Kaysersberg ce 5 décembre 1815

Pour la vacation, le papier, l'enregistrement, Michel Diélaine versa au greffier 17Fr 90 centimes.

3. En parcourant cet inventaire, nous pouvons faire plusieurs remarques.

Le cadre de vie de Joseph Diélaine est celui d'une **personne très âgée** et, comme le dit son fils Michel, ses meubles ne valent pas la peine d'être mis sous scellés.

Cependant nous voyons, au milieu de toutes ces vieilleries, une **bibliothèque** de 70 volumes et "de vieux livres dépairé". Il aurait été intéressant de connaître les titres de ces volumes. Cela nous aurait permis de connaître les centres d'intérêt de Joseph Diélaine et de retrouver les traces des fonctions qu'il avait exercées avant la Révolution.

HISTOIRE DE L'ORGUE DE LOUIS-FRANÇOIS CALLINET A L'ÉGLISE DE FRÉLAND (1875-2001)

Benoît WIRRMANN

L'histoire de l'orgue actuel de l'église de Fréland est faite de multiples rebondissements.

1. Celle-ci commence le 3 février 1874.

Le maire de l'époque, Jean Nicolas VALENTIN, fait alors part au cours de la séance du conseil municipal de « l'urgence depuis déjà longtemps reconnue de doter l'église de la commune d'un orgue neuf », et cela aux frais de la caisse communale. En effet, il semble aujourd'hui qu'il fut urgent de remplacer l'orgue de Joseph CHAXEL datant de 1826. Celui-ci n'a visiblement pas donné satisfaction, peut-être à cause d'un budget insuffisant à sa construction. Cet orgue fut néanmoins vendu et envoyé à Bischwiller.

Dès 1873, plusieurs facteur d'orgues ont certainement été en concurrence avec Louis-François Callinet, tels les frères **Charles et Émile WETZEL**. Ils proposaient un orgue à deux claviers de 54 notes, avec un pédalier de 25 notes, et doté de 26 jeux en tout. Pourtant, le 3 février 1874, les regards se tournent déjà vers L.F. Callinet. Ce dernier était alors installé à Vesoul depuis 1872. Sa famille comptait parmi les plus illustres facteur d'orgues de l'époque et était installé à Rouffach.

Le devis daté du 17 février 1875 et proposé par L.F. CALLINET fut donc retenu. Ce devis faisait notamment mention d'un buffet de 5, 80 m de hauteur, à quatre tourelles et trois plates-faces dans la façade. Cette façade devait être en bois de chêne verni et ornée de trois belles sculptures en chêne également. Les soufflets devaient être de système anglais, à pompes et à réservoirs faciles à mettre en mouvement. Il devait y avoir deux claviers à main de l'étendue de 54 notes. Le contrat s'élevait à 16 200 francs. L.F. Callinet s'engageait à démonter à ses frais l'ancien orgue Chaxel et garantissait le nouvel instrument pendant 5 ans, le temps que celui-ci fasse ses preuves. L'orgue fut donc très certainement construit à Rouffach dans les ateliers de François Antoine BERGER qui avait repris l'ancienne maison Callinet.



2. Disposition de l'orgue en 1877

Grand orgue	Positif	Pédalier
Montre 8'	Montre 8'	Flûte 16'
Prestant 4'	Flûte Harmonique 8'	Flûte 8'
Bourdon 16'	Flûte Harmonique 4'	Flûte 4'
Bourdon 8'	Bourdon 8'	Violoncelle 8'
Gambe 8'	Gambe 4'	Ophicléide 16'
Flûte Harmonique 8'	Silicinal 8'	Trompette 8'
Flûte Harmonique 4'	Voix Céleste 4'	Clairon 4'
Doublette	Basson et Hautbois	
Fourniture	Clarinette ou Cor anglais	
Nazard		
Trompette		
Clairon		

Cependant, l'orgue ne fut pas en place à la date prévue (septembre 1876) car son installation nécessita des travaux de modification de la tribune. Il s'agissait d'abaisser la tribune d'un mètre pour pouvoir y installer l'orgue. Il fallut également élargir la tribune d'un mètre et la renforcer par des piliers en fonte capables de supporter le poids de l'instrument. Ces travaux préliminaires à l'installation furent réalisés par l'entrepreneur Antoine MASSMANN d'Orbey ainsi que par Nicolas ANCEL et Nicolas MINOUX du Bonhomme à partir du 26 mars 1877, date du contrat.

C'est donc à partir de 1877 que l'orgue tant attendu fut enfin prêt. En effet, le 18 septembre 1877, G. KERN, organiste à Colmar et A. THOMAS, organiste à Sainte Marie aux Mines, procédèrent à l'expertise du nouvel orgue. Dans leur rapport, il est mentionné que « les jeux de fonds ont une belle sonorité ronde, nourrie et puissante. Les trompettes et les jeux d'anches ont beaucoup d'éclat [...] En conséquence de ces constatations, nous déclarons que cet instrument est le produit d'un travail intelligent et consciencieux, parfaitement approprié comme ornement et comme sonorité. Il est donc lieu de l'accepter ».

3. Le premier relevage en 1903 par Rinckenbach.

L'orgue donna donc satisfaction et ne subit pas de changements jusqu'au printemps 1903. Pourtant, un premier relevage de l'orgue eut lieu à cette date par Martin et Joseph RINCKENBACH d'Ammerschwih. Dans leur devis du **14 avril 1903**, il est fait mention notamment du démontage et du nettoyage de tous les tuyaux. Les soupapes des sommiers étaient à remplacer. Mais les transformations furent surtout profondes au niveau des jeux. La *Fourniture* fut remplacée par une *Fourniture Tierce* (une sorte de carillon). La *Flûte 16'* et les *Gambes* furent réharmonisées. La *Doublette* fut remplacée par un *Dolce 8'* et le *Clairon* de pédale par une *Soubasse 16'*. Enfin, une tirasse de Grand'Orgue fut ajoutée. L'orgue subit donc d'importantes transformations à cette date pour un montant de 1700 Marks.

En l'absence de document écrit, il est impossible de savoir avec exactitude à quant remonte l'électrification de l'orgue. On peut raisonnablement la situer vers le milieu des années 1920. Un ventilateur électrique fut alors installé dans le grenier de l'église et alimentait les soufflets.

4. Les travaux de 1927 par Roethinger.

Malheureusement, les tuyaux de la façade ont été réquisitionnés en mai 1917 par l'armée allemande. L'orgue s'est donc retrouvé meurtri puisque ces tuyaux n'ont été remplacé qu'en 1927. Mais le danger n'était pas encore écarté. Le **21 mars 1926**, Joseph Rinckenbach sur la demande du maire François DRIESBACH, établit un devis portant sur la réfection de l'orgue. Ce devis ainsi qu'un autre de la maison BESSERER proposaient de transformer radicalement l'orgue pour le mettre à la mode de la pneumatisation. Or cela conduisait à effacer le caractère mécanique et efficace de la facture Callinet. Fort heureusement pour l'orgue, ces travaux n'eurent pas lieu. Le conseil opta pour la solution ROETHINGER qui consistait à ne faire qu'un relevage et à remplacer les tuyaux de la façade. Le 17 janvier 1927, les établissements Roethinger de Strasbourg informèrent le maire que ces tuyaux seraient pour 85% en étain anglais. Par courrier, l'archevêché se montra satisfait de la nature des travaux.

A **l'hiver 1944**, un obus s'écrasa sur l'église, soufflant les vitraux et endommageant gravement l'orgue. Certains tuyaux étaient éventrés, d'autres liés. Quelques jeunes dont François LEPONT qui devint organiste « bricolèrent » l'instrument pour le remettre en état de marche avant l'intervention de Georges SCHWENKEDEL la même année. Celui-ci remplaça la *Clarinette* par un *Clairon 4'*.

5. Les travaux de 1959 - 1966.

Pendant la rénovation de l'église **en 1959**, l'orgue fut à nouveau démonté. Celui-ci avait de toute façon besoin de sérieux travaux. Cette entreprise pour le remontage et la restauration fut longue. En effet, lors de la rénovation de l'église, le plafond fut abaissé. Du coup, on s'aperçut peu après que l'orgue ne tiendrait plus sur la tribune à moins de descendre les deux tourelles extérieures d'au moins 50 centimètres. Le maire René HENRY chargea Georges Schwenkedel du remontage de l'orgue et de sa remise en état. Les avis divergeaient quant à la nature des travaux. Certains pensaient que c'était l'occasion pour l'orgue d'être profondément transformé. D'autres, dont Maurice MOERLEN, expert ès orgues pour le département et organiste, pensaient qu'il serait bon pour l'orgue de retrouver son caractère originel de 1877. En 1963, M. Moerlen convainquit Schwenkedel de faire ainsi. Il s'agissait dès lors d'effacer l'altération causée par les travaux de 1903. Le devis de 1964 fait état de 19 925 francs pour remonter le buffet et pour nettoyer l'ensemble de l'orgue « *dans un bien triste état* » à en croire M. Moerlen dans sa lettre du 5 août 1963. Après bien des devis différents de modification des jeux des claviers et du pédalier, l'option de restitution de l'instrument tel que l'avait conçu L.F. Callinet en 1875 fut adoptée. Ainsi, la *Doublette* reprit la place occupée par le *Dolce 8'* de 1903 et la *Fourniture* retrouva sa véritable sonorité.

Le 31 août 1963, le conseil décida définitivement de confier les dits travaux à Schwenkedel. Le 1^{er} juin 1964, les travaux sur l'orgue commencèrent. Une première tranche préalable fut réalisée pour un montant de 4 115 francs. La deuxième au prix déjà fixé de 19 525 francs. Dans une lettre du 14 février 1965, Schwenkedel informa le maire Henry que les travaux de restauration étaient terminés. Il ne restait plus alors qu'à harmoniser les jeux. Pourtant, en avril 1965, d'autres travaux furent encore nécessaires. Deux tuyaux de façade furent changés. Le 14 juin 1965, les travaux furent enfin terminés. La réception provisoire des travaux eut lieu le 29 juillet en présence de Maurice Moerlen et de Claude Didierjean, nouveau maire élu. La réception définitive eut lieu le 11 février 1966 avec M. Moerlen et Georges Schwenkedel. Le 19 juin 1966 eut lieu l'inauguration avec un récital d'orgue de Maurice Moerlen, la présence du baryton KELLER, et la participation des petits chanteurs de Thann.

6. Les rénovations de 1990 et de 2001.

Près de vingt ans plus tard, l'orgue dû à nouveau être remis en état car des gravats provenant des voûtes encrassaient la tuyauterie intérieure. Le **24 février 1987**, Antoine Bois, facteur d'orgues à Orbey, proposa notamment le nettoyage complet de l'orgue et le démontage des tuyaux. Le ventilateur électrique placé dans le grenier de l'église fut descendu derrière la tribune et placé dans un caisson insonorisé. Ces travaux furent exécutés en 1990 et la restauration des claviers en 1991 après avoir cherché les fonds nécessaires, soit 130 460 francs. Le 26 novembre 1990, Maurice Moerlen joua sur l'orgue restauré pour l'inauguration.

Enfin, en **juin 2001**, le maire Jean-Louis BARLIER fit part au conseil de la nécessité de remplacer le jeu de *Clairon 4'* installé par Schwenkedel en 1944. Après l'avis de Maurice Moerlen, un jeu de *Clarinette 8'* remplaça le jeu défectueux. Les travaux exécutés par Antoine Bois furent reçus le 9 août 2001.

Aujourd'hui, il est facile d'identifier ce Callinet unique en Alsace. La console en fenêtre où se trouvent les claviers et les registres, la décoration du buffet, les quatre tourelles et les trois Plates-faces dessinant en haut des arcs, sont la marque d'un nom réputé. Après bien des années passées entre les mains de facteurs d'orgues pas toujours bien inspirés, l'orgue de Louis-François Callinet a maintenant la quasi-composition qu'il avait en 1877

Sources :

- ♦ Archives municipales de Fréland
- ♦ Recherches de Madame Gisèle Bois
- ♦ P. MEYER-SIAT : *Les Callinet, facteurs d'orgues à Rouffach et leur œuvre en Alsace*, Istra 1965



LES ÉLECTIONS AU REICHSTAG A FRÉLAND EN 1898

Alexandra GREVILLOT

Le 10 mai 1871, le Traité de Francfort impose aux Alsaciens une dictature qui durera 31 ans, jusqu'à la suppression du « paragraphe de la dictature ». Ce dernier confère au Président Supérieur (*Oberpräsident*), et plus tard au gouverneur (*Statthalter*), des pouvoirs exceptionnels « en cas de danger pour la sécurité. »

Dès lors, l'Alsace allait lutter contre la politique de germanisation du Reich, le « *Kulturkampf* », par un engagement direct de la part du clergé. Une presse catholique très active avant même le contexte de l'annexion permettra le déploiement de cette vitalité politique du clergé. Cependant, elle se manifestera principalement au niveau du *Reichstag*. Il y a une répartition des tâches entre les élites laïques et le clergé, entre le *Reichstag* d'une part et les assemblées régionales, départementales et locales d'autre part.

1. Les raisons de l'engagement politique du clergé au Reichstag.

Selon Christian Baechler, plusieurs raisons expliquent cet engagement dès l'annexion¹. D'abord, le clergé a une fonction de suppléance par rapport aux élites laïques qui quittent l'Alsace au début de l'annexion, mais cette fonction ne saurait expliquer à elle seule cet engagement, puisque lors du retour des élites, il continuera. C'est aussi pour protéger les intérêts de l'Alsace-Lorraine parce que personne d'autres qu'eux ne sont prêts à affronter cette position minoritaire et inconfortable qui est celle de député au *Reichstag* face à une majorité d'Allemands. Enfin, il faut ajouter aussi que le clergé prend moins de risque que la bourgeoisie qui est dépendante de l'administration.

Toutefois, c'est la politique anticléricale énoncée clairement par Bismarck en 1893, disant que l'ultramontanisme² est l'ennemi à combattre, qui va décider de l'opposition active du clergé au gouvernement. Il y a aussi le changement de politique scolaire « qui supprime l'inspection scolaire confessionnelle et crée des écoles d'instituteurs simultanées » en 1871 ; ensuite le projet de loi sur l'enseignement primaire et secondaire en 1873 qui « impose le contrôle de l'Etat sur la formation des congréganistes enseignants dans les écoles primaires, et l'inspection des maîtres, programmes et emplois du temps dans le secondaire privé »³. C'est d'ailleurs ce qui a amené les petits séminaires et le Collège libre de Colmar à la fermeture de leurs établissements. Puis, la question de l'enseignement des langues à l'école primaire, qui tient à cœur au clergé. Et la presse catholique, qui est le moyen traditionnel par lequel le clergé participe indirectement à la politique, largement financés par les clercs, ayant un large réseau de correspondance, est attaquée par le gouvernement allemand qui prend des mesures radicales pour faire taire les protestataires.

Fin mars 1897, l'abbé Charles Chevallier de Fréland note : « Le *statthalter*⁴ supprime deux journaux catholiques, le *Colmarer Zeitung* et le *Mulhauser Volksblatt* pour un article, *Wir machen nicht mit*⁵ nous ne prenons pas part à la fête du centenaire de Guillaume Ier, le sectaire gouvernemental en veut aux catholiques et aux indépendants. Excellent moyen de germaniser l'Alsace !!!!!⁶ . »

Face à ces attaques, les industriels libéraux et les cléricaux se rapprochent. En touchant à l'Eglise catholique, on touche à l'Alsace en quelque sorte. Et, comme seuls les hommes d'église auront le courage de défendre les intérêts de l'Alsace-Lorraine à Berlin, protestation politique et défense religieuse se confondront.

On peut distinguer deux phases concernant l'engagement politique du clergé catholique alsacien. La première va de l'annexion à 1890 et se caractérise par une protestation pure et simple. Elle est représentée par les « vieux protestataires » que sont Landolin Winterer, Joseph Guerber et Jacques Simonis. La deuxième commence en 1890 à l'arrivée d'une nouvelle génération, celle des « jeunes » dont Emile Wetterlé est l'un des représentants. Elle mènera à la constitution d'un parti politique alsacien en 1903 qui a pour but de s'engager véritablement dans la question sociale et de défendre l'Eglise face à l'anticléricisme.

Le docteur Bucher, en 1913, qualifiera la protestation de la nouvelle génération de « voilée, toute aussi intransigeante que la première, mais plus patiente puisque aucun des protestataires militants ne voulait la guerre de revanche, et plus souple puisqu'il s'agissait de maintenir l'idée française dans un pays qui avait besoin de vivre en s'adaptant à une situation qu'il n'était pas dans son pouvoir de changer et qui avait tout de même subi pendant quarante ans un travail de germanisation, maladroite sans doute, mais continue et sans merci⁷. »

C'est à cette deuxième phase que nous nous intéresserons ici dans le cadre des élections au Reichstag en 1898 du canton de Ribeauvillé.

2. Présentation des protagonistes pour les élections au Reichstag du Canton de Ribeauvillé

Trois candidats se présentent pour ces élections : l'abbé Wetterlé indépendant, Gustave Chevroton maire de St-Hippolyte et conseiller général du canton de Ribeauvillé, Finck bottier socialiste de Strasbourg.

Gustave Chevroton est né à Guémar le 17 décembre 1849 et décédé à Saint-Hippolyte le 4 août 1913. Fils de Gustave Chevroton, percepteur, et de Rosalie Schmitt. Il épouse en 1875 à St-Hippolyte Françoise Amélie Marie Franck. Il fait ses études au collège catholique de Colmar, sanctionnées par un baccalauréat en sciences en 1868. Puis, des études de droit à la suite desquelles il fut successivement notaire en France, à Roderen et à Saint Hippolyte. Il est nommé maire de Saint-Hippolyte le 9 juillet 1896 et il le restera jusqu'à son décès. Au moment des élections au Reichstag, il est conseiller général du canton de Ribeauvillé⁸.

L'abbé Wetterlé est né à Colmar le 13 avril 1861 et décédé le 24 juillet 1931 à Ouchy près de Lausanne. Fils de Jean-Baptiste Wetterlé, entrepreneur dans la serrurerie-mécanique pour le bâtiment, et de Marie-Catherine Wertz. Il entre au collège libre de Colmar en 1871. Il continue ses études au collège transféré à Lachapelle-sous-Rougemont en 1873. Et il les termine dans un collège à Aix-en-Provence chez sa sœur. Il entre au cloître dominicain de Saint Maximin en 1880 et devient le Frère Paul. La communauté sera transférée à Salamanque en Espagne suite à l'application des décrets de Jules Ferry en 1880 mais l'abbé n'y restera pas pour problème de santé. Il revient en Alsace pour entrer au Grand Séminaire de Strasbourg et termine ses études à l'Université d'Innsbruck. Il est ordonné prêtre en 1885. Il s'ensuit cinq années de préceptorat qui l'amèneront à voyager et à connaître des milieux nouveaux. En 1890, il devient vicaire à Lièpvre puis, la même année, vicaire à la paroisse St-Joseph de Mulhouse. C'est là, auprès de l'abbé Cetty, qu'il entame sa carrière journalistique⁹.

L'abbé Wetterlé suscite l'enthousiasme dans le canton de Ribeauvillé. Il faut dire que sa maîtrise des subtilités de la langue française en a vengé plus d'un des brimades des pangermanistes ! La majorité des fonctionnaires envoyés en Alsace sont fournis par la Prusse, la plupart originaires des pays rhénans, et, bien souvent, il ne s'agissait pas des meilleurs¹⁰ ... Le personnage le plus détesté était sans doute le gendarme. Rappelons-nous cet incident qui eu lieu au Bonhomme en 1901¹¹. Personnage qui se comportait souvent en conquérant, même après 40 ans d'annexion.

En 1897, Il fit son entrée en politique et devient conseiller général dans le canton de Colmar. L'année suivante, il annonce sa candidature au Reichstag. L'abbé Wetterlé veut rassembler les différents partis en une volonté commune pour la liberté de l'Alsace-Lorraine. Pour se faire, il taira ses idées modernes dans le domaine de l'école confessionnelle et de la séparation de l'Eglise et de l'Etat et devra rendre des comptes au clergé du Canton de Ribeauvillé. Une réunion a lieu le 2 juin 1898. Les curés Grussenmeyer de Sainte-Marie-aux-Mines, Gerber de Kaysersberg, Hans de Bergheim, Froehly d'Ammerschwihl, Wagner d'Orbey et le chanoine Raess de Ribeauvillé sont présents. L'abbé Wetterlé doit se justifier de ses relations avec les libéraux, des polémiques qu'il avait lancées sur les « Vieux ». Il promet de ne pas faire du Journal de Colmar une feuille d'opposition au gouvernement et de donner une base catholique au parti alsacien-lorrain¹².

3. La vitalité politique d'un curé ordinaire à Fréland

L'implication politique de l'abbé Charles Chevallier, curé de Fréland, est indéniable, le journal révélant la tendance générale du clergé alsacien à partir de l'annexion. Cependant, si on tolère l'implication politique du clergé dans les élections au Reichstag, on supporte mal que le prêtre s'en mêle au niveau local. Pour les élections au Reichstag de 1887, plusieurs plaintes sont formulées de la part du Ministère à l'encontre des prêtres du canton de Lapoutroie (Orbey, Lapoutroie, Bonhomme et Labaroche). Il sont accusés principalement d'avoir une attitude hostile au gouvernement mais aussi de ne pas avoir fait la prière à l'église pour sa majesté l'empereur ou d'avoir « omis de recommander l'auguste souverain aux prières des paroissiens »¹³.

L'abbé Charles Chevallier de Fréland n'est pas accusé à ce moment là, mais il le fut lors d'élections municipales dans son ancienne paroisse à Eteimbes. Il était accusé par une partie de ses paroissiens de s'être mêlé des élections et d'avoir tiré deux coups de pistolet dans son jardin lorsqu'il apprit que son parti triomphait. Le vicaire général, Marula, lui demandera de se justifier. L'abbé lui répondra qu'il n'a jamais dit, au prône, pour qui voter mais qu'il fallait « voter pour des braves gens », pour ceux qui sauraient défendre leurs intérêts ... Tous devaient savoir qui étaient ces « braves gens » ! Sachant, de la part des habitants d'Eteimbes, que ce fut toujours les rouges contre les noirs... Cet épisode nous montre bien le zèle qui était le sien en matière politique¹⁴.

Son engagement politique se poursuit à Fréland où il se fera le porte-parole de l'abbé Emile Wetterlé. C'est un véritable combat qu'il mènera, à ce moment-là, face au maire Séraphin Thomas, qui ne veut pas d'un prêtre politicien, pour récolter le plus grand nombre de voix. Son influence sur ses paroissiens est incontestable, et il en usera pour faire gagner l'abbé Wetterlé. Le clergé alsacien de cette époque est issu du milieu rural en majorité. L'abbé Chevallier sait donc se faire comprendre, connaît les préoccupations des masses et s'implique très énergiquement dans cette course aux élections du Reichstag de 1898. Il visite ses paroissiens, leur donne des bulletins de vote pour l'abbé Wetterlé et fait distribuer les programmes, etc.

C'est Constant Tempé qui « chaque matin attelait sa jument blanche à sa petite voiture [...] et puis, en avant par monts et par vaux, dans toutes les directions du vaste arrondissement. M. Tempé avait tracé le programme de la journée. L'abbé [Emile Wetterlé] se laissait faire et, après avoir débité ici et là son discours électoral, rentrait le soir, la voix éraillée, fourbu et n'en pouvant plus...¹⁵ ». Ainsi se présente l'abbé Wetterlé à Fréland le 8 juin. L'abbé Chevallier note : « ... à 6h visite de M. Wetterlé candidat au Reichstag. M. Joder [vicaire à Fréland] l'averti que notre maire est pour Chevroton, qu'il travaille pour lui et qu'il sera son adversaire, l'abbé tient ceci des Frères aquí notre maire a exprimé ses sentiments. »

Le 9 juin, il distribue des bulletins de vote : « ... à 4h30 je vais chez Riette Jos et Joséphine Prud'homme f. Cattel au Chêne bénir la maison je donne des billets de vote pour M. Wetterlé de là chez l'adjoint à 6h10 m. ... » Le lendemain, le maire lui présente le candidat Chevroton et le 12 Paul Humbert porte les bulletins pour Wetterlé au village.

Le 14, le jour des élections se rapproche et la tension monte, l'abbé Chevallier note : « Je fais distribuer les programmes Wetterlé, le maire travaille pour Chevroton maire de St Hyppolite concurrent gouvern. Justin Fréhard meunier porte les bulletins de Chevroton, les agents de police, garde champêtre, Riette, Schwartz et Barlier de Choé font le même office.

On calomnie M. l'abbé Wetterlé pour faire réussir l'autre, pauvres gens baisez les bottes des gendarmes !! [...] 15 Mercredi temps couvert 3h soir M. Chevroton apporte lui-même à Fréland un nouveau manifeste où il attaque M. Wetterlé qui n'ose pas se dire abbé à 4h – je vais faire une tournée dans toutes les maisons de Knolprée, commençant par l'adjoint »

4. Le jour des élections

Voici ce que l'abbé Charles Chevallier écrit le 16 juin 1898, après les résultats en fin de journée :

« 16 Jeudi – temps couvert – pluie – Election du Reichstag M. l'abbé Wetterlé est notre candidat, il a pour concurrent Finch bottier de Strasb. socialiste et Chevroton maire de St Hyppolite et je travaille pour M. Wetterlé. M. Thomas maire travaille pour Chevroton, par ses agents de police, garde champêtre [...] Les élections ont l'air de bien marcher en faveur de M. Wetterlé. Paul



Humbert distribue les bulletins sous les arcades de la mairie, Schuster les distribue au nom de Chevroton mais avec langueur et ennui. Xavier Petitdemange paraît souvent là et harangue les électeurs en faveur de M. Wetterlé. Je vais voter à 4 heures, je parle avec les membres du bureau d'éclairage électrique de calorifère à mettre dans notre église, jour même Paul avec moi, je lui sers un verre de vin. M. l'abbé [son vicaire Emile Joder] a fait l'article de 10h à midi sous les arcades en faveur de M. Wetterlé et de 4h à 6h.

Clôture de l'élection, M. Wetterlé a 139 voix – Chevroton 55 et le socialiste Finck 1. le soir, promenade ord.¹⁶ j'exprime ma joie à la jolie lune, c'est une défaite et une humiliation pour notre maire et une victoire pour le curé, tant pis pour lui lorsqu'il m'avait présenté Chevroton, je lui avais déclaré catégoriquement que je n'étais pas pour lui, que je ne voterais pas pour lui, notre maire ainsi renseigné s'est jeté corps et âme dans la bataille, il a voulu savoir qui aurait le plus d'influence à Fréland de lui ou du curé, il était convaincu de son pouvoir souverain, il est battu, il ne fallait pas se faire battre.

Il ne voulait pas de prêtre cette fois, le prêtre à sa sacristie disait-il, et quand il se présentait pour conseiller général, il courait chez les curés. Il a dit à Wiss cantonnier de faire voter ses ouvriers pour Chevroton, même qu'il le fallait, il a stiflé¹⁷ ses agents pour élever Chevroton et rabaisser M. Wetterlé. L'agent Schwartz a travaillé comme un beau diable. Le garde champêtre Riette a fait tout ce qu'il a pu. Schuster était certes un peu mou à distribuer les bulletins. Fréhard meunier a couru le village distribuer les bulletins. Le soir promenade ord ave »

Les termes de « victoire », « défaite », « bataille » sont très explicites. Mais parallèlement à cette véritable lutte de pouvoir qui se joue ici entre le maire et le curé, ce sont les sentiments francophiles de l'abbé Chevallier qui l'ont amené à prendre le parti de l'abbé Wetterlé.

Le « paragraphe de la dictature » sera supprimé en 1902 et il faudra attendre 1903 pour que les premiers partis régionaux se constituent, entre autres le parti catholique alsacien-lorrain. Mais la liberté de l'Alsace-Lorraine sera loin d'être gagnée.



Illustrations :

Photos prises par l'abbé Charles Rhein, vicaire à Fréland, entre le 01/10/1893 et le 19/11/1896. Alexandra GREVILLOT, archives privées

1. La maison du maire Séraphin Thomas à Fréland à la fin du XIX^e siècle.
2. La famille du maire Séraphin Thomas.
3. Fréland.

¹ Baechler (Christian), Le clergé catholique alsacien et la politique 1871-1939, in *Revue d'Alsace*, publiée par la Fédération des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie d'Alsace, n°111, 1985.

² (De ultramontain qui signifie « au-delà des Alpes ») « ... est ultramontain, au sens large, celui qui défend avant tout les droits de l'Eglise ; est ultramontain, au sens précis, le catholique qui croit en l'infailibilité du pape » in : Epp (René), *Le mouvement ultramontain dans l'Eglise catholique en Alsace au XIX^e siècle*, Lille, 1975, 2 tomes, 845 p.

³ Baechler (Christian), 1985 ... p.129.

⁴ « Le gouverneur de Strasbourg ».

⁵ « Nous ne participons pas » ou « Nous ne collaborons pas », traduction de Louis Schlaefli, archiviste du grand séminaire de Strasbourg.

⁶ Toutes les citations de l'abbé Charles Chevallier sont tirées de son journal intime. Nous avons respecté l'absence de ponctuation, ses fautes d'orthographe, ses abréviations. Bref, tout ce qui nous signale que nous sommes bien en présence d'une écriture pour soi.

⁷ Docteur Bucher cité in : Rémy (Jean-Robert et Gabriel), *L'abbé Wetterlé*, Librairie PLON, 3^e édition, Paris, 1932.

⁸ Collectif, NDBA, *Nouveau dictionnaire de biographie alsacienne*, Fédération des Sociétés d'histoire et d'archéologie d'Alsace, Strasbourg, 1982.

⁹ Rémy (Jean-Robert et Gabriel), *L'abbé Wetterlé*, Paris, librairie PLON, 3^e édition, 1932, 257 p ; NDBA.

¹⁰ Vogler (Bernard), *Histoire politique de l'Alsace*, édition La Nuée Bleue, Dernières Nouvelles d'Alsace, La bibliothèque Alsacienne, Strasbourg, 1995, 431 p.

¹¹ Voir article de Jehin (Philippe), « Le bal du gendarme du Bonhomme en 1901 », in *Bulletin de la Société d'histoire du Canton de Lapoutroie*, n°21, 2002, p. 56-57.

¹² Baechler (Christian), l'abbé Wetterlé, un prêtre patriote et libéral (1861-1931), in *Archives de l'Eglise d'Alsace*, 1986 p. 242-286.

¹³ ADBR, Registre de correspondance de l'Evêché, 1 VP.

¹⁴ Idem, ...

¹⁵ Souvenir du chanoine Issenhardt cité in : Rémy (Jean-Robert et Gabriel), *L'abbé Wetterlé*, 1932, p. 95.

¹⁶ Ordinaire.

¹⁷ Rature. Il a peut être voulu écrire « stiflé ».

LE BAL DU GENDARME DU BONHOMME EN 1901

Philippe JÉHIN

Le *gendarme-du-Bonhomme* est-il réapparu en 2002 ? Il est sûr que dans notre Bulletin précédent 2002, la dernière page de cet article manquait, laissant les lecteurs dans l'expectative, l'inquiétude peut-être, quant au sort des *Zehringer* abandonnés dans les geôles de la gendarmerie...

La rédaction a décidé de lever cet angoissant suspens en publiant une seconde fois l'article, en entier !, dans le Bulletin 2003. Elle présente toutes ses excuses à l'auteur Philippe Jéhin, notre vice-président, et vous souhaite bonne lecture.

A l'automne 1901, le village de Bonhomme est secoué par une vive agitation qui a pour origine un petit incident à la fin d'un bal. Cependant, ce banal fait divers reflète de réelles tensions dans la commune à l'égard des autorités allemandes, pourtant établies depuis trente ans déjà.

1. Un bal interrompu.

Le dimanche 1er septembre 1901, un bal est organisé au Bonhomme. La jeunesse s'y amuse fort tranquillement. A 11 heures du soir, un gendarme du village nommé Eckerlein apparaît au milieu de la piste de danse et veut interrompre les réjouissances. Un témoin racontera plus tard que « *le gendarme avait passé une bonne partie de la soirée à la buvette du bal, occupé à mesurer les chopes, à faire nettoyer les tables, à chasser les jeunes gens de leurs places pour y faire asseoir Mademoiselle sa sœur, une charmante personne assurément (...)* Sur le soir, cependant, le gendarme devint pensif. Un gros chagrin le minait visiblement. L'ordre le plus parfait ne cessait de régner au bal et à la buvette. Pas un cri déplacé, pas la moindre plaisanterie de nature à offusquer la pudeur d'un gendarme ou même celle d'une sœur d'un gendarme. » (1)

Le gendarme mélancolique somme les musiciens de suspendre leurs joyeux airs de valse et ordonne à la foule de se retirer. Les jeunes gens refusent, ils veulent poursuivre. Ils crient : « *Nous*



avons la permission de minuit ! » Ils réclament la présence du maire ou de son adjoint. Ce dernier intervient en déclarant que le maire avait, par un arrêté en bonne et due forme, autorisé le bal jusqu'à minuit. « *Or, il n'est pas minuit !* » clament-ils en chœur. « *En avant la musique !* » Et la valse redémarre avec plus d'entrain encore.

Dépité, le gendarme quitte le bal. Mais, un quart d'heure plus tard il revient accompagné de son collègue Herm. Les deux pandores, armés de fusil avec la baïonnette au canon, envahissent la piste de danse et y chassent les danseurs. Personne n'oppose de résistance et la foule se retire. Les jeunes s'en amusent plutôt. Ils s'écartent des gêneurs, tandis que d'autres poussent des coups de sifflets et des cris. La jeunesse prend le parti d'en rire et invente « *le jeu du coq du gendarme* » qui consiste à crier à tue-tête le chant du coq. Les gendarmes sont ridiculisés.

Ce dernier jeu fait référence à un incident qui s'était produit quelques jours plus tôt : un enfant avait tué le coq du gendarme. Le malheureux gendarme, affublé de quolibets, ayant perdu un coq dont il semblait fier, avait déjà dû subir un autre affront, celui « *des abeilles du gendarme* ». Des habitants du village avaient discrètement renversé sous ses fenêtres une ruche bourdonnante.

2. Une arrestation mouvementée.

Cet incident a cependant excité quelques esprits mutins. Le lendemain, à 22 heures 30, une pierre est lancée contre la fenêtre du gendarme ombrageux. Le gendarme excédé, tire un coup de feu en leur direction. Heureusement, personne n'est atteint. Vers 23 heures 15, des cris partent de l'auberge *Au lion d'or*. Des gendarmes épaulés par un douanier investissent les lieux. Ils en ressortent avec Victor Zehringer, les menottes aux poignets et en chemise de nuit. Le jeune homme est conduit au corps de garde, sans que les gendarmes lui aient laissé pas le temps de s'habiller. La maréchaussée le soupçonne en effet d'avoir lancé la pierre et renversé la ruche. L'arrestation est mouvementée, les cris ont alerté le voisinage. Un des frères du suspect accourt et demande aux gendarmes des explications sur cette arrestation nocturne. Ceux-ci lui répondent par des coups de sabre qui le laissent étendu au sol, la tête ensanglantée.

Le lendemain, mardi, 3 septembre, Victor Zehringer, son père et son jeune frère sont emmenés à Lapoutroie. Le frère qui s'était interposé pendant l'arrestation ne peut, lui, être transféré, le médecin s'y oppose à cause de la gravité de ses blessures.

3. L'intervention de la justice.

La population du Bonhomme est outrée par de tels procédés et l'agitation gagne rapidement les autres communes du canton. Une instruction judiciaire est en cours. Le tribunal devra aussi répondre à plusieurs questions que se posent les habitants particulièrement irrités :

- ♦ Le gendarme peut-il contrevenir à un arrêté municipal de son propre chef ?
- ♦ Le gendarme peut-il violer un domicile privé à 23 heures ?
- ♦ Peut-il arrêter et conduire au poste un suspect en chemise de nuit ?
- ♦ Peut-il frapper le frère du suspect qui demandait une explication ?

Le 20 septembre, le juge saisi de l'affaire se rend au Bonhomme pour interroger plusieurs témoins. Trois jours plus tard, il revient au village, accompagné du procureur et de son substitut. L'affaire n'est pas prise à la légère par les autorités judiciaires qui ne semblent pas vouloir faire traîner l'affaire. Arthur Zehringer, le jeune frère, est remis en liberté.

L'enquête se termine le mois suivant. Une nouvelle arrestation se déroule au Bonhomme : celle d'un autre frère de la même famille qui avoue avoir jeté la pierre contre la vitre du domicile du gendarme Eckerlein. Ses aveux permettent d'innocenter ses frères maltraités par les gendarmes. Quant aux gendarmes, ils subissent eux aussi, les conséquences de cet incident. L'ombrageux Eckerlein est muté dans une autre localité. Son collègue Herm doit lui aussi quitter Le Bonhomme. Son propriétaire lui a donné son congé pour le 1er novembre mais personne dans le village ne consent à lui fournir un nouveau domicile.

Cet incident minime paraît cependant révélateur d'un état d'esprit et de la mentalité des habitants du Bonhomme au début du XXe siècle. Il reflète une certaine hostilité des habitants envers les représentants de l'ordre pendant l'annexion allemande de 1870-1918. Certes, la proximité de la frontière permet une lucrative mais dangereuse contrebande sévèrement réprimée (2). Ces troubles suggèrent une certaine réticence face à l'occupation mal acceptée depuis trente ans. Peut-être aussi, cet esprit de rébellion face aux représentants des autorités correspond-il à un élément de la mentalité des habitants du Val d'Orbey. Nous essaierons d'en trouver des traces plus anciennes dans un prochain article.

NOTES.

(1) *Journal de Colmar*, Jeudi 12 septembre 1901.

(2) Voir à ce sujet.

Jean-Claude FOMBARON, « Les incidents de frontière au Col du Bonhomme au travers de la presse française », Bulletin de la Société d'histoire du Val d'Orbey, canton de Lapoutroie, n° 19, 2000, pages 51-58.

Armand TOSCANI. « La contrebande au Bonhomme au début du siècle », ibidem, pages 59-60.

Illustration :

Carte postale, *Gendarme allemand*, début du XXème siècle, Collection Armand TOSCANI.

COMMENT LES GENS SE SOIGNAIENT-ILS PAR LES PLANTES DANS LE CANTON DE LAPOUTROIE ?

Christian BUSSER , docteur en pharmacie

« Je vous remercie vivement pour votre invitation¹⁸, mais j'ai beaucoup de scrupules, car je ne suis pas welche et ne parle pas le patois : beaucoup d'entre vous en savent plus que moi par expérience. Mais les Basses Huttes m'ont adopté et votre région très originale me passionne. Je prépare une thèse ethno-pharmacologique sur le sujet de ce jour.

J'ai eu d'abord la chance de voir plusieurs manuscrits, datant des années 1870 environ, et traitant de recettes culinaires et surtout de traitements de diverses affections, et j'ai d'autre part recueilli de très nombreux témoignages sur l'utilisation de plus de 120 plantes médicinales dans le canton vert. »

1. Le mode de vie a beaucoup contribué à maintenir la santé des habitants.

- **Les habitants consommaient beaucoup de fruits** (cerises, pommes, poires, petits « fruits rouges »), et en hiver sous forme de fruits secs (le *ogey*), source de beaucoup de vitamines et d'oligo-éléments. La science a montré que les sels minéraux ou vitamines sous forme d'oligo-éléments ou de vitamines à doses physiologiques (sous forme de fruits) étaient idéalement assimilées¹⁹.
- **Forte consommation d'aliments lactés**, apportant du calcium, et jouant sur l'équilibre acide-base de l'organisme : en évitant l'acidification, contribue à limiter les risques de rhumatismes par exemple
- **Utilisation de chaufferettes (tchatcho)**, faites de coussins emplis de noyaux de cerises : en cas de « mal aux reins », de coliques digestives, pour réchauffer les articulations ; mais à éviter si risque d'appendicite ou de péritonite.
- **Utilisation de nombreuses plantes à la fois médicinales et alimentaires** : le céleri, le poireau, l'ail, l'ail des ours, les cerises (en cures), le pissenlit, les choux

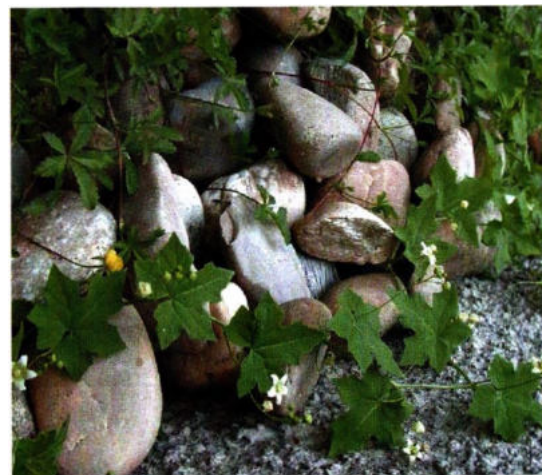
- **Utilisation de plus de 120 plantes médicinales** dans le canton, sachant que les familles n'en connaissaient bien que de 10 à 40 environ, poussant dans leur habitat.

D'autres éléments du mode de vie intervenaient dans la santé :

- **les eaux de source**, dont on a montré l'effet diurétique prolongé (une sorte d'effet retard), et le climat très bénéfique.
- **le régime alimentaire** était par nature préventif (avant l'heure) contre diverses maladies : contre le diabète par exemple : beaucoup de légumes, de fruits, d'eau et de plantes médicinales ayant des propriétés antidiabétiques : myrtille, noyer, ronce...

2. Exemples de traitement de maladies.

Prenons **l'exemple des pneumonies**, provoquant des fièvres dites « quarts », apparaissant le 3^e, le 6^e, le 9^e jour. On disait : un tel n'a pas passé le 6^e jour (jour d'accès de forte fièvre). Dans certaines familles on utilisait lo « sauvedch navéi » ou Bryonia dioica Jacq., la bryone. Lo sauvetch navei, avait en effet sauvé sept fois un homme de pneumonie, qui est néanmoins décédé la huitième fois malgré le même traitement, bien entendu avant l'ère des antibiotiques, entre les deux guerres. Son fils se souvenait qu'il s'agissait d'une très grosse racine bien aqueuse que sa maman coupait en rondelles et dont elle lui faisait une décoction à boire pendant plusieurs jours.



Bryone (navet sauvage)
Bryonia dioica L. Cucurbitaceae

Une étude remarquable de Panossian et autres en 1997 a montré que Bryonia alba, la bryone qui joue le même rôle que notre bryone en Europe centrale est par ses cucurbitacines une véritable plante adaptogène, donc liée au système du stress (complexe neuro-endocrino immunitaire), qui stimule ou régule en particulier la sécrétion de corticoïdes (action anti-inflammatoire). Mais aujourd'hui que l'on connaît mieux ses propriétés et sa toxicité (bien que faible : plante surtout purgative), il serait préférable de l'utiliser à doses contrôlées.

Le second exemple du canton est un mélange de 20 feuilles de ronce (astringent et antibactérien), d'une feuille de houx (fébrifuge et antispasmodique si toux), et d'une feuille de lierre (antispasmodique si toux, et antibactérien), utilisé avec succès dans les **états grippaux avec toux** ; de plus cette formule extraordinaire peut être récoltée même en hiver sous la neige, les feuilles de ces plantes étant persistantes.

Les bronchites étaient souvent soignées :

- par les limaces (lemeço), dont on sait qu'elles contiennent de l'hélicidine, principe soufré antitussif (toujours commercialisé en pharmacie : sirop).
- par des plantes sudorifiques telles que le sureau (lo sèye), qui « fait sortir la maladie »
- par la bourrache : anti-inflammatoire, diurétique, sudorifique, et tonique cardiaque
- par d'autres plantes telles que le serpolet (lo piley)...

En cas de toux de type bronchitique, les habitants connaissaient bien les espèces pectorales (reconnues par la Pharmacopée Française, au XIX^e siècle déjà), qui sont toutes fluidifiantes des sécrétions bronchiques : bouillon blanc, coquelicot, guimauve, mauve, pied de chat (Gnaphale), tussilage et violette, et dont certaines agissent en même temps sur les toux sèches (tussilage, bouillon blanc).

Les pleurésies étaient souvent traitées en médecine populaire, surtout dans les hameaux d'altitude ou en l'absence de médecin (mais on ignore les résultats obtenus, comme pour les pneumonies), avec les plantes suivantes : genêt, gratteron, piloselle, bourrache, limaces...

3. Dans le domaine vétérinaire.

La fièvre aphteuse était traitée « humainement » sans abattre le cheptel : les fermes atteintes s'isolaient d'elles-mêmes et hormis les bêtes faibles, la plupart des animaux survivaient. Dans une ferme, lors de l'épidémie de fièvre aphteuse des années 1950, on donnait à manger aux bêtes des oignons cuits avec du vin blanc (que les vaches aiment bien) pour soulager les aphtes. Les sabots qui semblent se déchausser étaient traités au vinaigre. La bouche aussi était nettoyée au vinaigre.

4. Les traditions se sont assez bien conservées dans certaines familles.

C'est surtout le cas en **altitude**. Ces familles y préparent encore des tisanes de santé à base de mauve, de bouillon blanc, de cassis, d'achillée en fonction des saisons et des besoins familiaux du moment. Souvent c'est grâce aux **femmes** que ces traditions ont pu se maintenir aussi bien ici : formules et recettes pour les enfants, pour les maladies ou les âges critiques de la femme, poursuite des traditions de la famille (oralement ou par des livrets de famille).

5. La théorie des signatures est également présente sporadiquement.

Son principe (qui remonte à la nuit des temps, et est toujours une des bases des médecines primitives) repose sur **l'analogie** entre :

- des formes, couleurs, odeurs, goûts ou autres manifestations de la plante qui s'exprime
- et des pathologies qui ont des manifestations semblables.

Ainsi l'ortie blanche est conseillée ici pour les pertes blanches, l'ortie jaune pour les pertes jaunes, la pensée violette pour les ulcères (violacés)...

Parmi les plantes les plus utilisées, je citerai la mauve, que j'ai étudiée en partant des éléments linguistiques, des traditions rencontrées dans le pays welche, et des données actuelles de la science qui confirment la plupart des usages d'ici.

6. En conclusion,

vos pays welche a beaucoup de chance et d'atouts dans le domaine des plantes médicinales:

- **grâce à votre patois de quinze siècles**, héritage précieux entre tous puisqu'il a commencé à se former après le départ des troupes romaines vers la fin du cinquième siècle, et qu'il a encore des secrets à nous transmettre
- **par la présence d'une véritable pharmacopée populaire** de plus d'une centaine de plantes (affections broncho-pulmonaires, rhumatismales, rénales, dermatologiques, digestives, gynécologiques...) et d'une nature protégée
- **par les nombreux modes de préparation** et les formules ou recettes médicinales, dont beaucoup restent à découvrir.

Je profite de ces quelques lignes pour remercier les nombreuses personnes qui m'ont aidé à conserver ce patrimoine et je lance en même temps un appel à tous ceux qui ont encore des souvenirs dans ce domaine pour qu'ils les transmettent à la Société d'histoire ou à moi-même. »

ANNEXE 1 : UNE PLANTE ÉTUDIÉE EN DÉTAIL : LES MAUVES

1. Linguistique : lo fermèdjèl (Éléments de linguistique selon Rolland²⁰)

- **La grande mauve** (*Malva silvestris* L.)
se dit « haut fremèja » dans les Vosges selon Haillant, usage proche du pays welche où la plante m'était décrite comme « haut fermèdjèl ».
- **La petite mauve** (*Malva L.* sans autre précision chez Rolland ; en réalité *Malva neglecta* L.) porte les noms suivants en patois de l'Est :
 - Formèdjej : environs de Lapoutroie
 - Fermèdjé : Saulxures Vosges (Haillant)
 - fromageons : (Meurthe, Meuse, Vosges, Doubs, Hte Marne, Loiret, Loire et Cher)

Les enfants mangent le fruit de la mauve qu'ils comparent à un fromage ou à un pain ou à un gâteau, d'où ses noms, dérivés de fromage, petit pain ou pain de beurre.

- **La guimauve** (*Althaea officinalis* L.).
est en revanche appelée généralement par son nom français prononcé de manière patoisante ou écrite (dans un cahier de recette de Lapoutroie, 1870 environ) sous le nom de « mauve blanche », allusion probable à ses fleurs plutôt blanches que rosées. Rolland²¹ donne les termes suivants :
 - gumôve Eloyes (Vosges), Haillant

- guimôf, Chatel et Chimenil (Vosges, Haillant)
- jamais sous le nom de fermèdjèl ou dérivé dans l'ouvrage de Rolland.
- Ceci nous indique que la plante est moins connue que la mauve (sauf dans le cahier de recettes cité : remède 2 « pour les esquinancies ») et qu'elle est peu différenciée des mauves sur le plan thérapeutique. Sur le plan botanique, rares étaient ceux qui la connaissaient ; parfois elle était décrite comme ressemblant à la rose trémière, ce qui est exact (Espèce de Malvacée voisine).

2. Utilisations.

La mauve (deux espèces citées) constitue le remède le plus utilisé dans la région avec le saindoux et les eaux de vie.

▪ Dans les névralgies accidentelles :

Faire un cataplasme de feuilles de mauve fraîches et sèches ; le poser chaud le soir sur la partie malade et s'endormir si l'on peut ; « le lendemain on a perdu le souvenir de son mal ». (L1) Il faut remarquer que dans le langage du XIX^e siècle, une « névralgie accidentelle » est une blessure ou un traumatisme douloureux et infecté (éveillant la douleur au niveau des terminaisons nerveuses et non une névralgie au sens moderne) : dans ce cas l'action anti-inflammatoire et antibactérienne de la mauve peut rendre des services.

▪ Dans les cas de coryza, voir ce mot (mauve, sauge et bourrache)

▪ Maladie du charbon :

« Faire bouillir la plante entière de mauve et y tremper les parties atteintes par la maladie du charbon » (L1) Rappelons que la maladie du charbon, fréquente au XIX^e siècle²² est due au *Bacillus anthracis* (véhiculé dans la chaîne alimentaire à partir de fourrage imprégné de spores, vers les moutons, bovidés et chevaux et enfin l'homme). On parlait à cette époque des « champs maudits » où avaient été enterrés des animaux morts et infectés et qui continuaient ainsi à contaminer tous les animaux. Les animaux paraissant en pleine santé meurent en l'espace d'une demie-heure à une heure : ils chancellent et semblent étourdis, la bouche remplie d'écume ; les urines et les excréments apparaissent sanguinolents et certains animaux tels les moutons laissent sortir un sang noir de leurs naseaux. Les hommes meurent en 5 à 6 jours : apparaît d'abord une tache rougeâtre puis brun-violet, un escarre noirâtre, un œdème inflammatoire, puis une gangrène avec fièvre à 39-40° et enfin l'asphyxie peut emporter le patient dans la forme pulmonaire de la maladie du charbon (inhalation de spores par voie nasale). Mais dans 4 cas sur 5, la guérison était spontanée si l'asphyxie et l'inflammation et/ou la gangrène étaient traitées.

Cas de la forme externe de la maladie du charbon contractée par un homme au cours de la 2^e guerre mondiale au niveau du doigt. Celui-ci ne voulant pas consulter le médecin allemand d'Orbey utilisa la mauve : « toujours faire saisir la mauve par l'eau froide, puis la

faire bouillir et dans tremper le doigt dans la décoction obtenue. Des chapelets de grains noirs sont sortis du doigt au bout de quelques jours et la personne guérit. »(1)

Dans les inflammations externes , panaris et furoncles :

Faire comme précédemment. Utilisation très fréquente en association avec le schnaps ou le « faurlauf », première coulée de l'eau de vie), pour favoriser la cicatrisation après blessure (ou après incision d'un panaris) ou pour faire sortir les échardes : souvent en compresses (universel)

Dans les affections respiratoires

très utilisée en infusion ou décoction, souvent en association avec la farine de lin en cataplasme, voire les deux en cataplasme (universel)

Infusion ou décoction en tant que laxatif léger :

souvent utilisée dans des tisanes de santé, composées par les familles, particulièrement pour les personnes du 3^e âge ; de plus son effet adoucissant est reconnu par ses utilisateurs qui ont vu la différence avec les remèdes actuels à base de séné. Les mauves, contrairement aux laxatifs anthraquinoniques (séné, cascara, bourdaine, rhubarbe) ne provoque pas de colite secondaire. La tisane de mauve est dite « grasse » de par sa consistance mucilagineuse et souvent on y ajoutait du jus de citron pour rendre le goût plus agréable.(1, 9)

Remède pour les vaches :

- **Après vêlage** : c'est un remontant pour les vaches, peut-être par son effet laxatif (9) ; donnée après vêlage, mélangée à de l'orge (1)
- **La mauve a permis la guérison complète d'une vache âgée** blessée au pied à l'époque de la Grande Guerre et dont le sabot avait quasiment disparu ; elle devait être abattue ; l'éleveur a pratiqué des bains de décoction de mauve (plante entière) tiède dans un baquet et la vache y revenait d'elle même !(1)
- **En cas de mammites**, la plante entière était utilisée « cuite » pour les vaches, en usage externe (17, 5)
- **Dans les cas d'entorses, de foulures**, les fleurs séchées de mauve alcée sauvage, pour « désenfler » ; dans les « **enflures** » entre les ongles des pattes des vaches : infusion de fleurs dans un baquet et faire tremper la patte pendant que le fermier lui donne à manger. » ; la petite mauve en revanche est considérée dans la famille comme inefficace dans les ulcères variqueux ; la mauve alcée fut utilisée dans les années 1990 (suivant la tradition familiale du XIX^e siècle) contre l' infection d'un ongle qui aurait dû être opéré par un chirurgien de l'hôpital de Colmar : la personne fit des compresses ou bandages d'infusion de fleurs de mauve alcée et guérit, évitant ainsi l'opération (31)

La plante peut être utilisée fraîche ou sèche, dans tous les cas cités. Coupée au début de la floraison, elle est conservée dans des sacs de papier ou de toile dans la plupart des maisons, sous forme de bouquets de la plante entière.

3. Sur le plan botanique,

on rencontre les mauves suivantes dans notre canton :

Petite mauve : (Malva rotundifolia L. = neglecta Wallr.) ; feuilles presque rondes,



légèrement palmées et dentées ; tiges latérales toujours couchées, fleurs très pâles ; nitrophile elle aime les anciens lieux habités (actuellement aux Basses Huttes un hameau d'Orbey, les anciens savent que 65 maisons d'avant 1914 ont disparu et la mauve s'y trouve toujours), les lieux tassés, champs, sentiers ; 10 à 50cm

Petite Mauve malva rotundifolia L.
= *neglecta Wallr Malvaceae (CB)*

■ **Grande mauve** (*Malva silvestris L.*) :

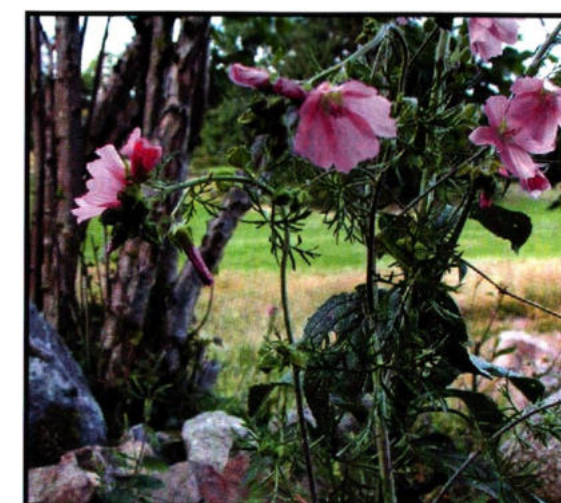
moyenne à grande s'étalant fréquemment ; feuilles parfois à taches noires ; nitrophile répandue partout : terrains vagues, chemins, décombres ; 30 à 120cm ; grande corolle rose violacée, veinée de violet

Mauve Sylvestre ou grande Mauve
Malva silvestris L. Malvaceae (35)



■ **Mauve alcée** (*Malva alcea L.*) :

feuilles incisées profondément ; assez répandue sur les bords des routes et terrains vagues 50 à 120cm, belles fleurs roses atteignant souvent 5cm de largeur. Cette mauve est couramment recensée en Alsace et dans le canton vert (in Issler op.cit.p.337).



Mauve Alcée Malva alcea L. Malvaceae (CB)

- **Mauve musquée** (*Malva moschata* L.) :

Les feuilles sont comme pour la précédente : silicicole et subméditerranéenne, moins répandue que la précédente, rare en plaine, haies, clairières, talus : 30 à 80cm ; faible odeur musquée.

Ici comme dans d'autres régions de France **les mauves sont appelées « fromageon »** parce que leur fruit est constitué d'une couronne leur donnant l'aspect d'un fromage.

Toutes ces espèces botaniques sont utilisées **de la même façon** et possèdent effectivement **les mêmes propriétés**²³. Notons que la mauve alcée est très répandue à l'état sauvage et était utilisée comme les autres en l'absence de culture.

4. Les Propriétés reconnues en pharmacie

Ce sont surtout les fleurs de la mauve sylvestre qui sont utilisées tandis que dans le canton ce sont les bouquets de la plante entière, éventuellement avec les jeunes racines; les propriétés restent les mêmes²⁴.

Très riche en mucilages uroniques.

Presque toutes les parties de la mauve sylvestre sont émollientes, calmantes, pectorales antitussives et laxatives²⁵ ; elle fait partie des espèces pectorales et sert dans les cas de toux, bronchites, trachéites et laryngites ; très utile dans les constipations des jeunes enfants et des vieillards d'autant plus que ses mucilages l'indiquent dans les maladies inflammatoires des voies digestives ou urinaires (surtout gastro-entérites, diarrhées, dysenterie).

Dans le traitement des dermatoses.

En usage externe, la mauve est efficace par effet anti-inflammatoire. Pour les furoncles à staphylocoques, les abcès : soit en bains, soit en cataplasmes avec de la farine de lin. On a montré en effet que les fleurs de mauve sylvestre stimulent l'activité phagocytaire du système réticulo-histiocytaire²⁶, d'où son activité antibactérienne. C'est un exemple frappant où la médecine populaire connaissait un usage depuis des siècles qui fut prouvé en 1980 seulement.

ANNEXE 2 - ÉLÉMENTS DE LINGUISTIQUE

Sur le plan linguistique, j'ai étudié l'origine de tous les noms de plantes médicinales en pays welche (en utilisant les dictionnaires universitaires des patois gallo-romans) et je me suis demandé **ce qu'ils évoquaient** :

- ♦ **D'abord une signification morphologique** permettant de décrire une plante et de ne pas la confondre avec une espèce voisine ou lui ressemblant :

Un exemple, **LES ALISIERS** : *sorbus aria* et *sorbus torminalis*

Sources	<i>Sorbus aria</i> (L.) Crantz	<i>Sorbus torminalis</i> Crantz
Flore d'Alsace ²⁷	- Alouchier - Mehlbeere	- Alisier - Elsbeere - Alschberrla
Dénominations françaises du canton welche	- Alisier, - alisier blanc, - alisier à petites pommes (par opposition au cormier : sorbier à petites poires : voir l'article sur les sorbiers)	- Alisier
Dénominations en patois welche	- L'èyeri (O) - L'aleri (L) - Lé-z-aler (O) - Lo byan brecht (F) signifiant feuillage ou branchage blanc, allusion au dessous des feuilles blanc pour cette seule espèce	- L'èyeri (O) - L'aleri (L) - Lé-z-aler (O)

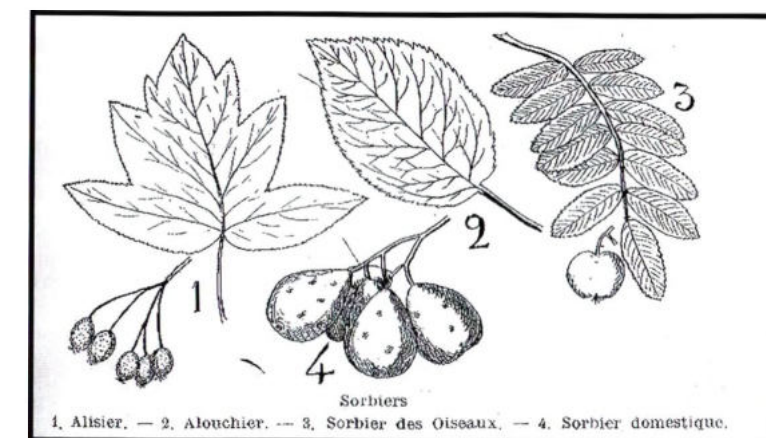
Pour le sorbier,

le nom latin est *Sorbus aucuparia* L.

et les noms patois sont : lo fyèran bauw (le bois puant) et lé rbey ou l'èrbè

Les quatre espèces de « **sorbiers** » courants étaient ainsi distingués :

l'alisier à feuillage blanc ou non, le sorbier au bois puant, le sorbier à petites poires.



1. *sorbus torminalis* Crantz : Sorbier torminal = Alisier

2. *Sorbus aria* (L.) Crantz : Alouchier = Alisier blanc

3. *Sorbus aucuparia* L. : Sorbier des oiseaux

4. *Sorbus domestica* L. : Sorbier domestique = Cormier

- ♦ **Pour la mauve**, c'est du fruit ou fromageon que dérivera le terme patois.
- ♦ **Les propriétés thérapeutiques** : *fouyatt de tcherpetei* ou *fouyatt de permettei* = feuilles de plantain, allusion aux propriétés cicatrisantes de ces plantes ; *lo pchèley* pour le pissenlit aux propriétés diurétiques ; *l'yerb de trip* ou *prevel*, allusion aux propriétés digestives.
- ♦ **Légendes et croyances** : « *pouridey* » ou *poire de Dieu* pour l'aubépine ; le « *manteau de Dame* » pour l'alchémille.
- ♦ **Termes transcrits et incompris par la population** : « *lè vyèkslèn* », dérivé du germanique *Weichselkirsche*, pour le bois de Sainte Lucie.
- ♦ **Allusions à la culture agricole** : « *le lait de couleuvre* » pour la chélidoine.
- ♦ **Symbolisme des fleurs** : « *poulette* » pour le bleuet ou « *chipie* » pour les colchiques.
- ♦ **Usages décoratifs** : « *teinture d'œufs* » pour le gaillet mou.
- ♦ **Les effets constatés** : « *gratte-cul* » (*chaupèku*) pour l'égline, *pisse-au lit* pour le pissenlit ; « *lé chakess* » (sensation de brûlure) pour l'ortie, « *le bois qui pue* » (*fyèran bauw*) pour le sorbier.

¹⁸ Conférence donnée le 28 avril 2002 à Fréland, lors de l'assemblée générale de la Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie - Val d'Orbey.

¹⁹ Cité par Curtay.

²⁰ Rolland.op.cit.TIII p.97

²¹ Rolland.op.cit.TIII p.85

²² Larousse médical op.cit.p.1005

²³ Fournier TII p.189

²⁴ Anton op.cit *Malvae flos* p.335 et *Malvae folium* p.338 citées avec des propriétés identiques: il s'agit dans les deux cas de *Malva silvestris* L.

²⁵ Bézanger op.cit.p.130

²⁶ Delaveau P., Lallouette P., Tessier A.-M. *Planta méd.* 1980, 40, 49-54, cité par Bézanger op.cit.

²⁷ Flore d'Alsace op cit p.295

Dernière minute !

Le 23 juin 2003 à l'Université Marc Bloch de Strasbourg II, M. Christian BUSSE a soutenu brillamment sa thèse de doctorat en ethnologie, aspects linguistiques, anthropologique et de phytothérapie, intitulée :

« Enquêtes sur la médecine populaire aux XIX^{ème} et XX^{ème} siècles dans la région d'Orbey ».

Toute nos félicitations et notre gratitude pour ce travail remarquable et pour l'amour que M. Busse porte à notre région.

LA TOUR DU FAUDE

VEILLE DE NOUVEAU SUR LAPOUTROIE ET ORBEY

Jean MATHIEU

Après la traversée de HACHIMETTE, le massif du Faudé sépare les deux vallées de Lapoutroie et d'Orbey. Ce cône gréseux, de 773 m d'altitude, est un excellent observatoire sur une bonne partie du canton welche : il a depuis longtemps attiré l'attention des habitants.

1. La première Tour de 1891.

En 1889, la section du Club vosgien de Kaysersberg Lapoutroie décide de construire au sommet du Faudé d'une tour d'observation. L'initiative revient à deux de ses militants de Lapoutroie, le juge TARON, fonctionnaire allemand, et Maître NOËL, français des Vosges, resté à Lapoutroie malgré l'annexion où il exerça durant 33 ans (1860-1893) la charge de notaire.

Les subventions des communes environnantes ont permis de réunir les 2000 marks or nécessaires et les travaux ont été confiés à l'entrepreneur Carlo FRANZETTI, d'après les plans du « Bauinspektor » WINCKLER de Colmar. La tour s'élevait à 12 mètres de hauteur sur un terrain appartenant à M. ANCEL, adjoint au Maire d'Orbey. De forme carrée, massive et écrasée, elle manquait quelque peu d'élégance. De la porte d'entrée, au-dessus de laquelle l'aigle impérial déployait ses ailes, dans un cartouche de grès rose, un escalier de 54 marches conduisait à la plate-forme supérieure d'où l'on embrassait un panorama splendide.

L'inauguration eut lieu le 11 octobre 1891 en présence des notabilités de tout le canton, des délégations des sections du Club vosgien de Colmar Lac Blanc, qui englobait Orbey, de Ribeauvillé, Sainte-Marie-aux-Mines, Munster, Sélestat et Strasbourg, avec la participation de la Société de musique d'Orbey, la seule existante dans le canton à ce moment. Dans son discours l'Oberförster HALBHAUER président du Club vosgien de Kaysersberg - Lapoutroie, affirma que désormais « *die echte deutsche Zivilisation* », la véritable civilisation allemande, régnerait à jamais sur le Faudé.

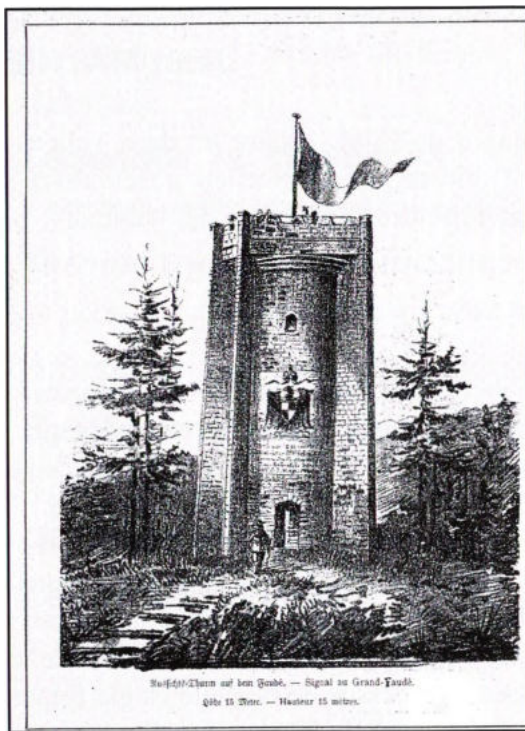
2. La deuxième Tour de 1934.

Cette tour fut victime de la Première Guerre mondiale. Le belvédère s'est effondré un soir de juillet 1915, vers 19 heures. Criblé depuis plusieurs jours par les obus qui la frappaient, la tour qui servait d'observatoire aux allemands n'a pas résisté à un dernier coup bien ajusté par l'artillerie française.

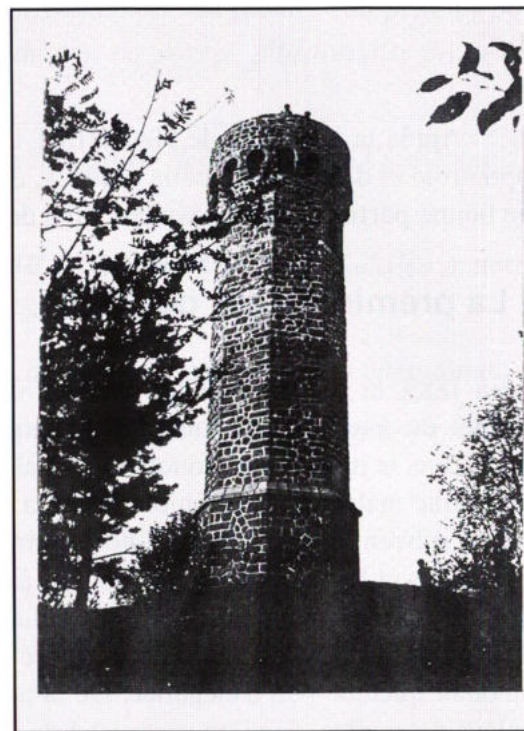
Reconstitué le 21 janvier 1923, sous la présidence du juge cantonal FLAMBARD le Club vosgien de Lapoutroie a entrepris, dès avril de la même année, des démarches pour le remboursement des dommages de guerre subis par cette destruction. Les nombreuses difficultés qu'il a rencontrées, l'ont découragé.

En février 1923 sur l'initiative de MM. Pierre ZIMMERLIN et Achille RINALDI le comité présidé par M. Jacques WETZEL a repris l'affaire et après une longue et pénible procédure a obtenu une indemnité de 45 980 francs que, sur son appel, la Cour a réajusté en octobre 1929 à 65 000 francs. Tenté par la suggestion d'un maire influent qui proposait de consacrer cette somme à l'érection d'un monument commémoratif sur le champ de bataille de la Tête des Faux, le Club vosgien a hésité quelques temps.

Finalement à l'assemblée générale du **22 décembre 1929**, la reconstruction de la tour est décidée à l'unanimité. Les travaux confiés à M. Achille RINALDI, suivant les plans de M GIRAUD actif artisan du projet, ont commencé le 2 juin 1930.



La première tour de 1891



La deuxième tour de 1934

Après bien des péripéties, la nouvelle tour est inaugurée le **19 Août 1934**. Les Orbélais et les Lapoutrois se sont retrouvés au Faudé pour hisser solennellement au-dessus de la tour, un grand oriflamme tricolore. La journée animée par les sociétés de musique d'Orbey et de Lapoutroie sera clôturée par le bal champêtre de la saint Louis à Remomont. La foudre a frappé la tour le lendemain même, sans pourtant l'endommager ; mais commotionnant deux personnes de Lapoutroie qui avaient voulu sauver l'oriflamme de l'orage. Durant des années, l'élégante tour octogonale de 16 mètres de haut élevait au-dessus des arbres les touristes avides de contempler le pays welche.

Lors de la dernière guerre, elle servit à nouveau de tour d'observation. En particulier en avril, mai, juin 1940, les gendarmes ENTZMANN, GROSDIDIER, JESSEL accompagnés par des jeunes gens de 18 - 19 ans réquisitionnés (André BERTRAND, Jean MINOUX, Pierrrot MAURER, Robert HAEMMERLÉ, Joseph FRITSCH, Marcel BEDEZ) quittaient le village à la tombée de la nuit et du haut de la tour jusqu'au matin devaient surveiller et noter ce qu'ils observaient du côté du Rhin.

La Tour du Faudé entra à nouveau dans l'histoire avec la **Libération de 1944**. Les troupes de la Première Armée française libérèrent Lapoutroie dans la matinée du vendredi 8 décembre 1944. Vers le soir, elles avaient progressé jusqu'au fond du vallon de la Goutte et jusqu'aux abords du Grand Faudé. Ce sommet avec sa tour fut pris le 9 décembre par le 74^{ème} Goumiers des Tabors Marocains. Mais les chars Sherman du 1^{er} escadron du 1^{er} régiment de Cuirassiers s'embourbèrent au bas du col de Bermont et la résistance allemande se renforça. Les chars du 3^{ème} escadron, cachés à la Barischire, tiraient sur le Petit Faudé et le col de Bermont, tandis que les chars allemands visaient la tour du Faudé prise par les Goumiers. Dans l'après-midi du **10 décembre**, vers 15 heures, on vit la Tour non pas s'effondrer, mais éclater tout à coup, sous les tirs des obus allemands, comme si le Faudé devenu volcan en éruption avait craché au loin des blocs de pierres.

Cela fait bien des années... Les anciens se rappellent avoir entendu à ce moment-là : « Sa y a lo kau si, lè s-Allemands o djoï, el a bè meytan, kèi malour, kèi dèmèdj ! ». « Ça y est, le coup-ci, les Allemands ont réussi, elle est en bas maintenant, quel malheur, quel dommage ! » Raymond MAIRE, l'actuel président de l'Association de la Tour du Faudé, se souvient qu'un officier de char allemand, posté au Faing, dit au moment de l'effondrement de la tour sous les obus : « Prima, prima ! das ist wunderbar ! ». « Très bien, très bien, c'est formidable ! ». « Dans ma tête d'enfant, j'étais enragé d'avoir entendu ces paroles » ajoute Raymond. Nul doute que ce souvenir a beaucoup compté dans son désir de voir la tour rebâtie.

Sources :

VALENTIN André, *Lapoutroie et son passé, les racines de l'avenir*, 230 pages, 1995.

POMMOIS Lise et MAIRE Georgette, *Des Vosges à Colmar, le Val d'Orbey dans la tourmente*, Strasbourg, 1993, pages 88-122.

3. La troisième Tour de 2002.

Dans les années 1980, le désir de reconstruire la Tour du Faudé reprit chez beaucoup de personnes, dont Dominique Schneider, le facteur - pèlerin de saint Jacques. Une Tour symbole de fraternité, dans une Europe créant son unité, pour vaincre le spectre des conflits qui avaient abattu l'édifice.

Mais il fallut attendre le **7 décembre 1990** pour voir la création de l'association des Amis de la Tour du Faudé et le démarrage effectif du projet. Plusieurs années de démarches, de recherches de financement, de projets d'architecte furent nécessaires. La reconstruction à l'identique de la deuxième tour fut décidée, en se basant avant tout sur le travail d'une équipe de 25 bénévoles. Jeunes et retraités unirent leurs forces et leurs talents pendant trois années, de 1999 à 2002. Ils se donnèrent le titre de *Fadas du Faudé* et furent souvent les héros d'articles de presse ou de reportages télévisés. Une souscription fut lancée. Les donateurs voyaient leurs initiales sculptées dans la pierre souscrite. Lotos, concours de belote, thés dansants apportèrent leurs concours.



La foule lors de la fête du 15 août 2002

La fête de la saint Louis, longtemps célébrée dans le hameau de Remomont, fut ressuscitée à l'occasion de la pose de la première pierre le 15 août 1999 et pour abonder les finances de l'association. Avancée au 15 août, elle fut immédiatement un grand succès et un rendez-vous incontournable de l'été, dans les prés de l'ami Balthazard, au pied du mont.

Les communes de Lapoutroie et d'Orbey achetèrent les terrains du

sommet, prêtèrent leur concours. Orbey accepta la maîtrise d'ouvrage. Un chemin de 800 mètres fut tracé pour acheminer le matériel. Fin 2001, les bénévoles étaient arrivés à une hauteur de 10,50 mètres. Du matériel avait été acheté : grue, compresseur, groupe électrogène, bétonneuse. Les six derniers mètres furent réalisés par l'entreprise Scandella.

Et enfin arriva l'inauguration, lors de la **grande fête du 15 août 2002** ! Une foule nombreuse rejoignait à pied la Tour ou profitait des 4x4 qui faisaient la navette. Sous un soleil superbe, le Père Perrin célébra la messe avec les fidèles pleins de ferveur. Son homélie se trouve ci-après.

Enfin la bénédiction de la Tour fut un grand moment d'émotion et de joie. Autour du verre de l'amitié et des stands de la fête, chacun partagea ses sentiments et son admiration pour les « fadas de la Tour ».

Goûtent-ils maintenant un repos bien mérité ? Que nenni ! Ils poursuivent l'aménagement du site en construisant un abri pour le matériel et pour les promeneurs, en aménageant les abords.

Voilà déjà un an que la tour veille sur notre canton et orne de plus en plus de photos, cartes et flamme postale. Chacun la cherche du regard, au détour d'une route ou d'un sentier. Elle fait de nouveau partie de notre patrimoine le plus cher. La colombe de la paix, sculptée en haut du portique rappelle à tous que la tour porte un message de paix et d'union : longue vie dans une Europe enfin unie !

Et les anciens qui ont connu la tour d'avant 1944 peuvent dire : « *Sa y a lo kau si, el a ho, è lo djoy d'lè rbatì, dina kèvan lè gyèr, sla fè gran pièji d'lè rvèr !* ». Ça y est le coup ci, elle est en haut. Ils ont réussi à la rebâtir, comme avant la guerre, cela fait grand plaisir de la revoir !

4. Homélie du Père André PERRIN : Messe au Faudé - 15 août 2002

“Si tu veux réunir des hommes, oblige-les à construire une tour. “En préparant cette célébration, m'est venue à l'esprit cette phrase de Saint-Exupéry, que je cite de mémoire. Puis, réflexion faite, je me suis dit que dans votre cas, c'est l'inverse qui s'est produit. Car personne ne vous a jamais obligés à construire cette tour. Mais c'est parce que des hommes et des femmes se sont réunis autour d'un projet, pour le mener à bien envers et contre tout, que cette tour du Faudé se dresse à nouveau avec fierté comme un témoin et un signe de ce que des hommes peuvent réussir quand ils savent s'unir et s'associer. On pourrait donc paraphraser ce mot de Saint-Exupéry en disant: « si tu réussis à réunir des hommes, vous construirez ensemble une tour ».

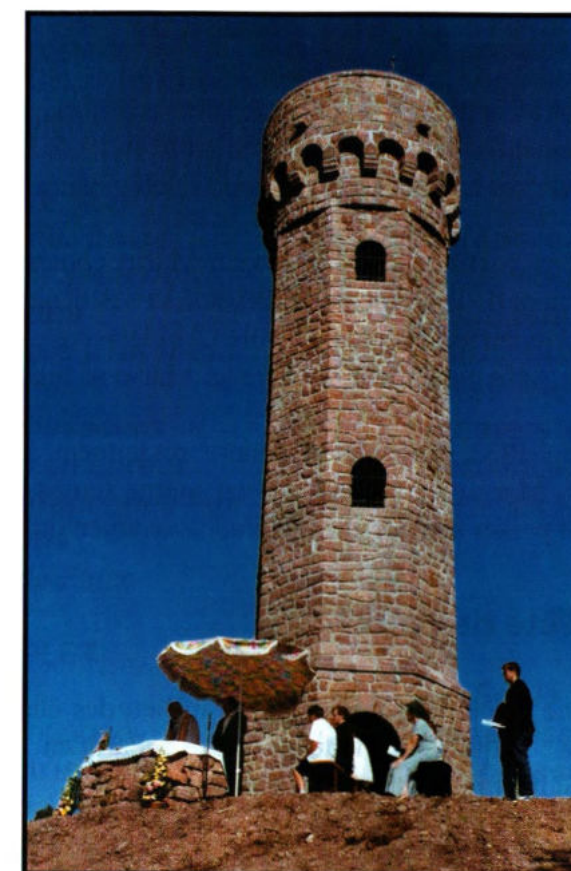
L'histoire même de la tour du Faudé illustre ce propos. A deux reprises, elle fut détruite, en 1915 et en 1944, justement parce que les hommes n'étaient pas unis, mais profondément désunis, ennemis, parce qu'ils se haïssaient et se battaient à mort. Que la tour de Faudé à présent reconstruite soit donc témoin et signe pour nos générations parfois guettées par l'ennui, de ce qui devient possible quand des hommes s'associent, se serrent les coudes et ne ménagent ni leur peine ni leur temps pour atteindre le but qu'ils se sont fixé.

Faudé - *Faudey* en patois - fait-il allusion aux faux dieux ? L'étymologie de cette appellation n'est pas certaine, mais des fouilles pratiquées dans le passé attesteraient peut-être d'un culte païen pratiqué jadis en ces lieux. Il est vrai que de tout temps les hommes ont rendu un culte à leurs dieux sur les hauteurs. La montagne a toujours été un point de rencontre entre les humains et la divinité. La Bible, comme les innombrables mythologies païennes, l'attestent amplement. Le Vorvonè, tout près d'ici à Labaroche, était dédié au Dieu celte Vorvo ou Borbo, le dieu des sources. De même que les différents Ballons dans nos Vosges - qui n'ont rien à voir avec nos ballons de foot - étaient des sommets (Belchen en allemand) où on vénérât le Dieu Bel, divinité germanique, peut-être d'origine mésopotamienne.

La tour du Faudé, par son passé, peut donc rappeler aux hommes de notre temps qu'il y a une dimension spirituelle en chacun de nous, que nous sommes appelés à regarder vers le haut, à retrouver une verticalité, bref que nous sommes des êtres debout avec un visage tourné vers le ciel et non seulement vers le sol, à ras de terre.

L'office religieux, voulu par votre association pour l'inauguration de ce jour, témoigne de cette dimension spirituelle de la tour qui s'enracine dans les ruines des cultes anciens et se dresse comme la colonne vertébrale des sommets environnants.

Je ne voudrais pas terminer ces quelques mots sans mentionner celle que l'Église fête aujourd'hui dans le mystère de son Assomption, la Vierge Marie. La piété chrétienne, nous le savons, a multiplié les noms, souvent poétiques, parfois un peu enfantins, pour invoquer Marie. C'est ainsi que les antiques litanies de la Vierge l'appellent entre autre “Tour d'ivoire”. Tour d'ivoire, un beau symbole pour nous ce matin ! L'ivoire est une matière particulièrement noble, fine et délicate dans laquelle les artistes ont ciselé d'innombrables chefs-d'œuvre, notamment dans l'art religieux du moyen âge. Marie, la Tour d'ivoire, s'est manifestée voici cinq siècles sur le sommet tout proche des Trois-Epis, se faisant connaître à un authentique représentant du pays welche. Et depuis ce jour, les contemporains de Thierry Schoerré l'ont tout simplement appelée *Noter Dèm*, Notre-Dame. Cet événement, comme cette appellation, font partie de nos racines. Restons fidèles à *Noter-Dèm* ! Amen.



*La tour et la messe lors de la fête
du 15 août 2002*

UNE CHANSON PATRIOTIQUE LA TÊTE DE FAUX

Gilbert MICHEL

Cette chanson est extraite d'un cahier d'écolier de 28 pages ayant appartenu à Maria Claudepierre. Cahier communiqué aimablement par M. Jean Claudepierre, son neveu.

1 Qui est Maria Claudepierre ?

Elle est née le 28 janvier 1910 au lieu-dit le Lait à Orbey, c'est le deuxième enfant des époux Isidore Claudepierre et Eugénie Michel.

En 1912, la famille quitte la ferme du Lait où elle était en location pour aller s'installer dans une ferme à la Geishof à Pairis.

Suite aux bombardements allemands, la ferme brûle en 1915. Eugénie quitte Orbey avec ses trois enfants pour trouver refuge dans les Vosges, à Clefcy, dans une ferme tenue par de la parenté du côté Michel.

Elle ne sera pas seule à partir ce jour-là. Sa sœur Marie, épouse de Alphonse Guidat, qui occupait le deuxième logement de la ferme de la Geishof, et ses deux enfants, l'accompagnent. (Les deux hommes sont à la guerre.) En plus, Cyrille Claudepierre et sa femme, dont la ferme du Lait a aussi été détruite, sont également du voyage. Marie se rendra à Anould et Cyrille à Vagney.

Après la guerre, en 1922, Eugénie et Isidore reviennent à Orbey dans une ferme reconstruite à Beauregard. Maria ne rentrera pas en même temps, elle reste à Clefcy pour terminer l'année scolaire et passer son certificat d'études, examen qu'elle réussit.

3. La chanson "la Tête de Faux"

Elle figure en bonne place dans ce cahier, au milieu des chansons en vogue après la Première Guerre mondiale : Riquita, la Madelon (créée à Paris en 1914), Dolorosa, Nuits de Chine, ... sans oublier la Sidi Brahim, chère aux chasseurs.

Quelques personnes âgées d'Orbey se rappellent bien cette chanson connue de tous à l'époque, mais ne savent plus la chanter. Elles ignorent qui en est l'auteur. Le fait que la Tête des Faux ait donné naissance à une chanson, montre bien l'importance accordée par les deux armées à ce point stratégique et le retentissement que cette rude bataille a connu par la suite auprès des populations locales.

Il y a dans les paroles qui suivent une violence contenue et un ressentiment débridé envers l'ennemi.

SUR LA TÊTE DE FAUX

1^{ER} COUPLET

Depuis ces quelques temps les boches
Occupent la tête de Faux.
À grands coups de taloches
Ils partiront bientôt.
Mais pour l'instant nous restons là
Bien retranchés dans nos cagnas.
Quand il faudra, vous verrez ça
Comme on les expulsera.

REFRAIN

*Sur la Tête de Faux
Ils laisseront leur peau.
Sous nos obus et sous nos
baïonnettes
Les casques à pointe y feront la
courbette.
Artilleurs et chasseurs
Chanteront tous en chœur,
Ils laisseront leurs tranchées leur
cœur gros
Sur la Tête de Faux.*

2^{ÈME} COUPLET

La lutte est engagée
C'est l'heure du labeur.
Dans la grande vallée
Avancent nos chasseurs.
Mais pour l'instant, fiers combattants
De serrer l'arme avec courage,
Ne faiblissons pas, hardi les gars
Car les casques à pointe font rage.

REFRAIN

*Sur la tête de Faux
Vous aurez du repos.
Et après avoir livré bataille
Malgré les balles que crache la
mitraille,
De rochers en rochers,
Baïonnettes serrées avec vaillance,
Ils combattent le front haut
Sur la Tête de Faux.*

3^{ÈME} COUPLET

Mais le canon s'arrête,
La victoire est à nous.
Ou bien c'est la défaite
Des boches en courroux.
Et les voilà tous descendant
À travers les sapins géants,
Découragés et tous chassés
Par les loups de la forêt.

REFRAIN

*Sur la Tête de Faux
Où reposent les tombeaux
De nos chasseurs tombés pour la
Patrie,
Qu'ils dorment en paix pour leurs
âmes en guerre
Quand nous serons vengés
Et les boches chassés hors de la
France
Ils laisseront leur peau
Sur la Tête de Faux.*

UNE SORTIE DOMINICALE A ORBEY EN 1925

Pierrot BEDEZ

C'était une bande de copains qui aimaient sortir ensemble aussi bien en soirée que les dimanches.

Une belle sortie, un dimanche matin de printemps, outils sur l'épaule. Dans le sac à dos le casse-croûte, l'inévitable bouteille de vin d'Alsace et surtout la petite fiole d'eau de vie. Et les voilà montant sur les crêtes du Lac Blanc pour l'arrachage des racines de gentiane. Ils leur fallait piocher dur pour sortir les plus belles racines.

Il y avait **WIRTH** Auguste le tailleur, **MICLO** Émile et son fils Joseph, Abel **BEDEZ** et son Hélène. Étaient venus les rejoindre en voiture l'après-midi **LAURENT** René et Maria, **MUNIER** Léon et Berthe ainsi que Pierre **WURCH** et Maria.

Copains de travail et amis de longue date, ils passaient sur ces hauteurs une journée mémorable.

Après la récolte, ils se retrouvaient le soir après le travail pour laver et râper les racines. Puis dans un fût, ce produit fermentait avant de passer dans l'alambic de leur voisin fermier qui leur distillait une eau de vie fameuse.

Avec ces racines, ils faisaient aussi de la liqueur qui aidait les digestions difficiles.

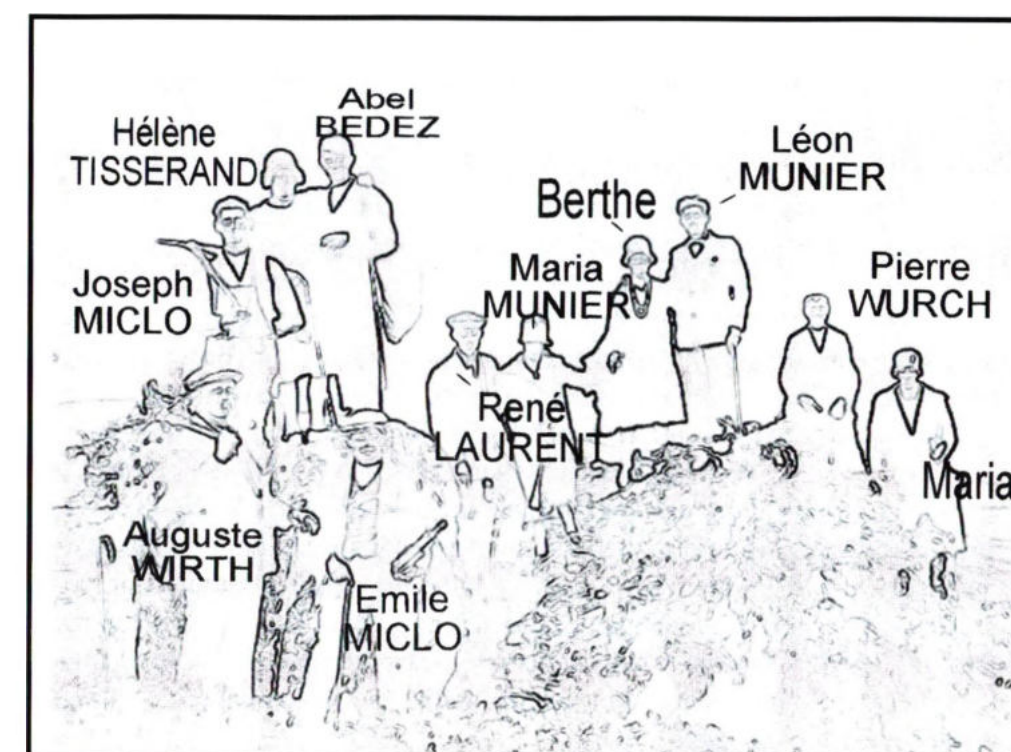
Une autre recette d'eau de gentiane : On fait macérer pendant un jour une partie de gentiane sur dix parties d'eau, puis on filtre.

Cette eau est fébrifuge, tonique, vermifuge et anti-scrofuleuse. On la donne aux enfants par petits verres.

Une bouteille bien bouchée et cachetée était mise derrière les fagots. L'eau de vie avait le temps de s'améliorer en vieillissant lentement.

Quel nectar à déguster à l'occasion du baptême ou d'une communion des petits enfants !

C'était un passe temps simple et tonique qui ne laissait que de bons souvenirs !



LA POLITIQUE DE GERMANISATION DU CANTON DE LAPOUTROIE (1940 - 1944)

Philippe JÉHIN

La défaite française de mai-juin 1940 permet à Hitler d'annexer l'Alsace-Moselle. Le slogan «*ein Reich, ein Volk, ein Führer* » sous-entendait que la population de la Grande Allemagne fût ethniquement et culturellement homogène, qu'elle parlât donc la langue allemande. «*Dès les premières semaines, les nouveaux maîtres de l'Alsace publient des ordonnances et donnent des instructions pour supprimer toute trace d'influence française et faire de l'Alsace une terre allemande*» (1).

L'existence d'enclaves francophones dans l'Alsace annexée constituait une anomalie, à l'aune des théories racistes des dirigeants du III^e Reich. Comment était donc perçue cette minorité ? On aurait pu craindre qu'elle ne fût l'objet d'une expulsion collective afin de permettre le repeuplement de ces fonds de vallées par des populations germanophones. Il n'en fut rien.

1. Un ouvrage pour apprendre l'allemand : «*Wir sprechen deutsch !* »

Un ouvrage réalisé pendant l'annexion nous renseigne sur la politique des nazis à l'égard de ces populations francophones alsaciennes. «*Wir sprechen deutsch !* » (nous parlons allemand) s'adresse spécifiquement aux non dialectophones comme le précise son sous-titre : *Em Hilfsbuch für die Patois-Bevölkerung im Elsaß*, manuel pour les Alsaciens qui s'expriment en patois.

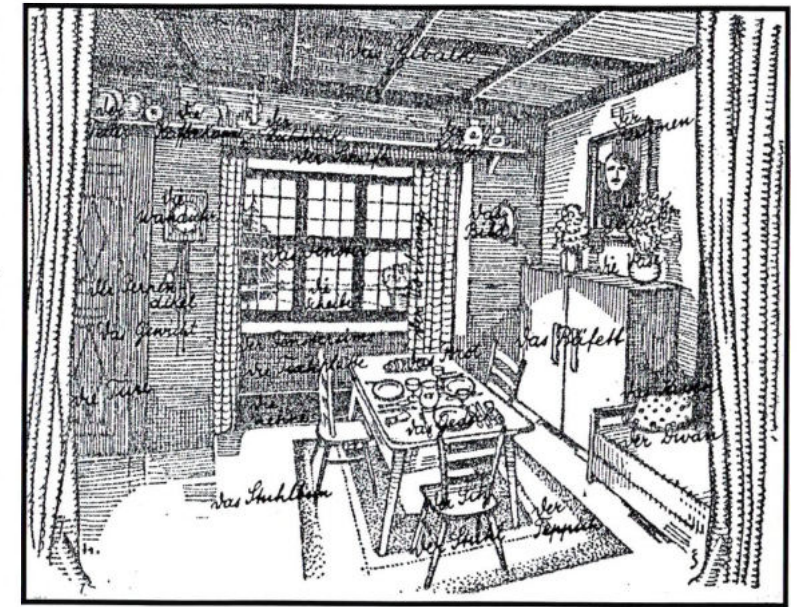
Ce livre fait partie du matériel de propagande nazie pour l'instruction de la population comme cela est indiqué en première page «*Herausgegeben durch den Chef der Zivilverwaltung im Elsaß . Abteilung Volksaufklärung und Propaganda* ». Imprimé par Oberrheinischer Gauverlag und Druckerei GmbH «*Straßburger Neueste Nachrichten* » à Strasbourg, il a vraisemblablement connu un important tirage.

Épais de 238 pages, il est divisé en **trente-trois chapitres** correspondant à autant de thèmes : le village, la cuisine, la forêt, la poste, le coiffeur, la santé ...

Chaque chapitre est bâti sur le **même modèle** : une gravure représente un paysage ou une scène de la vie courante, avec un rabat transparent sur lequel figurent les termes précis, puis en face se trouve une longue liste du vocabulaire lié au thème. Les pages suivantes donnent des exemples d'expressions et de phrases, des exercices, et enfin de petits textes souvent sous forme de dialogues. Le manuel est totalement bilingue avec la traduction française sur la même page.

L'ouvrage ne semble donc **pas spécifiquement destiné aux «*Welches* »**, en effet, il ne recèle aucune référence au(x) patois roman(s) en usage dans les fonds de vallées alsaciennes. En fait, il ne s'agit que d'un bon dictionnaire franco-allemand pratique, qui peut apporter une aide précieuse pour tout francophone désireux d'apprendre l'allemand selon les méthodes pédagogiques de l'époque. Quelques illustrations seulement évoquent l'Alsace : une serveuse alsacienne à la terrasse d'un restaurant, quelques maisons à colombage, un village avec des pignons à redans et des colombages ...

Seule la dernière partie concerne l'endocritinement politique nazi : «*le parti ouvrier allemand national-socialiste et son organisation* ». Ce chapitre se présente sous la forme d'un dialogue entre un Ortsgruppenleiter (chef du groupe local du parti) et un Volksgenosse, un citoyen ordinaire. Le chef montre que les différentes organisations nazies s'occupent de tout et de tous : famille, quartier, métiers... Le brave citoyen se sent déchargé de ses soucis et déclare, bien sûr, adhérer au nazisme. Il pose même la question de **ceux qui résistent...** Le chef répond : «*Il y a des gens qui font obstruction et qui font tort à la communauté par leur attitude malveillante. Nous avons pour eux des moyens d'éducation plus sévères* ». L'histoire nous a appris l'horreur qui se cache derrière cette phrase anodine... Ailleurs, les références nazies sont rares ; hormis la présentation des organisations nazies, des drapeaux avec des croix gammées à l'arrière plan d'un sportif et le portrait du Führer accroché dans la salle à manger.



Une chambre «rustique» avec quelques meubles modernes... et un portrait de Hitler



Un village typiquement alsacien ou alémanique

2. Un essai de justification de la germanisation.

La grande originalité de ce dictionnaire se situe surtout dans la première partie de la préface qui justifie la politique de germanisation des **enclaves francophones alsaciennes** : «*Vous parlez un patois bien différent de la langue allemande. Et pourtant vos aïeux ont parlé allemand comme nous autres Alsaciens. Cela est prouvé par beaucoup de mots patois dont la racine est allemande* ».

L'auteur qui se déclare Alsacien part du constat de la différence linguistique flagrante, sans pour autant évoquer la langue française, préférant le terme plus obscur et plus neutre de «*patois* » repris tel quel dans la préface en version allemande.

S'il est indéniable que la patois contient plusieurs mots allemands ou d'origine germanique, cela ne prouve pas du tout sa filiation automatique. D'ailleurs l'auteur, s'il le laisse sous-entendre, ne développe pas ce point, préférant d'autres arguments.

Plusieurs familles avec un nom germanique se sont implantées dans le Val d'Orbey au XVIII^e siècle (artisans, forestiers, officiers seigneuriaux ...).

Le caractère francophone a pu ainsi se développer pendant près de trois siècles comme semble le déplorer le rédacteur de la préface : « *Ceux-là, la proximité du domaine de la langue française et le gouvernement français ont obtenu successivement la suppression de la langue allemande dans vos vallées* ». Il souligne ensuite le paradoxe de ces populations francophones se sentant viscéralement alsaciennes et refusant d'être rattachées aux départements voisins (Territoire de Belfort, Vosges). « *Pendant la période française expirée, vous avez décliné les projets de réunir vos pays aux départements voisins en vous réclamant Alsaciens : Ihr habt euch als Elsässer gefühlt* ».

Cette population aurait alors formulé une demande réitérée pour l'enseignement de l'allemand : « *Vous avez demandé et redemandé, du reste sans résultat, l'enseignement de l'allemand dans vos écoles* ». Une telle doléance a-t-elle faite ? Par qui ? Quand ? **Cet argument paraît bien étrange** et peu crédible quand on connaît les réticences et les difficultés que les Welches ont généralement éprouvées face à l'apprentissage de la langue allemande.

Il s'agit là plutôt **d'une invention**, du fruit de l'imagination et des techniques de propagande des nazis. Ces derniers justifient souvent leurs interventions en prétendant secourir des populations qui réclament leur aide (Sudètes, Autrichiens en 1938, Allemands de Dantzig ...).

3. L'obligation d'apprendre l'allemand.

Désormais le **ton du texte change** : il faut apprendre l'allemand. « *Maintenant l'Alsace est redevenue allemande. Il faut par conséquent que vous appreniez l'allemand, la langue maternelle de vos aïeux. L'avenir de vos enfants exige qu'ils sachent l'allemand. Il faut donc qu'ils s'y mettent incessamment. Et quant à vous parents, il est de votre devoir de les stimuler en leur donnant le bon exemple* ». La préface se prolonge par une présentation du manuel et des conseils méthodologiques.

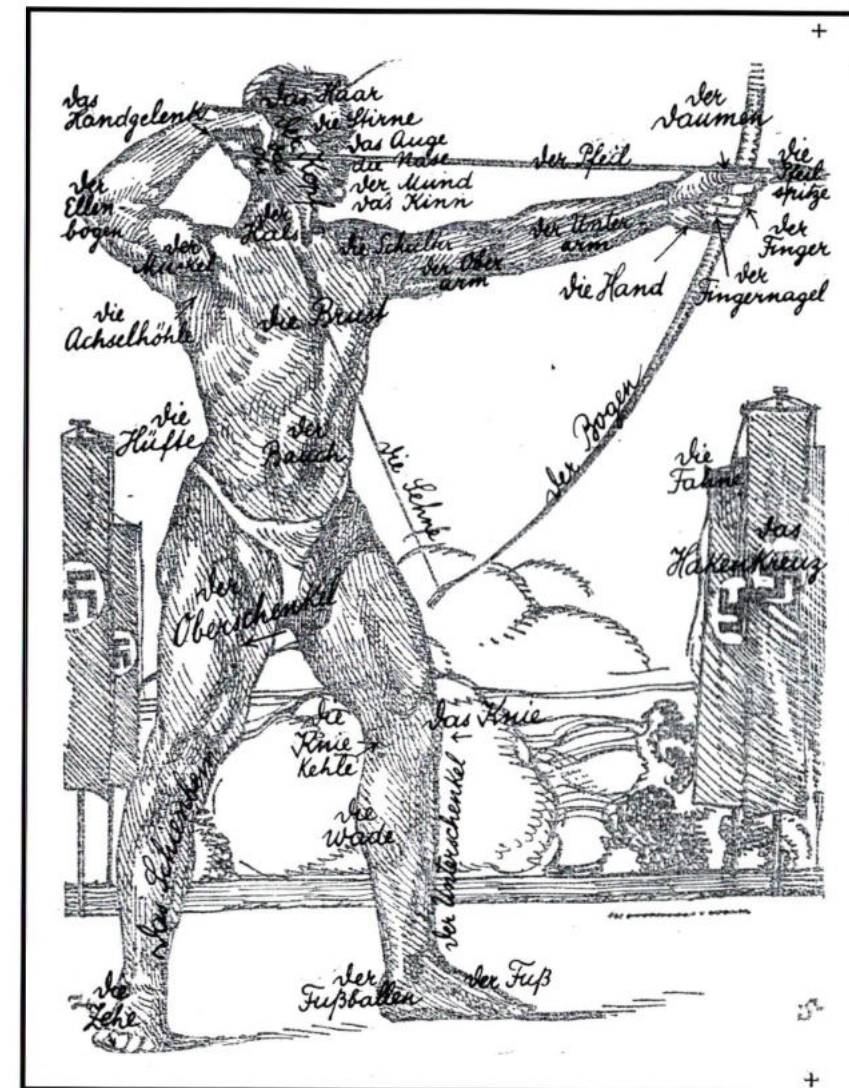
Or, ni la distribution de cet ouvrage, ni l'intense propagande, ni les mesures coercitives ne purent éradiquer en quelques années le patois ou le français dans le canton de Lapoutroie comme dans les autres vallées francophones.



Certes, ce livre ne constituait **qu'un élément de la politique de germanisation**. Il conviendrait d'étoffer cette rapide présentation par des témoignages sur la pratique réelle de la langue allemande dans la vie quotidienne et plus particulièrement dans les écoles et Kindergarten dans le canton, entre 1940 et 1944. D'autre part, une recherche plus étendue serait nécessaire pour étudier la germanisation des patronymes et des prénoms pendant cette même période.

NOTES :

- (1) Bernard VOGLER *L'Alsace, une histoire*, Strasbourg : Oberlin, 1995, p. 186.
- (2) voir à ce sujet :
- Christian WILSDORF « Depuis combien de temps parle-t-on un patois roman dans le Val de Lièpvre et dans celui d'Orbey ? », Cahier de la Société d'histoire du Val de Lièpvre 1985, n°10.
 - Wulf MULLER « *Béhine, ein germanisch- romanischer Bachname* » Beiträge zur Namenforschung. 1974. p. 83-101.



*Le corps humain...
sous les traits
d'un athlète voulant
représenter
l'homme nouveau nazi.*

CONTEURS D'AUTREFOIS EN VAL D'ORBÉY

André DIDIERJEAN

Tous les pays, toutes les régions ont eu et ont encore leurs conteurs. Personnages souvent hauts en couleurs, ils ont transmis par traditions orales, les faits et gestes, quelquefois un peu dénaturés, des populations dans lesquelles ils vivaient. Ils ont ainsi contribué à conserver le souvenir de ce qui était, dans le passé, la vie locale.

Le Val d'Orbey a toujours été riche en conteurs, les populations de montagnards, souvent isolées, cultivant le passé avec peut-être plus de soin que les citadins.

1. Édouard de Tchive

Peu de contemporains à Orbey ont connu "Edouard de Tchive". Né au fond d'un hameau en pleine montagne, il avait été amputé d'une jambe à la suite d'un accident en forêt. Retiré au "village", il était devenu propriétaire d'une maison basse, à laquelle était annexé un appentis en bois; ce dernier abritait 2 ou 3 chèvres (tchive), d'où son surnom. La nourriture de ses bêtes, il la cherchait où la faisait chercher par sa femme, puis par ses enfants, sur les talus de la route qui longeait sa maison pour desservir Tannach.

Devant sa porte ... un banc rustique ... Édouard, la jambe de bois allongée, affleurant la chaussée, y tenait "salon", à tout le moins, tout le temps que sa fonction de tueur de lapins attitré lui laissait libre. Les voisins, et même les personnes de passage, aimaient à lui tenir compagnie. Les jeunes avaient sa préférence, car il tenait leur imagination en éveil par des récits de son vécu : histoires de sorcières du fond de son hameau natal, la Housserouse, où les sorts qu'elles jetaient, engendraient maladie humaine et surtout du bétail; histoire de l'intégration du Pays welche à l'Allemagne après la guerre de 1870 ; histoires de jalousies locales, notamment entre Orbey et Labaroche dont les habitants ne manquaient pas, à ses dires, de piller les champs en remontant le "Rain du King".

Que d'histoires à exciter les imaginations des jeunes, alors privés de cinéma et de télévision.

Disparu après avoir visionné trois guerres, Édouard a laissé un souvenir ému à ceux qui fréquentaient son "banc".

2. Seppi Théophile

Seppi Théophile était le nom que l'on donnait à un hôtelier d'Orbey, sur la route des Lacs.

Hôtelier, il l'était en titre, puisque avec son épouse, il "tenait" hébergement et restauration dans un bel immeuble dont il était propriétaire.

Hôtelier, il aurait dû l'être, car depuis de nombreuses années, il préférait s'occuper de sa vache, de ses truites et surtout de la chasse.

Ils tenaient, lui et son épouse, "salon", dans leur cuisine Souvent enfumée.

Que d'histoires, que de traditions évoquées : ses premiers essais de pisciculteur avec des truites fario qu'il prenait dans le ruisseau de Noirrupt jouxtant sa maison. Que d'incidents avec des clients de passage, car il ne voulait pas être considéré comme le "domestique" des autres. Et cependant, que d'éloges pour le savoir-faire de son épouse, remarquable cuisinière.

En fait, sa vie, c'était la chasse. Il connaissait toutes les forêts de la commune d'Orbey qu'il avait sillonnées en compagnie de son chien, fusil en bandoulière. Tous les passages d'animaux, il les avait inventoriés; il lui arrivait à l'aurore des matins d'avril, alors que les hêtres et autres feuillus débourraient, d'amener des invités privilégiés écouter le chant du coq de bruyère sur les hauteurs de la Heutch dé Djo (huche des coqs de bruyère).

Très âgé, il continuait à chasser, se plaignant de ce que la chasse était devenue l'apanage d'estringes, d'étrangers.

Un matin de neige, en hiver, il fut trouvé à moitié mort avec un gibier, dans une "ramassé" dont il n'avait pu se dégager.

Lui et son épouse sont morts à deux jours d'intervalle ..., ce qui fit dire à des voisins de son âge, "qu'il avait voulu faire l'économie d'un enterrement".

Sa personnalité reste vivante en beaucoup d'esprits.

Le souvenir de ces conteurs survit dans la mémoire. Ne croyez pas que leur race ait disparu !

Si vous avez la chance, un jour, de rencontrer Paulo, laissez-le s'épancher sur le passé qu'il a vécu et sur des histoires, toujours vraies à ses dires, et vous comprendrez que cette race de conteurs existe toujours et existera sans doute toujours.

Un espoir que nous formulons.

LES PETITS SABOTS DE NOTRE ENFANCE

Guy GUERIN

En avons-nous usé de ces chaussures de bois! Elles claquaient sur les pierres des chemins et glissaient joyeusement sur l'eau gelée des rigoles.

Je me souviens que pour leur achat, tous deux maman, allons chez le sabotier habitant une petite maison en haut du village. Un enclos l'entourait où étaient entreposées des piles de bois de hêtre et d'érable bien sec. Dans un appentis appuyé au derrière de la maison, l'artisan sciait et dégrossissait les ébauches. Un peu courbé par les contraintes de sa tâche, qu'importe le temps, il œuvrait avec vigueur.

Sans cesse au travail, son atelier se prélassait dans la chambre basse éclairée par deux petites fenêtres. Jouxant la cuisine, la porte constamment ouverte, livrait les odeurs, l'avisant des repas préparés par sa femme. Mais, aussi l'écho des bavardages avec les commères s'y attardant, réprimandes bientôt par le sabotiers agacé.

Un grossier établi, chargé d'outils, et un billot martyrisé de mille entailles, se dressaient dans un lit de copeaux et éclats de bois. D'un œil expert, le vieil homme jugeait la peinture convenable. Je les essayais, car trop petits ou trop grands, ils abîmaient nos chaussons de feutre.

A la maison, il fallait les brider. Si l'ancienne bride était récupérable, l'opération était vivement menée à bien. Sinon, une nouvelle bride devait être confectionnée. Le cuir nécessaire était alors fort rare. Aussi, à l'aide d'un couteau bien tranchant, maman taillait dans la tige d'un brodequin usagé. Cela donnait une bride large, recouvrant tout le devant du sabot.

Puis assis sur une chaise, serrant le sabot entre ses genoux, elle se mettait à l'ouvrage. D'abord présentation et essayage de la fixation avec seulement deux petites pointes spéciales. Un sabot mal bridé rend la marche difficile et pénible.

Correctement en place, angle d'ouverture et position parfaits, rois pointes de chaque côté terminaient l'opération. Venaient alors toutes sortes de recommandations, ne pas les brusquer, bien lever les pieds, pas de coups ni de glissades, etc...

Au début, tous chargés de bois, ces chaussures étaient lourdes et encombrantes au pied. Puis au fil des jours, les semelles s'amenuisaient, laissant leurs fibres sur les cailloux des chemins. Peu à peu disparaissait le talon, offrant à la marche une surface lisse dangereuse sur les chemins et les pentes herbeuses.

Braves sabots ! Ils nous accompagnaient partout. Sur le chemin de l'église et de l'école. Par beau temps sec, nous les prenions à la main afin de galoper plus aisément. Mais alors la semelle de feutre des chaussons portait des traces accusatrices, sanctionnées par de judicieux reproches.

Par temps de neige, le bois s'alliait à poudre fraîchement tombée, formant des "bottes" rétives et tenaces, faisant se tordre les pieds. Les chevilles se "briquaient" causant de douloureuses plaies, ne guérissant souvent qu'avec l'arrivée du printemps. Sur les rigoles gelées le long des trottoirs, les sabots permettaient de superbes et agréables glissades se terminant parfois par de douloureux chutes dont il ne fallait surtout pas se plaindre à la maison.

Dans le long hall de l'école, chaque classe possédait un endroit réservé. Les sabots y fraternisaient attendant dans la crainte l'euphorique cohue de la sortie, les bousculades, les batailles d'où ils s'en échappaient parfois meurtris ou dépareillés, au désespoir du propriétaire.

Tout petit, à la maternelle, il nous arrivait de chausser nos sabots à l'envers, à la "bourrique" disaient les plus grands.

Au terme d'un service plus au moins durable, le bois fatigué perdait sa force, se fendait, alors un fil de fer disgracieux et humiliant le maintenait en place interdisant tous jeux jusqu'à l'heure fatidique où percés, puissant l'eau, les pauvres sabots déchus terminaient leur pauvre existence dans les flammes de la cuisinière

Il y a bien longtemps de cela !

UN ÉVÉNEMENT EN NOVEMBRE 2003 :

LA PARUTION DE L'OUVRAGE DE MME YVETTE BARADEL :

« DU VAL D'ORBÈY AU CANTON DE LAPOUTROIE :

UNE HISTOIRE DU PAYS WELCHE. »

Fruit de longues années d'investigations et de rédaction, cette histoire nous montre la naissance et le lent développement de notre communauté, blottie dans les vallons et les pentes de ce massif vosgien, jusqu'aux profonds bouleversements du XX^e siècle.

Il est l'œuvre de **Mme Yvette Baradel**, présidente honoraire de notre Société, qui a mis en œuvre sa compétence universitaire et son attachement au pays welche pour explorer notre histoire.

Illustré de nombreuses cartes, documents et photos, cet ouvrage de 238 pages peut être **souscrit** jusqu'au 30 septembre 2003 au prix de **20 Euros** (plus 5,25 € en cas d'expédition postale). Le prix sera ensuite de 25 Euros.

Pour plus de renseignements, consultez le **bulletin de souscription** joint à ce bulletin.

SOUVENIRS D'ENFANCE AUTOUR DU COCHON

SOVNANS D'EFANS E LE RONDE DO POCHEYE.

Jean MATHIEU

Jusque vers 1950, chaque ferme dans la montagne à Lapoutroie, même très petite, de 4 à 6 vaches laitières, transformait le lait en fromage de munster. Celui-ci était vendu en blanc ou très peu affiné aux nombreux marchands de fromage du canton.

A Lapoutroie le **lundi** était la journée des fromages. Chaque fermier avec son attelage, bœuf ou cheval, descendait au village pour livrer ses fromages. Journée traditionnelle et mémorable de remue-ménage dans tout le village : commerçants, boulangers, épiciers, bouchers, marchands de bestiaux (les Juifs) maréchaux-ferrants, charrons, menuisiers, quincailliers avaient beaucoup de clients durant toute la matinée. A cette époque il y avait encore plus de 120 fermes. Ensuite pour les fermiers, c'était la tournée des cabarets où ils se rencontraient, discutaient de tout, parfois s'attardaient avant de rentrer dans leurs fermes quelquefois tard dans l'après-midi.

Jusque vers 1950, l'agriculture de montagne avait peu évolué par rapport au XIX^e siècle. C'était une agriculture encore en grande partie d'**autoconsommation**. Les autorités allemandes dénommaient cela « *Selbstversorgene Landwirtschaft* ».

Le tiers des surfaces agricoles était encore en **culture** de : blé - seigle - orge - avoine - pommes de terre en grande quantité ; légumes dans de petits champs : carottes, navets et du colza dit navette pour l'huile. Seule avait été abandonnée la culture du chanvre pour la toile et tissus à la fin du XIX^e siècle après le développement des filatures et tissages industriels.

Donc chaque ferme engraisait deux porcs par an pour la consommation familiale et parfois plus qui étaient vendus au boucher local. A ce propos, un souvenir : En 1950, je conduisais deux porcs chez le boucher, avec cheval et charrette. Par suite des grognements des cochons, le cheval « Cosaque » s'est emballé et a pris le mors aux dents : la charrette est passée sur moi. Cheval, charrette et porcs hurlants sont arrivés en plein village et le cheval a pu être maîtrisé. Quant à moi j'ai eu de la chance et n'ai été que contusionné !

1. Achat de porcelets - Echte dé pochyö.

Les porcelets étaient achetés au marché aux cochons à Colmar. A ce marché, les paysans du Ried et de la Hardt, éleveurs de porcs, vendaient leur porcelets et il y avait un grand choix. Des marchands ambulants passaient aussi dans les villages. A Lapoutroie, aux publications du dimanche, du haut du balcon de la Mairie le garde champêtre annonçait « Demain matin lundi, Madame Boileau sera là avec un grand choix de beaux porcs ».

2. Engraissement des porcs - Egrechi lé pochey.

Le premier produit pour l'engraissement des porcs était le **petit-lait - la molk**. C'était le sérum tout frais, doux et non acide provenant du caillé après emprésurage du lait. Il était cuit pour récupérer la **brokat** destinée aux veaux d'élevage. Ensuite on **ébouillanta** les formes à fromage, les trott, dans une grande cuve en bois. Cette pratique était un bon ensemencement de ferments lactiques nécessaires pour obtenir de bons fromages de munster. Ébouillanter les trott me reste gravé dans la mémoire car, en décembre 1942, en faisant ce travail je me suis renversé volontairement une marmite de sérum bouillant sur la jambe droite. Cette mutilation volontaire m'a fait gagner 4 mois avant l'incorporation de force dans la Kriegsmarine allemande en août 1943.

Le petit lait, la molk, était ensuite **mélangé** avec des pommes de terre écrasées avec du son gros et du son fin, le remoulage, et une poignée parcimonieuse d'orge moulue « lè molk, dé fratchi kmartyer do rmouledche é do guo kreu, ène keyat o pani d'otch fratchi » et, quand on faisait le beurre, le babeurre « lè Bèteys » ainsi que les eaux grasses « lé z auway »

Souvent on rajoutait aussi des **orties vertes** « dé wach chakès » Les anciens connaissaient bien la valeur alimentaire des orties. Gamin d'école, je me souviens bien d'une petite femme un peu simplette qui était comme on l'appelait « la sourde-muette ». Tous les jours avec une petite charrette, elle ramassait sans gants les orties pour les porcs de l'hôpital, où Sœur Victor dirigeait la ferme.

Cette alimentation très parcimonieuse donnait de bons résultats mais était bien moins rapide que les méthodes actuelles d'engraissement des porcs. Par contre son avantage était de produire des porcs de très grande qualité à chair très ferme, un lard gras, consistant, très rose, après salage et fumage.

Le réduit des cochons : « **lè rang dé pochey** » pouvait même abriter des hôtes insolites. Lorsque nous rentrions de l'école, vers l'âge de 8-10 ans, nous passions devant de beaux jeunes cerisiers aux cerises excellentes, un peu plus haut que les quatre chemins à Altenbach. Tout naturellement, nous allions à la maraude. Un jour, mon copain Émile ne put décamper et fut pris au collet par Eugène, le propriétaire des arbres, qui l'enferma durant trois heures avec les cochons « da lè rang dé pochey » !

3. Tuer le cochon a la maison - boutchlè è lè maujo.

Les porcelets achetés au tout début du printemps étaient abattus à partir de Noël et en janvier, soit après 8 à 10 mois d'engraissement. Tuer le cochon « **twe lo pochèy** » se faisait toujours à la ferme, suivi du découpage, de la salaison et du fumage.

A Lapoutroie, à la Barichire, c'était des fermiers un peu bouchers qui le faisait. Durant tout l'hiver, ils allaient dans chaque ferme une à deux fois. Le dimanche après la messe et au cabaret les fermiers les sollicitaient : « Il faudra venir pour tuer le cochon » « i farè vni twè lo pochey ». Dans notre coin c'était Joseph Marchand et Albert Lamaze dit « du Frère », mon futur beau-père, qui allaient de ferme en ferme pour ce travail de bouchers. Ils tuaient jusqu'à trois, quatre porcs par jour.

C'était tout un **remue-ménage** dans la ferme ! Il fallait préparer l'échaudoir « lè mè », les outils, des marmites d'eau bouillante pour échauder le cochon et le raser « po lo chaudé é lo résé evo lè chabatt ». Mon souvenir de cette époque est le suivant. Mes parents choisissaient souvent le jeudi pour « twe lo pochey » car nous autres gamins étions à la maison et il fallait être là pour remuer le sang dans une écuelle au moment de l'abattage. Pour tuer le porc, il fallait l'assommer d'un coup de masse entre les oreilles et l'égorger. « Po twè lo pochey è fallo l'èsamè d'in kauw d'tôn annter les aray è lo chtéckè. ». Moi gamin, j'avais une horreur de cette contrainte, au moment de saigner le cochon et de remuer le sang en vue de la fabrication des boudins. Depuis cette époque je n'ai jamais aimé sacrifier un animal.

A cette époque il n'y avait ni frigo ni congélateur mais on commençait déjà à mettre en bocal après stérilisation. Par rapport à d'autres régions du sud-ouest le confit était inconnu, cependant quelques paysans faisaient du salami. Après découpage et refroidissement, le porc était mis au **saloir** avec du gros sel et beaucoup d'épices : poivre, coriandre, baies de genièvre etc... Les morceaux de côtelettes : collet, palette, les jambons arrières et avant, le lard : lo bako, les bajoues : lo djey jau étaient arrosés journellement avec la saumure.

Au bout de 8-10 jours on mettait au **fumoir**, dans la large cheminée de la ferme, les morceaux les moins gras, les plus secs. Le lard et les jambons étaient laissés au saloir, « da lè mè » durant 15 jours avant d'être mis dans la cheminée, le fumoir de la ferme. On avait bien soin de ne fumer qu'avec du bois dur : charme et cerisier et des branches de genévriers, qui étaient les meilleurs. Il faut dire que chaque fermier avait sa méthode plus ou moins raffinée et secrète. Ensuite après fumage et séchage on suspendait le tout dans une chambre aérée qui à la ferme se disait « la chambre du lard » « lè tchamb do bako ».

Les jours suivant l'abattage du porc étaient astreignants. Il fallait faire **les boudins** où les pommes de terre coupées en petits cubes donnaient un excellent boudin fermier épicé avec beaucoup de sarriette : « lé prévèl o be l'yerb dé trip ». Les pieds de porc, les oreilles, la queue, la pièce de tête servaient pour faire la gelée « **lè djalay** ». Le **foie** : « lo nor ferchur », les rognons, le cœur étaient grillés dans la poêle. Les **poumons** : « lo byan ferchur » étaient cuits en fricassée, que nous autres enfants avions en horreur. Mais il fallait la manger : il n'y avait rien d'autre !

En fin de saison, la viande fumée était bien raide, comme de la ficelle. Nous disions : « C'est la relique du cochon ! » Le nombril du cochon : « lo boudyo » servait à graisser les scies.

En conclusion, absolument rien n'était perdu : même le bout de la queue, avec les soies, servait à nettoyer les peignes !

Lorsqu'il me dedica le Glossaire du parler welche, en 1998, M. Henri BARADEL, de Fréland m'écrivit ces mots empreints de sagesse et de ... gastronomie :

« È fau mindji dè bonn djot évo do gra bako è do nor pin : è vo vikrau bonjévi »

« Il faut manger de bons choux avec du lard gras et du pain noir : et vous vivrez longtemps. »

LE BAIN DE PIEDS AU MARCHÉ AUX COCHONS DE COLMAR LO BÈYN D'PI O MARTCHI O POCHÈY È KOLMER

Jean MATHIEU

Avant la guerre vers 1935 le Batisse et le Djoséf fermiers sur le Haut de Ribeaugoutte, un jeudi jour de marché des cochons à Colmar, allèrent à Colmar pour acheter chacun 2 porcelets à engraisser durant l'année.

En ce temps là il n'y avait pas de voiture automobile, alors Batisse et Djoséf prenaient le « Courrier d'André Firmin du Bonhomme ».

Munis de leurs petites malles en osier, au Marché aux Cochons ils achetèrent, après grand choix, leurs porcelets, en attendant sur un banc près du Canal le Courrier d'André Firmin pour remonter à Lapoutroie.

Devisant de tout et de rien, voilà Batisse qui dit : « Pour ne pas perdre de temps on pourrait se laver les pieds dans le Canal. »

Fait et dit, il enlève ses souliers et chaussettes, retrousse ses pantalons et commence à tremper ses pieds.

A ce moment là Djoséf lui dit « Tu peux bien laver tes pieds, ils sont bien sales, mais je veux aussi laver les miens.

Batisse ayant terminé, Djoséf fit la même chose. Alors Batisse voyant les pieds de Djoséf lui dit « Eh bien, tes pieds sont tout noirs, bien plus sales que les miens.

Et Djoséf de lui répondre : « Ce n'est pas étonnant, je suis cinq ans plus vieux que toi »

Dang lè gyèr è l'éronde de deych nu sang trante singk, lo Batiss éco lo Djoséf, morkèr tsu lé hau de Ribeaugot, i djudi djo de martchi o pochey, nallan è Kolmer po echte tchèki dous pochy è ègrèchi do ta d'l'ènay.

Èn sèkwang i nî évio pè d'voitur, pè d'auto, è lo Batiss è lo Djoséf pernan or lo Courrier d'André Firmin do Bonam.

Forni d'voré malat an saus, i èchteyn, èprè grang chwè, tchèki dous pochy. È en ètandau tsu i bank pré do canal, écat lo martchi, lo Courrier d'André Firmin po rmonti è Lapoutray.

I dvisan de torto é de ré, vanla lo Batiss ki dje : « Po mi piède de ta, on pourro s'lèvé lé pi da lo kanal.

Fèt é di, Batiss rauwcht sé solè é tchausat, rétrosi sé tchaus é èantch è trapè sé pi da l'auv.

Di kauw Djoséf lo djeu : « Te pu bé lèvé té pi, i so bé wèt ! Épré dje lèvré lé mé.

Cat Batiss fu pra, Djoséf éantcheu dè fèr auchtan. Lo Batiss vèyang lé pi do Djoséf, lu djeu : « É bé te pu bé lèvé té pi, i so to nor, bé pu wèt ke lé mé ! »

É Djoséf de répond : « sa na mi ètonang : dje sèy singk an pu vi k'ti ! »

LA CUEILLETTE DES FRUITS DES BOIS DANS LA PREMIÈRE MOITIÉ DU XXE SIÈCLE

Marcel MARCHAL

Après les coupes d'épicéas, les ramasseurs cherchaient des feuilles de **digitale** pour les apothicaires, les pharmaciens, et parcouraient nos forêts, tout au long de la bonne saison. Lors de l'occupation allemande, nous les gamins d'école, nous devions aller dans la montagne, avec le maître d'école allemand, pour cueillir des **épilobes** (osier fleuri).

Toutefois, le **principal apport complémentaire** était la cueillette des myrtilles. Ainsi, de nombreux collecteurs attendaient, le soir venu les cueilleurs de nos villages. Ces derniers descendaient avec une hotte sur le dos contenant une grosse corbeille ficelée pleine de myrtilles à ras bord, ainsi que de grands paniers aux bras, contenant des fruits destinés à la marmelade ou à la distillerie pour en faire une fine eau de vie.

A cette époque de l'année, au Bonhomme, les agriculteurs, producteurs de munster avaient une période de relâche entre la récolte du foin et celle du regain. Ils étaient accompagnés dans les sous-bois par les retraités et les épouses des différents travailleurs ruraux. Tous complétaient ainsi leurs revenus, bien souvent modestes.

C'est ainsi que nous, enfants, nous accompagnions nos parents, très tôt le matin venu. Nous traversions la forêt de grands sapins, la cime en plateau, néanmoins toujours vigoureux. Dans le sous-bois verdoyant, nous apercevions parfois un couple de chevreuils accompagné de leur faon, gambadant entre les blocs de granit et les framboisiers.

Au niveau de la clairière, un essai de cueillette des grands myrtilliers, trop âgés, aux feuilles écartelées, se concluait par un apport de feuilles trop importants dans les fruits recueillis dans le peigne, la rifle.

Parvenus à la clairière, nous engagions précautionneusement notre rifle dans les **myrtilliers nouveaux**, chargés de ces délicieuses baies encore humides de rosée matinale. Nous ne faisons qu'une petite pause pour manger notre casse-croûte. Cette cueillette nous conduisait jusqu'au milieu de l'après midi. C'était alors l'heure de la descente pour le retour. Nous étions très attentionnés à ne pas glisser sur les nombreuses racines en travers de notre chemin ou à ne pas trébucher sur les pierres. Notre priorité était de sauver la précieuse récolte d'un éventuel éparpillement.

Arrivés à la maison, après s'être restaurés, nous passions notre soirée à trier les feuilles et les autres débris secs sur une planche aménagée à cet effet. La pente de cet outil était bien définie pour permettre aux myrtilles une descente facile dans les paniers destinés à la livraison.

Nous allions quelques fois jusqu'à la **Reisberg** à plus d'une heure de marche, découragés de glaner des étendues déjà prélevées. D'autres fois, nous disputions les myrtilles au gourmand coq de bruyère qui se plaisait particulièrement bien dans ce milieu de grands sapins et de hêtres.

Plus tard dans la saison, nous nous rendions au sommet de la **Tête des Faux**, elle aussi couverte de plants de myrtilliers. Aujourd'hui, la bruyère s'y est substituée.

(Il en est de même sur les sommets environnants. Quelle en est la cause : changement de climat, pluies acides des décennies passées ? Nous aimerions bien en connaître la raison.)

Par la suite, se poursuivait la cueillette des **framboises sauvages**, pour la même finalité. Ces fruits foisonnaient pendant de longues périodes dans les après-coupes de sapins, de même que le long des chemins et dans les clairières. Parfois, à l'ombre de la forêt, nous surprenions une gélinotte fuyant discrètement entre les petits sapins.

Il nous arrivait aussi de récolter, sur les pentes exposées au nord, des **airelles** qui ont presque disparu de nos montagnes. Aux dires de nos parents, au début du siècle dernier, on les ramassait pour les mettre dans de grands sacs de jute, afin de les faire parvenir à nos voisins d'Allemagne qui adoraient les déguster en hors-d'œuvre.

Tels sont les souvenirs de mon enfance.

LÈ KULYÈT DE SAUVETCH FRU DA LÉ BAUW D'LE MONTEYN DANG DEYCH NUF SANG SINKANT.

Jean MATHIEU

d'après le texte de Marcel MARCHAL

Eprè lé cauwp de djetî sèp, lé rêmèsou kwèran po lé apothiker dé fuyat de dau d'lou da noté bauw de montèyn. To lo grang do ta d'l'énay do ta d'l'okupasio dé Alamang, no s aut gamèn d'ékauwl no d'van évo lo mat d'ékauwl alamang n'allè da le montèyn po kouy dé chtraute fuyat de sauvètch tchèmp ki krachan è l'énay.

Tout fou syor lé kulyèt de brèbèl ki repoutan lo pu. Lo sa è le neuy, lé remèsou de brèbèl étandan au vilèdj lé kouyrou évo voré brèbèl. I dvalan d'le montèyn evo èn hot tsu lo dauw. Fislè tsu le hot èn gwose tcharpèn tot rèz de brèbèl é dét pu è tchèk brèdou grang bochtey. Lè rêmèsou rwandan le brèbèl po fer le konfitur, po le tat, o bé po le distillation è nè fér dja bong brantvi.

O Bonam, le morkèr feyau tortu do fermèdj de munstèr. Au au de l'énay, n'ayan pè de srèyj è kouy, anter le fnau do fong è do rwèni, i nalan o brèbèl evo rauw voré fam é èfang. Do ta la trobé d'ertraitè é dé fam d'auvrèè po génî èk nalan é brèbèl eco é pem lo grang d'l'énay.

No s'aut èfang évo noté para é de **bong** our lo mèti no trèvyèchan é kerjan lo bauw de grang sèp kikin evyan dé smay kèsè mè ior toukou vigrou. Kikfou da lè verdur èn pèr de sauvètch tchiv evo lo tchèviro se kwètchan **anter** dé pir de granit è dè pèmi. Da èn play tètch no èprovan de riflè dé brèbèl mè lé brèbli ir tro vi, tro au, è da lè riflè trobé ke dé fouyat.

Mè sova syor **anter** dé djèn pinèss è dé harf ke se trovane lé pu djen é vigrou brèbli, tchadji de gwos brèbèl. Bé delikatema evo noté rif syor i pièji de kouy lé greyn tot frach da lè rozay do mèti. È midi no ne pernam mi lo ta de trobé mindji, to djet èn golay. Dechké kwèt our no no prèsang de kouy.

Èprè i falo sandji è rdvalè d'lé monteyn evo noté rékolt. I falo bé fer étansio de mi trèboutchi da lè resin é dé pir o traviè do tchèmi. Not **sosi** syor den mi rvyèchi noté rékolt, lè bzan de tot lè djonay.

È lè maujo epré avou dedjunè, dwa lo **sa**, i fallo noyi lè brèbèl, rauwchtè lo brocht, lé fuyat é lé brèbèl ko wach. Sla se fèyo dsu èn grang pyèntch rabotèy evo tsu lé baur ene pyentchat po rèhausè. Lè **pant** d'lèbèch or bé defini po ke lé brèbèl d'valeun da lè tcharpèn è l'aut bou d'lè pyèntch. Evo èn skwat on natio lé brèbèl roulant bèy d'lé pyèntch.

Bé dé fou no nalan è ko pu d'èn our de tchèmi, dékorèdji de spèylè da dé brèbli dja **raflè**. Kikfou i falo déschpitè lé brèbèl evo lo sauvètch djau ki se pyèjor bé o moytan de grang sèp é d'bocho. Noté montèyn dina k'lé Teyt dé Fau éytan kouvyèt de brèbli. Au djo d'èney sna pu è bé dé pyès ke dé brouwèr.

Kikfou no nalan déchkè lè **Rinf** dè Byantch Ma é è lè Reichberg, tsu lé Faiy. Tola y li éviore lé pu gwos brèbèl.

Èprè lé brèbèl syor lé kuyat dé sauvètch pem po lè konfitur è surtou po fèr lo brandvi. Eprè èn biantch kawp de sèp i li éviore trobé de pèmi ki krachan, éco to patou o **bo** dé tchèmi é da lé play tètch. Dé fou è rlomb do bauw no veyan èn jlinat fouyan ènter lé pti sèpnèy.

D'aute fou no nalan kouy dé brèbèl grang mèr, dé rody brèbèl ; è Orbèy, sa dé tchènntrèy ; **sur** lé reycht leuy è wyèche d'lè Teyt dé Fau. Au djo d'eneuy, i ni pu wèr de rotch brèbli da noté montèyn.

Dépré lo dir de noté para, dang deychnuf sang kwèttoy, an rèmeso lé rodje brèbèl da dé grang sètch po lé Alamang ki èymo bé lé mindji evo dè rehti tchyè.

Tey a lè sovnans de mo efans...

UN SOURIRE NE COÛTE RIEN ET PRODUIT BEAUCOUP

GANDHI

Il enrichit ceux qui le reçoivent
sans appauvrir ceux que le donnent.

Il ne dure qu'un instant
mais son souvenir est parfois éternel.

Personne n'est assez riche pour s'en
passer, personne n'est assez pauvre pour
ne pas le mériter.

Il crée le bonheur au foyer, soutient
les affaires. Il est le signe sensible de
l'amitié.

Un sourire donne du repos à l'être fatigué,
rend du courage aux plus découragés.

Il ne peut s'acheter, ni se prêter, ni se
voter, car c'est une chose qui n'a de valeur
qu'à partir du moment où elle se donne.

Et si quelquefois vous rencontrez une
personne qui ne sait plus avoir le sourire,
tâchez de lui donner votre sourire car nul
n'a autant besoin d'un sourire que celui
qui ne peut en donner aux autres.

Î CHORYA NE KOT RÉ É DÈN BRAUMA

Adapté en parler welche
par Maurice HERMANN

É èretch sau ké lo rsuvo
sna épory sau ké lo dno.

É ne dur ki moma
mè an sè sové dé fou po toucou.

Pachèyn n'a èsè retch po sè pèssè
pachèyn n'a èsè por po nmi lo méritè.

É fè lo bonour è lè maujo, souté lé z'èfèr,
é la vorma lo sin de l'èmité.

Í chorya dèn do rpauw è sau ké so chtin,
dèn do korèdj au pu dékorèdji.

É ne pu s'èchtè, ni se pratè, ni se volè,
sa èn tchauwz ké né de valou ko moma
varou ké se dèn.

Si kikfou vo trovo èn djan ké ne sè pu
avou lo chorya, tatcho de d'nè lo vot,
pachèyn né auctan debza di chorya ke
sey ké ne pu mi nè dnè é'z, aut.

L' ÉCOLE

Gaby BAUMANN

À Labaroche, de mon temps, il n'y avait pas de maternelle. Aussi, en 1931, à l'âge de 6 ans, je pris le chemin de l'école. Sac au dos, avec à l'intérieur un plumier en bois contenant un crayon d'ardoise, un crayon de papier, une gomme, un porte plume avec 2 ou 3 plumes, sans oublier l'ardoise.

La rentrée se faisait toujours le 1er octobre avec un temps d'automne. J'habitais La Rochure, ce qui faisait un bon quart d'heure de marche avec un bout de chemin en pente raide. L'école était située près de l'église, c'était un beau bâtiment qui existe toujours. Il y avait deux classes ; d'un côté les garçons, de l'autre les filles, avec appartements pour les instituteurs et institutrices. De 6 à 13 ans, nous étions toujours dans la même classe. Les grandes devaient aider la maîtresse : elles nous faisaient réciter l'alphabet et calculer. À 10 heures, c'était la récréation. Il y avait un préau que nous utilisions en cas de pluie ou de neige. Je mangeais avec appétit mes tartines de beurre et de sucre. Jeudi était le jour de congé.

Ma première maîtresse venait de Kayzersberg, ensuite, ce fut une autre qui venait de Fessenheim. Peu de temps avant de passer le certificat d'étude, elle se fractura la cheville ; ce fut l'instituteur qui nous prit dans sa classe. C'était un homme très gentil mais sévère, dont j'ai gardé un très bon souvenir. Nous étions cinq filles et deux garçons. C'est le boulanger de la Chapelle qui, avec sa Citroën qui lui servait pour le transport des marchandises, nous emmena à l'école d'Orbey. Nous fûmes tous reçus à l'épreuve.

En 1932, mes parents achetèrent une maison située à cinq minutes de l'école. Aussi, j'allais à la messe le matin à 7 heures, j'avais des camarades qui venaient de Giragoutte, des Évaux, des Vieux Champs, des Mules, etc... Ensuite, ce fut le catéchisme à 11 heures. Avant de rentrer à la maison, j'allais encore à la petite épicerie située près de l'église pour chercher le pain.

Le plus dur, c'était l'hiver. Il fallait mettre des sabots. Lorsqu'il y avait de la neige, je m'asseyais sur mes sabots comme sur une luge, mais en rentrant à la maison, les chaussons étaient trempés et souvent le sabot cassé. Mon père me cloua des bandes de cuir sous les semelles mais je réussissais parfois à les arracher contre le grillage de la cour de l'école !



La Maîtresse



Mlle Cécile KUENY en 1937

L'ÈKAUWL

Gaby BAUMANN

È Lè Barauwtch, de mo ta, é n'y **awou** pè d'matèrnèl. **Ausi**, è 1931, è l'èdj dé cheyz **an**, djé perne lo tchèmi d'lèkauwl, sètch tsu lo dauw èvo dèda inn plumyé d'bauw, inn krayo d'ardwèz, inn krayo d'paupi, en gaum, inn port-pyèm èvo dous ou tra pyèm, sna rèvyè l'ardwèz.

Le rantray se fèyau toukou lo perméy oktaubr, èvod inn ta d'wègni. Djé dmouray è Le Rotchur. **Falau** tchèminè inn **bon kwa** d'our èvod inn bou d'rèycht. L'èkauwl ir èkat lo motéy, s' ir inn byè batima k'a ko toukou toulà. El y **awou** dou klas, d'inn kotè lé **boub** è d'laut lé bès èvod inn lodjma po lé **mat** è lé **matras** d'èkauwl. Dé cheuyz **an** chké **trauz an**, no-z-in toukou da le mèym klas. Lé **gran** èdyan le **matras**, èl no fèyau rèsité l'alfabè èko fèr dé kalkul. È déyj our, s'ir le rékréasyo. El y **awou** inn préau k'no servan kat é pyouau ou bé k'é nadjau. Djé minndjay d'**bon** ker me frayi d'ber èvo do sek. Lo djudi, s'ir lo djo d'konjé.

Me permér **matras vnau** d'Kéyspè, èpré se fe en **aut** ké vnau dé Fessenheim. Wouè d'ta dank no pèsenns lo sèrtifica d'étud, èl se **kase** le tchèvey, se fe lo **mat** d'èkauwl k'no perne da se klas. S'ir inn am bé **janti mè** sévèr, j'nè wadè inn **bon** souvnir. No-z-in singk bès è dou **boub**. S'a lo bolèdjéy dé Tchèpèl èvod se Citroën k'servau **ausi** po lo transpaur dé martchandiz k'no-z-èmone è l'èkauwl d'Orbéy. No fen tortu r su è l'examègn.

È 1932, me para èchten en **maujo** k'ir è singk minut d'l'èkauwl. J'nalay è mas lo mèti è set our, dj'awou dé kamarad ké vnau dé Djuraugot, dé-z-Éyvau, dé Vi Tchan, dé Mul, etc... Èpré, s'ir lo katéchim è **onz** our. Dank dé ratrè è le **maujo**, djé nalay ko è le ptit épisri èkat lo motéy po kwèri lo pègn.

Lo pu duch, s' ir l'evyè, é **falau** bote dé sole d'bauw. Kat él y **awou** dé nadj, djé fèyay dju tsu me sole d'bauw nak tsu en zlé. **Mè** è rvenan è le **maujo**, lé tchauso in trapè è sova lo sole d'bauw kasè. Mo pér me fare dé **band** dé kye dzo lé chmèl, mè djé djoyay dé fou d'lé rayi bè èpré lo griyèdj dé **kour** d'èkauwl.



Labaroche au début du XX^{ème} siècle

UN GRAND-PÈRE ME RACONTE I GRAN-PÈR ME RKONT

Maurice HERMANN

Je suis né à Tannach avant 1900, je sors de l'école à 14 ans, trois semaines après je rentre à l'usine de Tannach.

A l'époque on commence à travailler à cinq heures du matin, avant de partir, je vais traire la chèvre et je bois un grand bol de lait avec un morceau de pain noir.

Au début, c'est pénible, on a à peine la force de faire marcher nos deux métiers. Pour devenir tisserand ce n'est pas facile, les aînés viennent nous aider mais parfois ça râle.

A la fin du mois lorsque je ramène mon "cornet de paye" à la maison, ma mère me donne deux ou trois petites pièces de monnaie.

Contrairement aux aînés, les jeunes ne travaillent pas le samedi, mais ce n'est pas pour se reposer car à la maison il y a toujours du travail pour nous.

Le dimanche, les distractions !!! c'est la grand'messe le matin, les vêpres l'après-midi. Après garçons et filles, on remonte tout doucement la route de Tannach, là, chacun rigole, les garçons taquinent les filles, ceux des Champs Simon nous ramènent jusqu'à la Basse Tannach, et parfois on ramène ceux du Bois le Sire, mais il faut être rentré avant la nuit.

Ainsi s'achève une semaine bien remplie.

Dje vne o mond è Tanè èvan dèych nuf san, dje rech d'l'èkauwl è kwètoj'an, tra smeyn èpré dje pu rantrè è lè fabrik de Tanè.

Ènsekwan-la an èantch è auwrè è singk'our do mètè, èvan de nallè, dje vé trèr lè tchiv é dje bou èn gwaus tâs de lèséy èvo i mochey de naur pin.

È l'èantch sa'z'a duch, an é è p_n lè fwauch de fèr nallè noté dou'mtey. Po devni techran sa na mi èji, lé pu vi vno no èdi mè dé fou sa dégröl.

È lé fé do mou, kat dje rèmon mo kona d'pèy è lè maujo, mè mér me dèn dous-trach pesat de mnay.

Kontrèrma é pu vi, lé djèn n'auwro mi lo sâmdi, mè sna mi po se rpauwzè, è lè maujo é li toukou dè bzan po no.

Lo dimontch, lé distr_ktio !!... Sa lè gran-mas lo mètè, lé véyp l'èpré-midi; èpré boub é bès, an rmont tou balma lè rout de Tanè, toulà tchèki lacht dé kakay, lé boub frouo lé bès, so dè Pwaut no rèmono dechkè lè Bèss-Tanè, é no an rèmon so do Bauw lo chur, mè é fau eyt rantrè èvan lè ney.

Sa dina ke sèseyv èn smeyn bé rèpouy.

UN FERMIER PHILOSOPHE IN MORKÈR FILOZOF

Henri PETITDEMANGE

Cela se passa en 1938. Le 11 novembre, les fermiers qui étaient de location venaient payer le loyer au propriétaire.

Le Bâtisse était de location sur notre ferme à Fréland. Il vint le 11 novembre au soir, après avoir fêté l'armistice à l'auberge. Il ne tenait plus bien droit sur ses jambes.

Après avoir payé, il attendit un moment puis dit à mon père : « Tu n'offres pas la goutte aujourd'hui ? »

Mon père lui répondit : « Non, tu as déjà assez bu aujourd'hui, on boira la goutte une autre fois. »

Le Bâtisse prit son béret pour rentrer à la maison. Sous le porche, il se retourna et dit à mon père : « Si votre père avait bu chope sur chope, vous n'auriez pas ce que vous avez. »

« Tu as raison » répondit mon père.

Sa se pèse **an** 1938. Lo 11 novanbr, lé morkèr kir de lwèdj dsu vor ley vnan pèyi lo lwèdj **au** propriyètèr.

Lo Batis ir de lwèdj dsu not bé è Fralan. I vne lo 11 novanbr lo sa, èpré avou fètè l'armistis è l'ont. I ne tnè pu bé dro dsu se djanb.

Epré avou pèyi, il ètannde **in** moma è deje è mo pér : « Mok sa, te-n dèn mi le got èney ? »

Mo pér li rponde : « Nyan, té dja èsè bu èney, **on** bouré le got en ot defou. »

Lo Batis perne so bèrè po rantrè è le maujo. Dzo l'ech, é se rtone è deje : « Si vot pér avou bu chop dsu chop, vo n'auran mi souk vo-z-o. »

« T'é rajo » li rpondu mo pér.

HIER... ET AUJOURD'HUI UR'MAIN É AUJUD'EU

Poème de Maurice GÉRARD, du Grand Valtin,
dit lors de la messe en patois de Gerbépal, le 7 juin 2000.

Nos grands-parents n'étaient pas si pressés
qu'aujourd'hui.
Ils prenaient le temps de se voir et de se
parler
Et jamais plus grand que le ventre ils
n'avaient les yeux;
Ils s'accommodaient de ce qu'ils avaient
pour vivre.

Dans leur temps les églises faisaient le plein
Le dimanche était un jour respecté ;
Les enfants, les femmes, les hommes
venaient prier
Et encore écouter le Curé prêcher.

Ils étaient loin de se douter que le progrès
Viendrait un jour tout renverser
Et que beaucoup perdraient la raison
En voulant se faire de trop grandes
maisons.

Leur langage que le monde est près
d'oublier,
Si on ne peut l'empêcher de partir
Il nous faut tâcher d'en garder le son
Pour nos enfants et ceux qui viendront.

On peut vivre sans le parler
Mais c'est l'expression du passé
Qu'il nous faut garder par respect
Autant que par curiosité.

Si aujourd'hui on remplit l'église de
Gerbépal
C'est pour demander au Bon Dieu de bénir
notre intention
Aussi pour lui demander que les hommes
fassent moins de mal
Pour que nos enfants quels que soient leurs
langages
Aient toujours devant eux de beaux jours
Et ne soient de personnes les otages!

Noti jens i n'ian mi si prèssè qu'aujud'eu

I peurnan lo ta d'se vère éco d'se prakè

E jèmé, pu gran qu'lo vate, i n'avan li z'eus;
I s'écomodan deuss qui z'avan po vikè.

Da lue ta li moté féyian lo piè,
Lo dimonje cir in jo respectè;
Li éfan, li famm, li hamm v'nan praï
Éco escoutè lo Curè prachi.

I z'ian lan d'euss dotè qu'lo progrè
Varau in jo toutt kaboulè
É que trobé peudran le rahho
O v'lan s'fère de tro grand' mohho.

Lue linguèje qu'lo monde a pra d'réviè,
Si ann sérau mi l'épeichi d'nallè,
I no fau tàchi d'nè vouadè lo so
Po noti z'éfan é çals que varo.

A pue vikè s'na lo prakè
Me ça l'expressio do pèssè
Qui no fau vouadè par respè
Eschtan que po lè kurious'tè.

Si aujud'eu a répi lo moté d'Gerbépau

Ça po d'mandè o Bon Due d'béni not
intentio
Eco po li d'mandè qu'li hamm féyiass mon
d'mau
Po qu'noti z'éfan, kéqu'sau lue linguèje,

An toucou dan z'a di bé jo
E n'san d'pahhaine li otèje!

LES ÉVÉNEMENTS DANS LE CANTON DE LAPOUTROIE EN 1903

Philippe JÉHIN

ORBEY : dimanche 8 mars :

Journée de fête en l'honneur du jubilé du pape Léon XIII qui entre dans sa 94^e année et la 25^e année de son pontificat. Les bourrasques de vent et les chutes de neige n'ont pas perturbé les cérémonies religieuses et festives. Les maisons du village étaient décorées de guirlandes, de drapeaux ou de portraits du pape. En soirée, l'église fut éclairée par des feux de Bengale. Un feu d'artifice a été tiré au-dessus du parc Lefébure et des feux de joie ont été allumés sur les hauteurs environnantes.

LAPOUTROIE : dimanche 15 mars :

Le chef-lieu de canton n'a pas manqué de fêter le jubilé papal. Une procession aux flambeaux a parcouru la rue principale dont les maisons avaient été décorées de drapeaux, de lanternes vénitiennes et de guirlandes. Les coups de canon de l'artillerie communale ont résonné dans la vallée. Après la cérémonie vespérale du salut, un feu d'artifice termina la journée de festivité.

ORBEY : le 16 juillet :

Drame au Lac Noir : un scaphandrier venu de Plobsheim a retiré à 25 m de profondeur, le cadavre du gardien du lac qui s'était noyé le 5 juillet en tombant de son embarcation.

ORBEY : le 10 septembre :

Les habitants apprennent le décès survenu quelques jours plus tôt de leur ancien maire, le Dr Schullian, retiré dans son pays natal de Hohenzollern.

PAIRIS : le 3 octobre :

Accident de la route (1) : après une livraison de vin à Pairis, un voiturier originaire de Kientzheim a vu ses chevaux s'emballer dans la descente. Tout en tenant les rênes, il a sauté de la voiture. Traîné sur le sol, il a été gravement blessé. Dans sa folle course, la charrette a bousculé et brisé la voiture du curé de Pairis qui la croisait. Elle a ensuite accroché un second véhicule. Un des chevaux a été maîtrisé, l'autre s'est échappé et n'a été arrêté qu'à Orbey. Le malheureux voiturier est décédé quelques heures plus tard de ses blessures tandis que son compagnon n'a été que légèrement blessé.

ORBEY : le 9 novembre :

Accident de la route (2) : à la tombée de la nuit, une jeune fille de Tannach revenait d'une ferme voisine où elle avait été chercher du lait. Un cycliste descendant la route à grande vitesse ne put l'éviter. La victime a subi de graves lésions internes et on craint pour sa vie. Quant au cycliste, il fut projeté à terre. Après avoir repris rapidement ses esprits, il s'est enfui sans avoir pu être reconnu.

ORBEY : le 23 novembre :

Accueil chaleureux du nouveau curé par la population orbelaïse. L'abbé Uhlerich, ancien curé du Bonhomme, a été accueilli dans la cour du presbytère par le maire Lucien Baffrey et Auguste Didierjean, président du conseil de fabrique, qui lui ont adressé un discours de bienvenue. Paroissiens et autorités se sont rendu ensuite à l'église en cortège accompagnés des fanfares de la commune et des établissements Herzog. Après la messe, un banquet a réuni tous les notables autour du nouveau curé à l'hôtel Cornélius.

LE BONHOMME : dimanche 22 novembre :

L'abbé Gyss succède à l'abbé Uhlerich comme curé de la paroisse Saint Nicolas. A cause du mauvais temps, les cérémonies prévues ont dû se dérouler à l'intérieur de l'église. Au cours de la messe, le nouveau curé a rendu un vibrant hommage à son prédécesseur. Pour clore la fête, un repas était offert par la municipalité, en l'honneur du curé Gyss, à l'hôtel du Cheval Blanc.

PAIRIS : le 29 novembre :

La nouvelle cloche provenant de la fonderie Causard a été baptisée. Elle remplace l'ancienne cloche qui avait été brisée.

ORBEY : le 9 décembre :

Un garçon de 12 ans originaire de Tannach descendait en luge à l'école. La pente était trop raide, il n'a pu maîtriser sa luge. Il fut projeté violemment contre une borne. Le pauvre écolier a été très sérieusement blessé à la tête.

ORBEY : le 24 décembre :

Accident de la route (3) : Émile Henry, fermier à la Grenelle revenait de la scierie Didierjean au Faing où il avait livré des troncs de sapins. Soudain, son cheval prit le mors au dent et traversa le village au galop. Son valet nommé Desroses eut la présence d'esprit de sauter de la voiture, il se blessa grièvement à la tête et aux jambes. La voiture finalement se renversa. Le conducteur fut bloqué sous le véhicule, mais il s'en tira heureusement avec quelques écorchures.